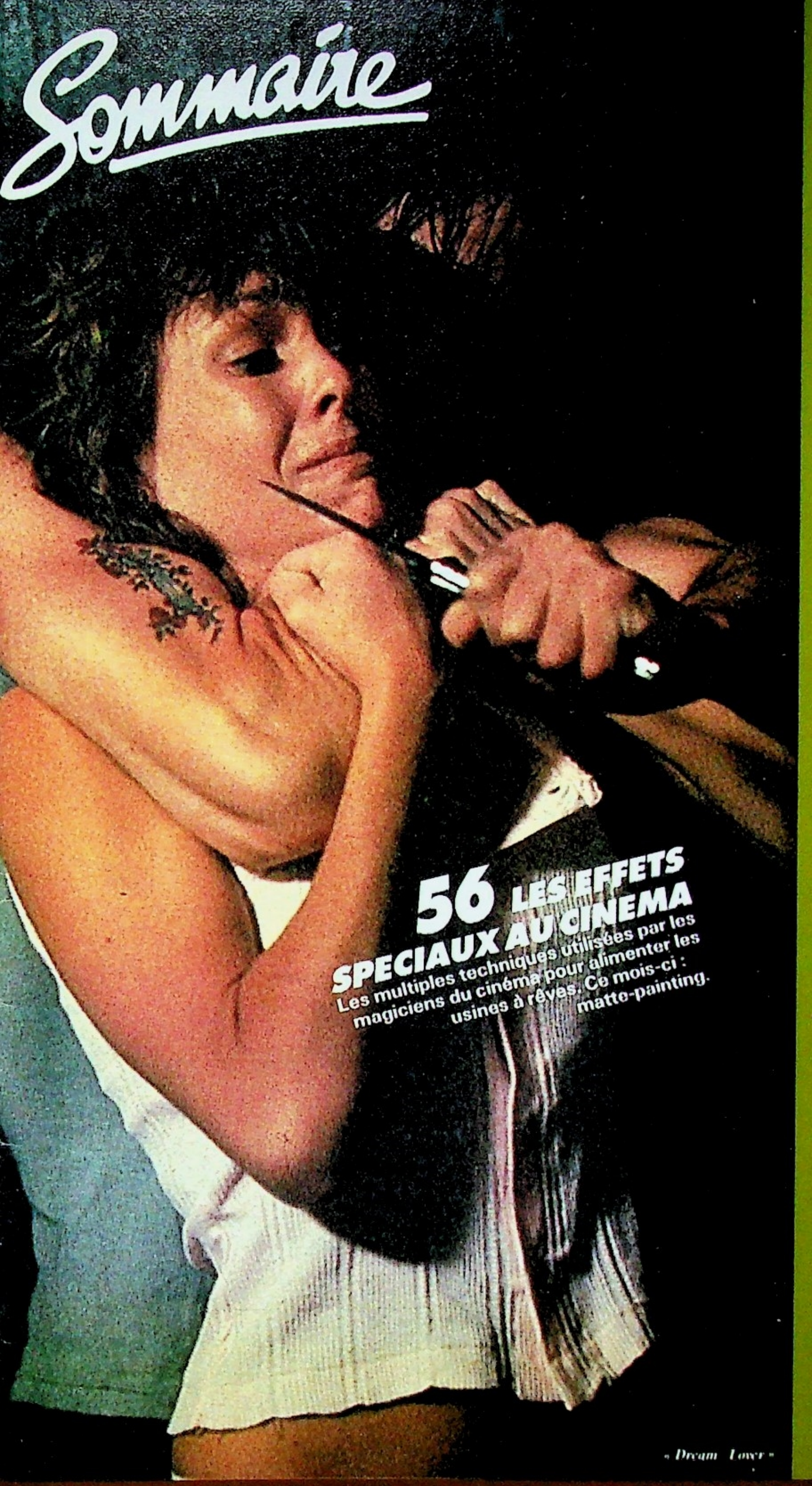

L'ECRAN FANTASTIQUE
LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA
HIGHLANDER
l'événement !
AVRIL 1986/N° 67/22 F - CANADA 5.50 $ - SUISSE 7.50 FS
M 1515 - 67 - 22 F

ACTUELLEMENT SUR LES ECRANS



Sommaire



« Dream Lover »

L'ECRAN FANTASTIQUE

REDACTION : 9 rue du Midi, 92200 Neuilly. **Directeur de la publication** : Alain Schlockoff. **Rédacteur en chef** : Alain Schlockoff et Cathy Karani. **Secrétaire de rédaction** : Gilles Polinien. **Comité de rédaction** : Jean-Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Pierre Gires, Dominique Haas, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Alain et Robert Schlockoff, Daniel Scotto. **Collaborateurs** : Forrest J Ackerman, Elisabeth Campos, Cathy Conrad, Richard Comballot, Jean-Pierre Dormy, Adam Einsenberg, Lee Goldberg, Michel Gires, Marc E. Louvat, Norbert Moutier, Richard D. Nolane, Jean-Pierre Piton, Pascal Pinteau, Wiliam Rabkin, Tom Sciacca, Steve Swires, Tchalai Unger. **Correspondants** : Laurent Bouzereau, Donald Farmer, Randy et Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate (U.S.A.), Uwe Luserke (Allemagne), Giuseppe Salza (Italie), Salvador Sainz (Espagne), Danny De Laet (Belgique), Philippe Nutman (G-B), Tomoyuki Hase (Japon). **Edition** : I-MEDIA, 69 rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. Tél. : 43.27.52.78 **Directeur-gérant** : Francis Cocagnac. Commission paritaire : n°65957. **Abonnements** : Tarif : I an 12 numéros 220F, 2 ans 24 numéros 400F. Europe : 280F et 520F. Autres pays (par avion) : nous consulter. **Publicité** : Pascale Rebecq. Tél. : 43.35.49.36. **Distribution** : N.M.P.P. **Réassorts et modifications** : RESO. Tél. : 48.24.34.38. **Direction artistique** : Henri Frossart et Françis Cocagnac. **Notre couverture** : Christophe Lambert dans le chef-d'oeuvre de Russel Mulcahy : « Highlander »(A.A.A.). Dépot légal : trimestre 1986. Composition, Photogravure : S.N.P. Impression : Rotoffset Meaux. **Remerciements** : Michèle Abitbol, Denise Breton, Laurent Bouzezau, Marc Bernard, Pierre Carboni, Caroline Decriem, Alain Roulleau, Jean-Pierre Vincent, les firmes : A.A.A., C.I.C., D.D.A., Fox, Warner Columbia et les compagnies vidéo.





Le jeune homme, la mort et le temps

HIGHLANDER

Highlander, second long métrage de Russell Mulcahy (déjà célèbre par les nombreux vidéoclips qu'il réalise, et remarqué par une intéressante première oeuvre, *Razorback*), brille comme un pur diamant dans l'écrin déserté de pierres précieuses du cinéma contemporain. Fantastique saga comparable à l'insensée quête du Graal, *Highlander* nous convie à un affrontement qui n'a d'égal que ceux auxquels se livrèrent jadis les dieux de l'antiquité, et oppose Conner Mac Leod, héros ténébreux et taciturne, digne de la meilleure imagerie chevaleresque, au terrifiant Kurgan, colosse démoniaque bardé de cuir et de fer. Conner et Kurgan appartiennent à une race bien différente de la nôtre : les Immortels.

Disséminés à travers le monde, les Immortels semblent condamnés depuis la nuit des temps à se battre entre eux jusqu'à la mort par décapitation, afin qu'un seul survive, unique vainqueur d'un combat titanesque dont la récompense, « Le prix », donnera à son possesseur un pouvoir, un savoir illimités. Bénéficiant d'un important budget, Russell Mulcahy, conscient de la difficulté de la mise en images d'une aventure propice à une riche évocation, s'est assuré la participation de grands professionnels du cinéma, parmi lesquels Gerry Fisher, responsable des ombres et lumières du film, et de comédiens exceptionnels, Christophe Lambert (qui semble plus à l'aise dans les productions américaines, peut-être parce que les metteurs en scène tels Hugh Hudson ou Russell Mulcahy savent ce que « direction d'acteurs » signifie...), Sean Connery, donnant toute la mesure de son talent dans un rôle aux multiples facettes, et le surprenant Clancy Brown, émouvante créature du Baron Frankenstein dans *La Promise* de Frank Roddam, ici convié à se servir de sa haute stature dans un rôle ardu, où l'allégorie du Mal se devine jusque dans la moindre lueur de ses yeux. Toutefois, Mulcahy ne se contente pas de narrer — avec aisance ! — cette grandiose fresque colorée, où la débauche de somptueux décors rivalise avec d'inconcevables cascades, où le scénario multiplie les rebondissements spectaculaires ; il s'affirme désormais en réel créateur du 7ᵉ Art, réinvente le langage cinématographique, osant reculer les limites de celui-ci, comme ses contemporains Spielberg, De Palma ou Argento, en se servant de ses caméras à la limite de la voltige, instigatrices et révélatrices. Force est de reconnaître la puissance évocatrice du metteur en scène ; le drame, la comédie, ne se figent pas dans la retenue bienséante des tâcherons français, mais explosent, flamboient au long d'un récit épique, un spectacle fulgurant au-delà des siècles. A la vision de *Highlander*, la vieille querelle entre le cinéma d'auteur et le cinéma commercial s'avère réduite à néant, insignifiance confinée dans la fossilisation du cinéma hexogonal. Le film de Russell Mulcahy, exempt de défauts, offre suffisamment de diversité afin que l'attention ne se relâche jamais, jusqu'à la conclusion, où se révèlent les personnalités de Conner et Kurgan ; depuis l'aube de leur existence sans fin, ils étaient destinés l'un à l'autre. Contraires et complémentaires, ils connaîtront le secret d'un pouvoir suprême, dans l'ultime fusion de leurs âmes.

Daniel Scotto

Voir dossier dans ce numéro.

FICHE TECHNIQUE

GB 1985. *Production :* Thorn Emi. *Prod. :* Peter S. Davis et Bill Panzer. *Réal. :* Russell Mulcahy. *Prod. :* E.C. Monell. *Prod. ass. :* John Stark et Eva Monley. *Scén. :* Grégory Widen. *Phot. :* Gerry Fisher. *Architecte-déc. :* Allan Cameron. *Dir. art. :* Tim Hutchinson. *Mont. :* Peter Honess. *Mus. :* Queen et Michael Kamen. *Son :* Tony Dawe. *Cost. :* James Acheson. *Ass. réal. :* David Tringham. *Effets spéciaux :* Martib Gutteridge et Graham Longhurst. *Int. :* Christophe Lambert (Connor Mac Leod), Roxanne Hart (Brenda Wyatt), Clancy Brown (Kurgan), Sean Connery (Ramirez), Beatie Edney (Heather), Alan North (Lt. Frank Moran), Sheila Gish (Rachel Ellenstein), Jon Polito (Dt. Walter Bedsoe), Hugh Quarshie (Suda Kastagir), Christopher Malcom (Kirk Matunas), Peter Diamond (Fasil), Billy Hartman (Dugal Mac Leod), James Cosmo (Angus Mac Leod), Celia Imrie (Kate), Alistaire Findley (Chief Murdoch), Edward Wiley (Garfield), James Mc Kenna (le Père Rainey), John Cassady (Kenny), Ian Reddington (Bassett), Sion Tudor Owen (Hotchkiss), Damien Leake (Tony), Gordon Sterne (Dr. Willis Kenderly), Ron Berglas (archiviste). *Dist. en France :* A.A.A. 111 min. Dolby Stéréo.



COLLECTIONNEZ LES AFFICHES DE CINÉMA !



Ⓐ



Ⓑ



Ⓒ



Ⓓ

Formats 1,60 m × 0,60 à l'unité 40 F. La série complète 100 F + 7 F de port



50 F + port 7 F FORMAT **120 × 160**

30 F + port 7 F FORMAT **40 × 60**

Catalogue d'affiches disponible avec une importante « sélection » d'affiches **FANTASTIQUES**.

Envoi contre 20 F en timbres poste.

DIFFAC 7 *sélection FANTASTIQUE*

6, rue de la Paix. 75002 PARIS

Tél. 42.61.18.25

BON DE COMMANDE

Envoyez-moi

- L'affiche Ⓐ Ⓑ Ⓒ Ⓓ .... 47 F ☐
- La série HIGHLANDER 4 affiches .... 107 F ☐
- L'affiche HIGHLANDER 120 × 160 .... 57 F ☐
- L'affiche HIGHLANDER 40 × 60 .... 37 F ☐

TOTAL PORT COMPRIS ☐

CHÈQUE JOINT À RETOURNER À DIFFAC 7. 6, rue de la Paix 75002 PARIS

DREAM LOVER

En plein cauchemar !

Beaucoup plus que sur les pistes de ski, le souffle de la tempête balaya soudain la salle des festivals à Avoriaz. Dès l'annonce du Grand-Prix pour *Dream Lover*, ce fut un bouleversement énorme : sifflements, cris de révolte, de protestations, insultes... L'acalmie météorologique n'avait pas duré longtemps, s'emparant cette fois d'une majeure partie des festivaliers réunis pour l'heureux événement que constitue une remise de prix. A l'évidence, *Dream Lover*, non content de ne pas séduire, avait érigé et soulevé les réactions les plus diverses contre lui. Jon Boorstin, scénariste et seul membre représentatif de l'équipe du film, se crut obligé de dire : « Je signalerais au réalisateur comment vous avez accueilli son film, ça lui fera plaisir ! ». Heureusement, çà et là quelques applaudissements accompagnés de cris d'encouragement et de victoire se faisaient entendre. Voilà au moins un film qui ne laisse pas de glace !

C'est fou ce que les histoires de rêves et de songes tourmentés se terminant tragiquement, dans un bain de sang, peuvent exciter et titiller l'imagination des scénaristes et stimuler l'esprit d'invention des réalisateurs. Pas plus tard que l'an dernier, à ce même festival d'Avoriaz d'ailleurs, le très sanglant *Les griffes de la nuit* nous emporta aux plus horribles excès, suivi de près par le nettement moins impressionnant *Dreamscape*. Ici, point d'effusion de sang, ou si peu... quelques gouttes suffisent. Tout demeure dans l'ambiance et dans l'atmosphère.

Se déjouant de l'autorité et de la passion envahissante de son père avec qui elle envisageait de partir pour le Japon, Kathy Gardner (Kristy Mc Nichol) profite de sa rencontre avec un jeune pianiste de jazz, Kevin Mc Cann (Justin Deas) pour s'échapper de son cocon, sécurisant certes, mais très étouffant.

Comme il se doit, elle devient la maîtresse du jeune homme. Son père voit la situation d'un sale œil, sa fille unique étant la seule personne sur qui il puisse exercer un terrible pouvoir, strict et écrasant, ce, depuis la mort de sa femme quelques années plus tôt, au cours d'un tragique accident de voiture.



Ayant failli ne jamais voir le jour en France, « Dream Lover », le film controversé d'Alan Pakula, attend à présent le verdict suprême : celui du public...



Une nuit, les choses se gâtent... Alors que Kathy est seule dans son appartement, elle se retrouve nez à nez avec un maniaque, refoulé obsessionnel qui l'agresse violemment et tente même de l'électrocuter. Heureusement pour elle, la situation se retourne et alors que l'homme est réduit à l'impuissance, elle le poignarde mortellement. Premier réflexe, elle appelle immédiatement son père qui, pour ne pas la voir accusée d'avoir frappé un homme sans défense, décide de la faire mentir dans sa déposition de police. Bien qu'ayant repris son emprise sur sa fille, cette dernière refuse cependant de retourner vivre avec lui et reste à New York avec Kevin...

Mais la culpabilité la ronge, ses rêves se transforment en cauchemars et ne la laissent pas en paix. Dans son subconscient, c'est son père qu'elle frappe à mort, en révolte contre lui, faisant jouer les sentiments d'amour et de haine qu'elle éprouve à son égard. C'est contre lui qu'elle en a, lui qui lui interdit d'avoir un comportement normal vis-à-vis des hommes ; ce conflit, elle le vit de façon permanente à travers ses rêves qui la hantent sauvagement. Dieu que l'être humain est fragile !

Lors d'un passage à l'hôpital, elle sympathise avec un certain Michael, spécialiste en études sur le comportement pendant le sommeil. Il lui apprend que lorsque l'on rêve, le cerveau commande aux muscles, mais, au même moment, il provoque la création d'une substance qui arrête cette transmission de l'ordre. Après lui avoir, en toute confiance, révélé l'aspect véritable de son agression et de son acte, elle tente avec lui une expérience qui consistera en une injection de PCPA, une solution qui annule le blocage des muscles... Tout se passerait bien si elle n'était pas à nouveau violée (de manière consentante ! ?) lors de son sommeil. Paniquée, elle prend peur et s'enfuit sans se faire administrer le contre-poison propre à restituer le blocage mental dans le cerveau. C'est donc sans s'en rendre compte qu'elle peut, en plein sommeil, agir selon les images de ses rêves. Un petit jeu dangereux qui ne sera pas sans conséquences...

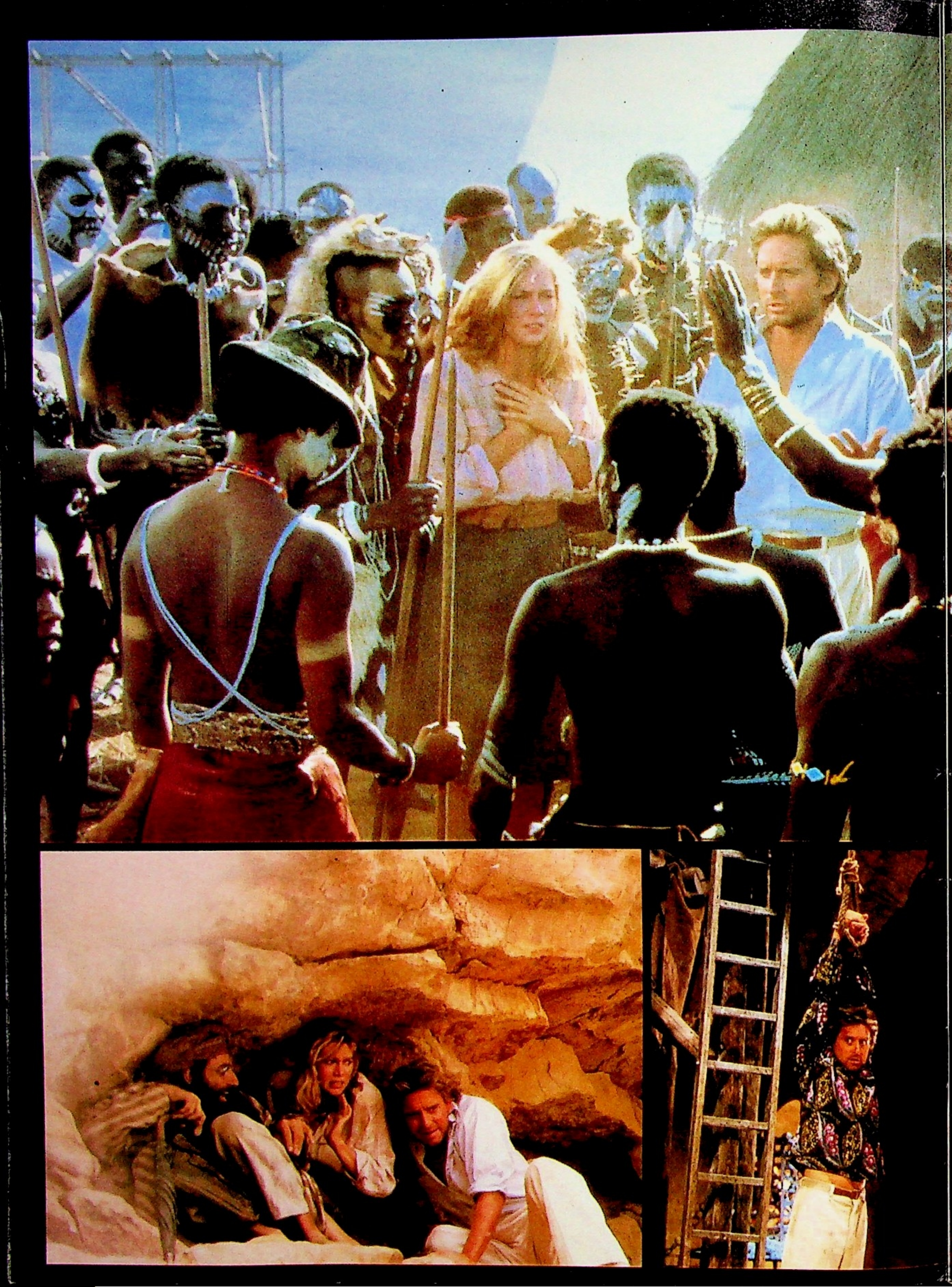
Un tel film n'est pas, de prime abord, des plus simples. Sa construction fait preuve de beaucoup de délicatesse et de précision. La toile de fond se tisse, puis un à un, tout en nuances, Alan Pakula (à qui l'on doit le sublime *Choix de Sophie*) apporte les éléments de suspense et d'angoisse. Logiquement, toutes les pièces s'imbriquent les unes aux autres, minutieusement et lentement, jouant sur toutes les facettes : celles du fantastique, du policier, de l'étrange et du drame.

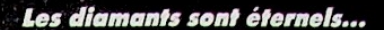
Pour être crédible, il fallait une certaine lenteur dans le récit. Ici, cela n'est nullement pesant. Le pari n'était pas gagné d'avance, mais force est d'admettre que s'entourant de comédiens complètement époustouflants et justes, Alan Pakula a réalisé là un petit film feutré, brillant et exploitant à fond la carte du film d'atmosphère.

Bruno Leclercq

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : MGM. *Prod.* : Alan J. Pakula, Jon Boorstin. *Réal.* : Alan J. Pakula. *Scén.* : Jon Boorstin. *Phot.* : Sven Nykvist. *Déc.* : John J. Moore. *Mont.* : Trudy Ship. *Mus.* : Michael Small. *Son* : Chris Newman. *Prod. ex.* : William C. Gerrity. *Assist. réal.* : David Tringham. *Int.* : Kristy McNichol (Kathy Gardner), Ben Masters (Michael Hansen), Paul Shenar (Ben Gardner), Justin Deas (Kevin McCann), John McMartin (Martin), Gayle Hunnicutt (Claire), Joseph Culp (Danny), Matthew Penn (Billy). Dist. en France : C.I.C. 104 min. Couleur par Technicolor.





Les diamants sont éternels...

LE DIAMANT DU NIL

Il n'est pas de succès (cinématographique) inespéré ou attendu, qui, d'une façon ou d'une autre, ne fasse des petits. « Pompage » pur et simple (dont les Italiens sont les grands spécialistes), remakes en tout genre, ou inépuisables suites façon *Rambo* ou *Rocky* qui semblent ne jamais devoir s'arrêter... La machine cinématographique accouche sans cesse de duplicata, plus ou moins heureux, plus ou moins réussis. Mais qu'importe, au fond, puisque le spectateur, dans la bonne vieille tradition du feuilleton, ne vient que pour y retrouver les héros qu'il connaît déjà, un style et un ton qui ont fait son bonheur quelques mois plus tôt...

A la poursuite du diamant vert, petit cousin d'*Indiana Jones*, réalisé en 1984 par Robert Zemeckis, connut un succès retentissant au box-office : de l'aventure échevelée corsée par l'exotisme et pimentée par l'humour, avec son héroïne innocente et maladroite, son héros baroudeur de charme et ses méchants abominables — dans la lignée de ces romans de la collection verte ou rose, qui ont enchanté notre enfance. *A la poursuite du diamant vert* avait tout pour charmer, séduire et divertir au bon sens du terme. Or donc, pourquoi ne pas perpétrer la chose ? En d'autres termes : on prend les mêmes, et on recommence... Ainsi est né *Le diamant du Nil*, réalisé, cette fois-ci par Lewis Teague, avec le même producteur-acteur vedette, le beau Michael Douglas, la même séduisante, mais de moins en moins nunuche, Kathleen Turner (qui œuvre toujours dans le roman rose), et le même méchant rondouillard, rapace et crétin : Danny De Vito. Seuls ont changé le décor, les péripéties, et... l'ampleur de la production.

« Lorsque nous avons tourné *A la poursuite du diamant vert*, explique Michael Douglas, nous ne pensions pas lui donner une suite. Mais le *Diamant vert* a suscité chez les spectateurs des réactions qu'on rencontre rarement sur un film d'action et d'aventure. Beaucoup de gens se sont attachés au couple que je formais avec Kathleen Turner et voulaient savoir quel genre de vie Jack et Joan menaient ensemble. J'ai commencé à y réfléchir, et le studio a emboîté le pas face au succès croissant du film...

« Lorsque nous avons décidé de donner une suite au *Diamant vert*, nous avons soigneusement éliminé tout décor de jungle, toute glissade dans la boue, toute scène de pluie... En échange de la jungle colombienne, nous avons eu... le soleil brûlant du désert nord-africain, et une masse de problèmes logistiques inédits. *A la poursuite du diamant vert* était un « petit » film, centré sur Kathleen, Danny De Vito et moi-même. *Le diamant du Nil* est une production beaucoup plus ample, à la fois par la diversité de ses extérieurs, l'importance de ses scènes d'action et le nombre de ses interprètes. »

Autre nuance perceptible, la prépondérance de l'action sur l'humour, due à un Lewis Teague *(Cujo, Cat's eye)* manifestement plus à l'aise dans le premier domaine que dans le second. D'où quelques beaux morceaux (les héros s'échappant dans un avion de guerre dont ils ne connaissent pas le maniement, et qu'ils sont impuissants à faire décoller — d'où une course-poursuite échevelée sur les pistes incertaines du désert), quelques gags un peu lourds, un peu « téléphonés » (il est vrai que dans cette course folle au « retour de la grande aventure », il semble difficile d'inventer éternellement du neuf : Spielberg n'a pas laissé beaucoup de place !), et quelques séquences semi-ratées (ou semi-réussies), comme la grande scène de foule, où le dictateur nord-africain du coin s'adresse à la foule de ses « fidèles » en passant par une extravagante mise en scène (cercles de feu, projecteurs, etc.), mais où l'on songe (un peu trop, et la comparaison ne tourne pas à l'avantage du film) à la fameuse séquence du *Dictateur* ou Chaplin fait plier les micros aux seuls sons gutturaux de sa voix (comme quoi l'ampleur des moyens utilisés ne résout pas tout, et le tape à l'œil résiste mal au « bricolage » quand il est de génie !).

Le problème de la série, quelle qu'elle soit, est, non seulement de supporter la comparaison avec le premier module lancé (en l'occurrence, *A la poursuite du diamant vert* était une assez jolie réussite !), mais, dans la mesure du possible, de faire mieux. Or, et peut-être est-ce là l'erreur de Michael Douglas, le « plus » du *Diamant du Nil* s'est porté davantage sur les moyens de production du film (on nous assène les 300 collaborateurs de Lewis Teague — « de 16 nationalités différentes », s'il vous plaît —, répartis dans « 5 grands bureaux », les 120 véhicules assurant le transport du personnel, la monumentale reconstruction, à Ouarzazate de la cité d'Omar, l'avalanche de décors et de figuration, sans compter, pour la petite histoire, les mille et une difficultés auxquelles se sont frottés interprètes — qui exécutent eux-mêmes les cascades — et équipe en allant tourner sous l'implacable soleil d'Afrique...) que sur l'écriture du scénario.

Au demeurant, très honorable film d'aventures, *Le diamant du Nil* ne recèle pas cet aspect bon enfant, le côté sympathique de *A la poursuite du diamant vert* dont l'atout majeur était l'ingéniosité d'un scénario qui jouait avec les clins d'œil, les clichés du film d'aventures — pour mieux les dynamiter de l'intérieur ! De fait, *Le diamant du Nil* souffre surtout de la comparaison avec son aîné : les personnages sont déjà connus. Ils n'offrent plus le charme de la découverte, surtout que l'on n'en apprend guère plus sur eux. Seul est intelligemment étoffé Ralph-Danny De Vito qui, d'ennemi à fuir et à abattre, est devenu une tonitruante et désopilante mouche du coche, réjouissant de stupidité vraie et de fausse méchanceté.

Avatar de la mode du « nouveau film d'aventures », et victime du succès d'*A la poursuite du diamant vert*, *Le diamant du Nil* n'est, ni plus ni moins, qu'un film où action et humour se mêlent avec différents bonheurs. Consommable, mais avec cet arrière-goût de (déjà) trop vu. Michael Douglas n'écarte pas, semble-t-il, l'idée d'un troisième volet. Il est vrai que les diamants sont éternels...

Colette Milon

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Michael Douglas / 20th Century Fox. *Prod.* : Michael Douglas. *Réal.* : Lewis Teague. *Scén.* : Mark Rosenthal, Lawrence Konner. *Phot.* : Jean De Bont. *Déc.* : Richard Dawking, Terry Knight. *Mont.* : Michael Ellis, Peter Boita. *Mus.* : Jack Nitzsche. *Son* : Sandy Mac Rae. *Maq.* : Tom Case, Charles Balazs. *Cost.* : Emma Porteus. *Effets spéciaux* : Nick Allder. *Chorégraphie* : Billy Goodson. *Assist. réal.* : Kuki Lopez. *Réal. 2e équipe* : Glenn Randall. *Int.* : Michael Douglas (Jack), Kathleen Turner (Joan), Danny De Vito (Ralph), Spiros Foas (Omar), Avner Eisenberg (le saint homme), Paul David Magid (Tarak), Howard Jay Patterson (Barak), Randall Edwin Nelson (Karak). *Dist. en France* : 20th Century Foy. 105 min. Couleur par Technicolor. Dolby Stéréo.

Je sais bien ce qu'il ferait pour moi s'il était très, très, très gentil...

...Il l'abonnerait à l'Écran fantastique bien sûr !
Il y a plusieurs bonnes raisons de s'abonner à l'Ecran Fantastique.
La première est la certitude de recevoir régulièrement votre revue en début de mois.
La seconde est de posséder une affichette de film, offerte à tout nouvel abonné et reproduite ci-dessous.
La troisième est de réaliser une économie de plus d'un numéro pour un abonnement d'un an et de plus de 5 numéros pour un abonnement de deux ans !
La quatrième est l'accès à la rubrique « Petites annonces » réservée aux abonnés et cela gratuitement.
La cinquième est peut-être la plus importante : une revue qui voit ses abonnés se multiplier a son avenir assuré ; son équipe est d'autant plus à l'aise pour augmenter le nombre de ses pages, de ses posters, lancer de nouvelles rubriques... bref progresser.
Vous aimez l'Ecran, vous souhaitez qu'il progresse encore et toujours davantage ?
Alors, si vous le pouvez, pour l'aider

abonnez-vous, abonnez vos amis !



D'accord, je prends un abonnement à l'Ecran Fantastique pour :

NOM .... PRÉNOM ....
ADRESSE ....
....
CODE POSTAL [| | | |] VILLE ....
.... PAYS ....

et j'en verse ci-joint le montant, soit 220 F pour 1 an (12 numéros) en France (étranger 280 F), ou 400 F pour 2 ans en France (étranger 550 F) par CCP ou chèque bancaire à l'ordre d'I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.
date : ***signature***

SPOT Light

N° 1

CASCADES : ça casse !

EFFETS SPECIAUX : ça délire !

HIGHLANDER : ça décoiffe !

NOUVELLES IMAGES : synthèse brillez pour nous !

M 3436-1-25 F AVRIL 1986/N° 1/25 F - CANADA 6.85 $ - ESPAGNE 750 P. ITALIE 8 000 L

CINÉFLASH CINÉFLASH

par Gilles Polinien

1986 : L'ANNÉE CANNON



Menahem Golan



Yoram Globus

■■■ Mission accomplie pour les dirigeants de la firme Cannon, Menahem Golan et Yoram Globus : ils ont fini par faire signer Christopher Reeve pour SUPERMAN IV alors que ce dernier affirmait, il y a tout juste un an, ne plus vouloir entendre parler du personnage l'ayant rendu célèbre...

Ce n'est pas seulement un cachet mirobolant qui a décidé l'acteur, mais surtout la possibilité de participer à l'écriture du scénario. Pour assister Christopher Reeve dans sa tâche, Cannon a engagé deux des meilleurs scénaristes du moment, Lawrence Konner et Mark Rosenthal, à qui l'on doit déjà le script du **Diamant du nil** actuellement sur les écrans.

Il ne reste maintenant plus pour Cannon qu'à trouver un metteur en scène à la hauteur. Les premiers tours de manivelle de **Superman IV** débuteront en juillet à Londres.

■■■ Ambitieux programme que celui mis sur pieds chez Cannon consistant à porter à l'écran quelques-uns des plus célèbres contes de Grimm Andersen ou de Perrault et autres récits issus de la littérature enfantine. Premières adaptations à voir le jour : RUMPLESTILTSKIN (dont le tournage vient de commencer en Israël sous la direction de David Irving avec Amy Irving et Trevor Howard dans les principaux rôles), SLEEPING BEAUTY, CINDERELLA, THE FROG PRINCE, THE EMPEROR'S NEW CLOTHES et HANSEL & GRETEL.

■■■ Cannon, encore et toujours, qui annonçait récemment un total de 52 films pour l'année 86 (terminés, en tournage ou en production), a signé avec Roman Polanski pour la réalisation d'un long-métrage au titre encore indéterminé.

■■■ C'est pour Cannon également que Daniel Attias (**Peur Bleue**) réalisera son second film, CITIZEN JOE (avec Peter Boyle), une sorte de **Justicier dans la ville**.

■■■ Sam Firstenberg s'apprête à mettre en scène AMERICAN NINJA, la suite de **American Warrior** avec, à nouveau, Michael Dudikoff dans le rôle principal.

■■■ De son côté, Luca Bercovici assurera, d'après son propre scénario, la direction de ROCKULA offrant la vedette à une créature de la nuit férue de rock'n roll !

■■■ C'est Dolph Lundgren, le redoutable adversaire de Stallone dans **Rocky IV**, qui incarnera He-Man, le héros de MASTERS OF THE UNIVERSE, dans une version cinématographique que nous concocte la firme Cannon.

■■■ C'est le 24 février dernier qu'a débuté à Hollywood le tournage de STAR TREK IV sous la direction de Leonard Nimoy qui reprend également le rôle de Mr. Spock. William Shatner, DeForest Kelley, James Doohan, George Takei et Nichelle Nichols font eux aussi partie de la distribution. Le scénario de ce quatrième chapitre est signé Nicholas Meyer, réalisateur de **C'était demain** et de... **Star Trek II** !

■■■ Après avoir assuré la mise en scène de plusieurs épisodes de **The New Twilight Zone**, Wes Craven, qui n'avait rien tourné pour le cinéma depuis **Les griffes de la nuit** en 1984, a repris le chemin des studios pour DEADLY FRIEND, une production Warner Bros dont la sortie est prévue pour l'été prochain aux Etats-Unis.

■■■ Charles Band vient de réaliser un rêve qu'il caressait depuis déjà pas mal de temps : il s'est offert les studios Dino De Laurentiis à proximité de Rome ! La transaction s'est déroulée en février dernier et l'on parle d'une somme de 20 millions de dollars... Ces studios, qui comprennent cinq plateaux figurant parmi les plus modernes du monde ainsi qu'un équipement technologique de pointe, seront rebaptisés Empire Studios et permettront à Charles Band de mettre en chantier pas moins de 25 films en 86, l'objectif à atteindre étant de 50 productions annuelles !



Charles Band

■■■ WORLDS BEYOND est le titre d'une nouvelle série TV britannique dont le tournage se déroule actuellement aux studios Lee Shepperton. Le premier épisode, réalisé par John Jacobs et qui met en scène Ann Turkel et Stuart Wilson, raconte l'histoire d'un jeune couple d'américains confronté à un cas de réincarnation au cours d'un voyage en Angleterre.

■■■ Taliafilm II, la compagnie de production de Talia Shire (sœur de Coppola à la ville et femme de Rocky à l'écran), a engagé Hal Needham pour mettre en scène un film consacré à la vie de l'astronaute américain Chuck Yeager, le premier homme à avoir passé le mur du son.

■■■ Après avoir subi une longue traversée du désert (son dernier succès remonte à **L'au-delà** en 1981), Lucio Fulci espère bien reconquérir les faveurs du public avec IL MIELE DEL DIAVOLO, actuellement en cours de tournage à Rome avec Corrine Cléry et Brett Halsey.

■■■ Al Ruddy, producteur du **Parrain** et de la série des **Cannonball**, envisage de réunir les deux ex-agents 007, Sean Connery et Roger Moore, pour une super-production intitulée TRINITY.

■■■ Afin de mettre définitivement un terme aux rumeurs annonçant la prochaine apparition de Roger Moore dans **Dallas** ou **Dynastie**, le comédien a déclaré qu'il n'avait nullement l'intention de participer à l'une ou l'autre de ces séries.

■■■ Plusieurs noms viennent de s'ajouter à la liste des prétendants au rôle de l'agent 007 dans le prochain James Bond dont le tournage débute cet été : Andrew Clarke (comédien australien vedette de séries TV telles **Sword of Honour** et **A Thousand Skies**), Anthony Hamilton, Anthony Andrews, Charles Dance... et Mel Gibson !

■■■ Bob Gale (scénariste de **Retour vers le futur**) a été préssenti pour porter lui-même à l'écran son tout nouveau script intitulé DR. STRANGE et adapté, bien sûr, du célèbre personnage de la bande dessinée créée par Stan Lee.

■■■ Miles O'Keefe, qui fut le Tarzan de Bo Derek avant de devenir le chef de file de toute une génération de « sous-Conan » italiens, sera la vedette de ECHOES OF WIZARDRY, une production américaine nettement plus ambitieuse quoique toujours située en des temps ancestraux.

■■■ Surprenante reconversion de la part de Paul Verhoeven : le réalisateur de **La chair et le sang** délaissant l'époque moyennâgeuse va s'attaquer à ROBOCOP, film situé dans un monde futuriste où l'on verra un flic androïde combattre le crime.





RAMBO et CHUCK NORRIS passent à la moulinette du dessin animé

par Lee Goldberg

Il ne ressemblera pas à Rambo. Il ne parlera pas comme Rambo. Et surtout, il ne tuera pas comme Rambo. Et pourtant, d'après le producteur de cette nouvelle série de dessins animés pour enfants, ce sera toujours Rambo !

« Dans cette série, Rambo sera un personnage véritablement héroïque auquel tous les enfants pourront se référer », déclare Joe Ruby, le président de la Ruby-Spears Animation, la firme qui a déjà donné à la NBC la série animée mettant en scène Mr T. « Le Rambo des dessins animés sera un grand patriote qui travaillera en équipe. »

Sylvester Stallone n'est pas impliqué dans ce projet de soixante-cinq épisodes d'une demi-heure chacun, qui devraient être diffusés dans le monde entier dès ce mois-ci par la Worldvision Enterprises.

Un champion sans armes et sans cicatrices

Ce Rambo de papier est un champion sans armes et sans cicatrices (il se ballade torse nu), grand défenseur du Bien et qui, dans les premiers essais montrés à la presse, vit entouré d'une bande de petits lapins pelucheux dont il est l'idole, dans les bois où il passe son temps à aider des enfants à dresser leur tente. C'est le Colonel Trautman, autre personnage du film, qui envoie Rambo et Turbo, son ami mécanique, combattre par des moyens non violents les démoniaques agents du SAVAGE, commandés par le méchant Général Warhawk...

« C'est Rambo et non plus son incarnation par Sylvester Stallone », déclare Harriett Beck, l'associée de Ruby. « Stallone était *un* Rambo, le nôtre en est un autre ! »

Ce n'est certainement pas davantage celui de David Morrell, l'auteur du roman intitulé « First Blood » qui a donné naissance au personnage du premier film... L'individu en question était un vétéran du Vietnam qui rentrait chez lui pour découvrir que, loin de passer pour un héros, il était rejeté et méprisé par tout le monde. Les choses allaient un peu trop loin pour lui et il se vengeait avec une violence inouïe, détruisant tout sur son passage. Dans la suite qui vient de remporter le succès que l'on sait, Rambo menait tout seul une guerre dévastatrice, meurtrière, contre le Vietnam tout entier, afin de libérer une poignée de prisonnier. Ce n'est pas tout à fait le genre des dessins animés pour enfants... « Mais je suis très curieux de voir le résultat », nous confie Morell, qui trouve « un peu étrange » qu'on ait pu baser une série de dessins animés sur le personnage de Rambo. « Je serais indigné si on ne l'édulcorait pas considérablement. »

Que Morrell ne s'inquiète pas : « Notre Rambo n'a rien à voir ni avec le personnage du roman, ni avec Stallone », confirme Ruby. « Il a une identité propre, et en dehors de son nom, c'est un héros inédit. »

S'il est si original que cela, pourquoi l'avoir appelé Rambo ? Parce qu'un nouveau héros aurait dû se créer un public de toute pièce dans un marché déjà très compétitif, alors que Rambo... tout le monde le connaît ! Pourtant, Beck préfère y voir une entreprise altruiste plutôt qu'un coup commercial.

« Quand Joe a eu l'idée de faire un dessin animé à partir de Rubik's Cube, il s'est contenté d'emprunter une idée populaire ; c'est la même chose pour Rambo : nous reprenons un personnage populaire et nous en tirons un spectacle distrayant pour les enfants. »

Pourquoi pas, après tout ? Si un individu aussi violent que Rambo peut faire un héros de dessins animés pour enfants tout ce qu'il y a de décent, on ne voit pas pourquoi Dirty Harry n'aurait pas un bel avenir devant lui sur le même créneau. « Absolument », renchérit Ruby. « C'est un brave type, après tout. Il n'y aurait qu'à jouer sur l'aura du personnage en mettant la pédale douce sur la violence. »

Rien d'étonnant à ce qu'après avoir vu quelques-uns des films de Chuck Norris, Ruby se soit dit que c'était un héros tout désigné pour les enfants... Et c'est ainsi que Norris présente une série de soixante-cinq dessins animés basés sur son personnage et auxquels il prête sa voix, série qui doit sortir cet automne, en même temps qu'une gamme de poupées Chuck Norris...

« Les enfants ont besoin de héros, et ils ne peuvent pas aller voir mes films, qui sont pour la plupart interdits aux moins de treize ans. L'adaptation télévisée qui est faite sera moins violente et plus politive », commente Norris. « Je continue à lutter contre le Mal, mais sans tuer personne. Ce qui compte, c'est de fournir aux jeunes un héros auquel ils puissent s'identifier tout en se distrayant. Le personnage des dessins animés est un individu réel auquel ils pourront se référer dans leur vie de tous les jours. »

Le personnage de Norris fera appel aux arts martiaux pour défier l'ignoble Superninja et le non moins effroyable Claw. Il sera bien entendu assisté d'un lutteur de sumo baptisé Tabbi et d'un petit coréen répondant au nom de Too-Much (« Trop »).

« La série est destinée à transmettre un message positif aux enfants ; elle sera ancrée dans la vie réelle », reprend Norris. « Elle rappellera aux enfants que la dernière chose à faire, c'est de se battre. Ce n'est pas une solution. Se battre, c'est reconnaître qu'on n'est pas assez intelligent pour régler un problème sans violence et pas assez courageux pour prendre de la distance.



Si le choix de Rambo et de Chuck Norris peut paraître un peu insolite pour des dessins animés destinés à un très jeune public, Ruby et Beck s'empressent de rappeler qu'ils ne font qu'emprunter ce qu'ils ont de patriotique aux deux personnages auxquels ils font vivre de nouvelles aventures inédites, susceptibles d'édifier les enfants tout en les distrayant.

Le père de Rambo, David Morrell, prend la chose avec humour. « Moi, j'attends ça sereinement. Tout ce que je me demande, c'est ce qu'ils vont encore inventer ! »

(Trad. : Dominique Haas)

■■■ Excellent démarrage au box-office américain de **House**, le film de Steve Miner, qui a largement couvert ses frais en seulement trois jours d'exploitation avec 6 millions de dollars de recettes ! Il n'en fallait pas plus pour décider Sean Cunningham, producteur, à mettre en chantier une séquelle baptisée HOUSE II - THE UNEXPECTED.

■■■ C'est Dino De Laurentiis qui produira EVILDEAD II, réalisé par Sam Raimi, dont la sortie est annoncée pour janvier 87. Autre séquelle, toujours produite par Dino De Laurentiis, qui devrait voir le jour en mars 87 : NUTTY PROFESSOR II, de et avec Jerry Lewis, qui n'est autre que la suite — 25 ans après — de **Docteur Jerry et Mister Love** !

■■■ Autre suite annoncée pour les mois à venir, celle de PRAY FOR DEATH, avec Sho Kosugi de nouveau dans le rôle principal. L'original (mis en scène par Gordon Hessler), après avoir effectué une très honorable carrière outre-Atlantique et un passage contesté au dernier festival d'Avoriaz, ne devrait plus tarder à sortir sur nos écrans.

■■■ L'Australien Colin Eggleston (**Long week-end, Innocent Prey**) prépare un nouveau film fantastique intitulé CASSANDRA.

■■■ Six ans après **Effroi**, Frank LaLoggia vient d'effectuer son retour derrière la caméra avec un thriller dont il a lui-même écrit le scénario et qui s'intitule LADY IN WHITE.

ELVIRA REINE DE LA NUIT DE WALPURGIS

par Antony Tate

Octobre dernier. Dix jours avant la Toussaint, le Movieland Wax Museum de Buena Park, en Californie, fut le théâtre de toutes sortes d'événements liés à la très populaire fête de Halloween : Elvira, « la maîtresse des ténèbres », était conviée à l'inauguration de son alter-ego de cire qu'accueillait la nouvelle Chambre des Horreurs du célèbre musée de cire.
Dans l'attitude aguichante de rigueur, Elvira attire les clients vers des décors de cinéma peuplés de personnages les plus inquiétants du genre. C'était la seconde visite d'Elvira — alias Cassandra Peterson — dans ces lieux.
Le nom d'Elvira, s'il est probablement inconnu du grand public en dehors des Etats-Unis, est très familier à tous les Américains — comme aux lecteurs étrangers des revues spécialisées — mais d'ici la fin de l'année 86, la portion défavorisée de l'humanité pourra enfin découvrir la délicieuse Cassandra Peterson sous les traits de la sinistre Reine du Mal de *Quartermain*, la suite des *Mines du Roi Salomon* dans laquelle elle donne la réplique à Richard Chamberlain et James Earl Jones et qui marque son retour au grand écran *Pee Wee's Big Adventure*, où elle incarnait une passionnée de motos.



La pulpeuse Elvira devant son double de cire exposé à Movieland en californie

Un personnage provocant

Elvira, la Maîtresse des Ténèbres, que certains décrivent comme « un croisement de Gina Lollobrigida et de Vampirella », apparaît comme l'un des personnages les plus originaux et les plus provocants de la culture populaire contemporaine. Tout en s'inscrivant dans la grande tradition horrifique des Morticia Addams, Cruella de Ville et de Natasha Badanov, Elvira allie un goût affirmé pour le pervers à un talent indéniable pour l'humour noir et la satire. En tant qu'hôtesse du « film macabre de la semaine », elle propose une exploration des classiques du cinéma d'épouvante, à la télévision américaine, de série B (voire « C », ou moins encore...) qu'elle présente avec un humour pour le moins étrange et force jeux de mots puisés dans le registre fantastique. Toujours vêtue d'un fourreau noir, cette Reine de la Nuit d'un genre à nul autre pareil vous accueille dans un décor de maison hantée digne d'une vente aux enchères de province, convenant parfaitement à l'étrange combinaison d'horreur et de comédie qui fait son charme ambigu.
Elvira est une « création » de la comédienne et écrivain Cassandra Peterson, une jeune femme originaire d'une petite ville du Kansas et qui fut élevée dans le Colorado. Sa mère tenait une petite boutique de costumes, pleine de toilettes pailletées et d'accessoires époustouflants parmi lesquels la jeune Cassandra venait se servir lorsque l'envie la prenait de mettre en scène l'une de ces extravagantes fantaisies musicales dansées et chantées dont elle avait le secret. Elle était toute jeune lorsqu'elle reçut le choc esthétique et culturel qui devait décider de sa carrière. Cela se passe à Las Vegas ; la famille, qui était en vacances, assistait au spectacle de l'Hôtel Dunes lorsque la meneuse de ballet du Casino de Paris demanda à la jeune Peterson si cela ne l'intéresserait pas de faire du music-hall. L'intéressée se hâta de regagner ses pénates et de finir ses études afin de revenir à Las Vegas où elle devint la plus jeune « girl » de toute l'histoire de la célèbre ville du spectacle. « J'avais toujours eu envie de faire de la danse, et plus spécialement du music-hall », déclare Peterson. « Ça m'avait pris le jour où j'avais vu Ann-Margaret dans *Viva Las Vegas* ».

Encouragée par Elvis Presley

C'est Elvis Presley qui devait être l'instrument du deuxième bouleversement de sa carrière : l'ayant vue faire son numéro, il l'encouragea à persévérer dans la chanson. Elle suivit son conseil et se retrouva peu après en Europe, où elle obtint un rôle au Lido, à Paris. Par la suite, Peterson fit un tour d'Italie, dans celui de...chanteuse vedette d'un groupe de rock, ce qui l'amena à s'installer dans ce pays. Rome eut d'ailleurs une influence déterminante sur la suite de la vie de notre amie : non seulement elle y apprit à parler parfaitement l'italien, mais c'est là qu'elle fit la connaissance de Federico Fellini, qui prit rapidement la mesure du talent de l'actrice et lui confia un rôle dans son *Roma*. « En fait, Fellini est doté d'une intelligence remarquable », observe l'actrice, « et il a toujours été merveilleux avec moi. Il hurlait ses ordres en italien à toute l'équipe, et il les répétait en anglais spécialement pour moi ! ». Elle croyait devoir passer le reste de ses jours en Italie, mais elle fut un jour en proie à un mal du pays tellement intense qu'elle se retrouva tout d'un coup dans le premier avion en partance pour les Etats-Unis...
De retour au pays natal, Peterson poursuivit sa trajectoire professionnelle en montant une revue de son cru : « Mama's Boys », avec laquelle elle fit le tour des night-clubs du continent nord-américain, puis en affûtant son talent comique, tant d'auteur que d'interprète, avec « The Groundlings », un groupe d'improvisation satirique de Los Angeles. Cette expérience fut bientôt suivie d'une série de prestations pour le grand et le petit écran comme *House Calls, Cheech and Chong's next Movie, Alice, Happy Days, Chips, Fantasy Island et St-Elsewhere.*
« Je me suis bagarré comme un beau diable », se rappelle Peterson. « J'ai tout essayé, j'ai tout accepté, j'ai pris tous les cours de danse, de chant et de comédie imaginable. Je me suis vraiment remué les méningues ».
A l'automne 1981, Peterson donnait le jour à Elvira, l'hôtesse de « Movie Macabre », sorte de ciné-club spécialisé dans l'épouvante de la télévision de Los Angeles. La réponse des télespectateurs fut immédiate et unanime : une nouvelle étoile était née. C'est encore aujourd'hui, comme au début, d'une petite émission bon marché, ce qui fait une grande partie de son charme. « Nous faisons tout à trois : deux scénaristes et moi-même, le réalisateur Larry Thomas et un ami, Jhon Paragon, qui joue le rôle de Breather dans l'émission. C'est un tout petit budget. J'achète les accessoires moi-même et je n'ai besoin de personne pour me maquiller. Quand nous avons une vedette invitée, c'est moi qui fait toutes les démarches nécessaires comme de l'inscrire à la sécurité sociale...C'est ce qui nous plaît ; ça nous permet de garder le contrôle de toute l'opération. Quand c'était une assistante qui achetait les accessoires, elle prenait toujours quelque chose de trop beau »

Elvira en relief !

La popularité d'Elvira a franchi les frontières de sa localité d'origine en mai 1982, Elvira fut la première vedette invitante d'un show télévisé à être filmée en trois demensions pour diffusion sur le réseau hertzien. Plus de 2,7 millions de paires de lunettes permettant de voir le relief furent vendues à Los Angeles pour cette occasion, et à l'issue du *Movie Macabre* de ce soir-là, les charmes maléfiques d'Elvira avaient conquis une notoriété à l'échelle nationale. Elle ne devait pas tarder à faire des apparitions dans divers émissions télévisées parmi les plus populaires. Ce fut le début, entre Elvira et la télévision, d'une belle histoire d'amour qui ne s'est jamais démentie.
Les prestations d'Elvira reçurent une reconnaissance officielle sous la forme du 22e Prix de la Count Dacula Society. Ayant été citée par l'Académie du Film Fantastique d'Epouvante et de Science-Fiction pour son oeuvre dans le domaine du cinéma fantastique et de la littérature gothique, Elvira se vit en outre gratifiée par le Maire de Los Angeles, Tom Bradley, d'une journée commémorative — le 9 mars — en hommage à sa popularité nationale.
Grâce à Elvira, Cassandra Peterson aura réussi à faire reconnaître ses talents de commédienne. Il faut dire qu'elle allie une beauté singulière à une intelligence et un esprit hors du commun. Il n'est pas fréquent de voir une femme réussir dans ce métier, à la fois comme sex-symbol et comme représentante du féminisme des temps modernes, et c'est pourtant bien ce qu'aura fait Cassandra Peterson en distillant un souffle d'indépendance et de libération à son personnage. Elle passe son temps à mettre ses consoeurs en garde, non sans humour : « Mesdames, ne faites jamais confiance à un homme qui... », et elle interrompt constamment les films par des remarques impertinentes ou des observations parfaitement déplacées, gloussant et ronronant devant la caméra avant les spots publicitaires. Pour l'émission de la Toussaint, c'est Vincent Price en personne qui présenta le film, mais on n'en finirait pas dénumérer les personnalités qui ont honoré Elvira de leur présence lors de soirées précédentes, comme Jhon Carradine.

Un événement national

Disons, pour conclure, que « Elvira's Movie Macabre » est diffusé dans tout le pays ce qui n'est pas un petit événement : c'est en effet la première fois qu'une présentatrice d'émission télévisée consacrée au cinéma propose le film de son choix au pays tout entier. Son fan club compterait 35 000 adhérents aux Etats-Unis ! On y trouve des disques, des cartes de voeux, des posters, des tee-shirts, des badges, des coffrets de maquillage, des perruques et des déguisements complets portant sa griffe, et elle vient de lancer une collection de vidéo-cassettes fort opportunément baptisée *Thriller Vidéo*.
Mais elle avait encore bien d'autres projets, lorsque nous l'avons rencontrée, comme une série de dessins animés, une émission spéciale pour la nuit de Halloween et un grand nombre de programmes de télévision, dont une seconde apparition dans *The Fall Guy*, qui a dû, depuis, passer en octobre. ajoutons à ceci qu'un album de bandes dessinées, *Elvira's House of Mystery*, vient de sortir en librairie...
Elvira ? Le public en redemande, et on ne peut pas lui donner tort. Qui pourrait résister à son physique, son talent et à l'immense sympathie qui émane d'elle ? Disons-le, elle ne manque pas... d'attraits !

(Trad. : Dominique Haas)

FANTASTIQUES!
LES LIVRES DU CATALOGUE ILLUSTRÉ I. MÉDIA
Envoi sur demande

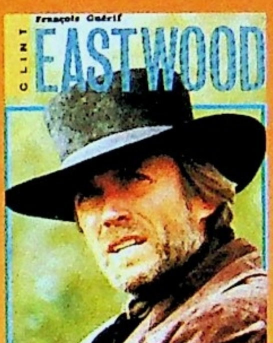


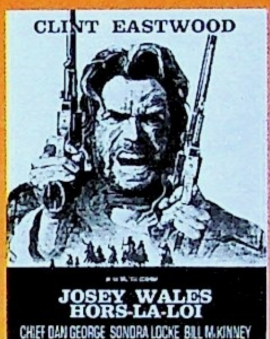
Gérard Lenne LE CINÉMA FANTASTIQUE 1895/1970
Mythes et histoires du cinéma fantastique, la poésie des pionniers, le merveilleux des classiques, les tendances actuelles. Une réflexion passionnante sur le genre.
Format 21,5 × 28 cm, 196 pages noir et blanc, broché . . **240,00 F**



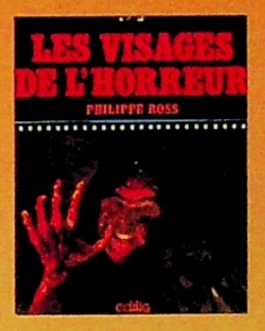


Elson/Moore LES NAVIRES DE L'INFINI
96 pages d'illustrations hyperréalistes en couleur pour voyager autour de JUPITER et affronter des vaisseaux spaciaux délirants et explosifs !
Format 21 × 29 cm, broché........................**100,00 F**





François Guérif CLINT EASTWOOD
Que fait Eastwood dans une sélection d'ouvrages plutôt fantastiques ? Nous sommes fans, c'est tout. Une superbe monographie par le meilleur spécialiste du maître.
Format 21,5 × 28 cm, 207 pages, broché . . . . **135,00 F**





Philippe/Ross LES VISAGES DE L'HORREUR
Giallo, Gore, Maquillages... tous les grands thèmes du cinéma fantastiques de A à Z.
Format 21,5 × 27,5, 208 pages, nombreuses illustrations noir et blanc et couleur, broché ....**185,00 F**

BON DE COMMANDE A RETOURNER A I. MÉDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Je commande

- ☐ LE CINÉMA FANTASTIQUE . . . . 240,00 F
- ☐ LES NAVIRES DE L'INFINI . . . . 100,00 F
- ☐ LES VISAGES DE L'HORREUR . . . . 185,00 F
- ☐ CLINT EASTWOOD . . . . 135,00 F

TOTAL . . . .
+ port et emballage
12,00 F par livre : 12 × . . . . . .

AU TOTAL . . . .

NOM .... PRÉNOM ....
ADRESSE ....
....
CODE POSTAL .... VILLE ....
PAYS ....

que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date *signature*

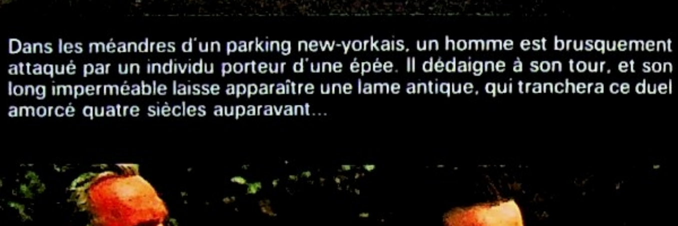

HIGHLANDER



Défiant les lois de l'espace et du temps, une poignée d'Immortels s'affronte à travers les siècles pour parvenir à la vérité suprême qui leur sera révélée au terme d'un ultime combat. Deux d'entre eux seulement connaîtront l'illumination de cet instant : le terrible Kurgan, acharné à exalter les forces du Mal, et son éternel adversaire... le Highlander.

HIGHLANDER





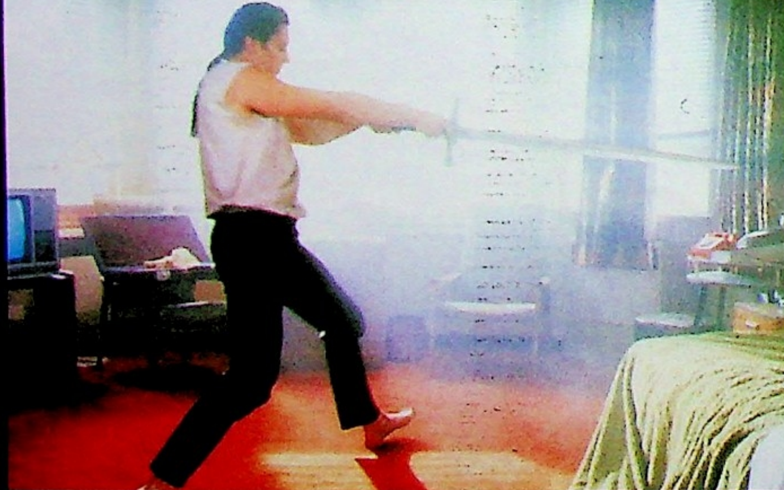
Dans les méandres d'un parking new-yorkais, un homme est brusquement attaqué par un individu porteur d'une épée. Il dédaigne à son tour, et son long imperméable laisse apparaître une lame antique, qui tranchera ce duel amorcé quatre siècles auparavant...



Regretté et banni par les siens, McLeod s'exile sur la montagne en compagnie de la douce Heather, auprès de laquelle il oubliera le trouble qui le hante...



Jusqu'au jour où surgit le noble et fougueux Ramirez, porteur d'une terrible révélation. Comme lui, McLeod est un Immortel, destiné à affronter ses semblables jusqu'au dernier...





... de son éternel ennemi, le Kurgan. Ce dernier est en effet tout proche de McLeod, se préparant à l'instant fatidique où il pourra enfin le détruire et devenir l'unique Immortel. Pour cela, il n'hésite pas à le provoquer, tout assuré qu'il est de vaincre sans peine son ultime adversaire.



En Ecosse, à l'aube du 16e siècle, le clan McLeod s'apprête à livrer bataille avec, à sa tête, le jeune Conner. Un seul adversaire acceptera de croiser le fer avec lui avant de le laisser pour mort. Pourtant, après quelques jours de coma, Conner McLeod revient au royaume des morts sans aucune trace de blessures.





Pour McLeod, Ramirez deviendra une sorte de père spirituel. Mais pour un Immortel, l'Amitié comme l'Amour n'ont qu'un temps, ainsi que le découvrira Conner après la confrontation entre Ramirez et le Kurgan.



Quatre siècles vont s'écouler et le temps fera son œuvre de maturité sur McLeod, confronté à la puissance et à la vulnérabilité que lui confère cette Immortalité dont il sait qu'un jour elle le remettra en présence.



Dans un enchevêtrement de néons, de vitres et de poubelles métalliques, commence alors un titanesque combat où, dans la fureur et les cris, s'affrontent la folie et la haine portées à leur paroxisme...



De ces deux êtres au pouvoir et au destin exceptionnels, un seul verra sa vérité transcendée par une connaissance absolue venant sublimer l'état de grâce devenu le sien au terme de ce duel.

HIGHLANDER

Entretien avec Christophe Lambert

par Cathy Karani



Notre reporter de choc, Cathy Karani, sous le charme de Christophe Lambert ! (photo : Georges Rudas).

En 1984, le cinéma et le public découvraient Christophe Lambert, tandis que le mythe de Tarzan acquierait enfin sa vraie place au sein du 7e art avec Greystoke. Moins de deux ans plus tard, après Paroles et musique et Subway qui, trois jours avant notre conversation, devait lui valoir le César du meilleur acteur français 1986, Christophe Lambert crève de nouveau les écrans, dans un rôle à la mesure de son talent. Celui d'un être confronté à travers quatre siècles à la face obscure de l'immortalité et dont le destin s'accomplira au terme d'un ultime défi lancé par le Kurgan au Highlander.

Plus encore que le comédien remarquable d'intelligence que j'avais rencontré au moment de *Greystoke*, c'est l'homme à travers ses multiples et profondes qualités, faites de sensibilité, d'humour, d'émotion, et d'aptitude au rêve, qui m'avait conquise. Le temps et le succès faisant leur œuvre, j'appréhendais donc que cette seconde rencontre ne me révèle quelqu'un dont les sentiments se seraient émoussés au profit d'un narcissisme auquel bon nombre aurait cédé. Dès son arrivée, bruyante et visiblement très attendue chez son agent parisien, je sus qu'il n'en était rien. Chaleureuse poignée de main accompagnée d'un mot amical, sourire désarmant, Christophe Lambert est resté le même. Il semble voué à demeurer un éternel adolescent, tour à tour chahuteur ou rêveur, davantage conscient de son plaisir d'être aimé du public que de ses capacités de comédien, au point qu'une question lancée sur l'obtention d'un César amène sur son visage une moue d'incrédulité.

Cependant, si Chistophe Lambert n'a nullement changé, il en va tout autrement de son rythme de vie — célébrité oblige ! Il se confond en excuses et m'explique qu'un important rendez-vous avant son départ l'après-midi-même pour les U.S.A. (où il participera à la promotion de *Highlander*) va nous obliger à faire l'interview dans sa voiture. Qu'importe ! L'Aventure étant le lot quotidien des collaborateurs de l'Ecran Fantastique, j'acquiesse... et me voilà partie à travers les rues de Paris, escortée d'un prestigieux chauffeur, dont la présence me vaut d'envieux regards. La discussion démarre, naturellement, sur les chapeaux de roue...

De quelle manière as-tu été contacté pour Highlander ?

Le script a tout d'abord été envoyé à mon agent à Los Angeles, qui l'a ensuite fait parvenir à Marjorie, chargée de mes contacts à Paris. Elle l'a lu, et l'a trouvé très intéressant. Malheureusement les dates ne correspondaient pas, car je devais dans le même temps tourner un autre film. J'ai donc été contraint de refuser. Mais environ un mois et demi plus tard, ils sont revenus à la charge ! Le film que je devais précédemment tourner ayant alors été retardé, j'ai finalement pu accepter le rôle.

Devenir immortel...

A la lecture du scénario, y-a-t-il eu un élément déterminant qui t'ait amené à accepter de faire le film ?

Il y en avait en fait plusieurs. Ce qui m'a tout d'abord séduit, c'est le thème de l'immortalité. Mais il y a également le phénomène de contraste de civilisations qui s'établit avec ce parallèle entre l'an 1500 et notre époque. De plus, et outre qu'*Highlander* comporte de belles histoires d'amour, c'était pour moi l'occasion d'aborder l'aspect d'un film d'action.

Avant d'être impliqué dans cette aventure cinématographique, t'étais-tu déjà interrogé sur l'immortalité et sur ses conséquences ?

Pas vraiment. La mort est un sujet qui ne m'intéresse pas et auquel je ne pense pas. Mais je crois que le concept d'immortalité est quelque chose de permanent dans notre quotidien. Les gens sont généralement terrifiés par la mort. Combien sont-ils à la craindre, à en rejetter l'idée, à essayer de lutter contre elle et la vieillesse par toutes formes de cosmétiques ? C'est donc un thème intemporel (!), et si je ne me suis jamais posé précisément la question, j'observe et je constate que chacun veut toujours avoir l'air jeune ! Dans le film, mon personnage, lui, le peut ! Il a 450 ans d'existence, mais le visage d'une personne de 20 ans. Et cela, c'est quelque chose d'amusant... mais c'est aussi très dur.

Quels ont été tes rapports avec Russel Mulcahy sur le tournage, de quelle manière avez-vous envisagé votre collaboration et sur quels points insistait-il particulièrement ?

Mulcahy vient de la vidéo, c'est donc avant tout un technicien. C'est quelqu'un qui a un sens des plans et du cadrage tout à fait remarquable, mais qui n'est pas forcément axé sur la manière dont il doit diriger un comédien. Il est intelligent et très ouvert, de ce fait nous discutions énormément ensemble. Il me parlait des effets spéciaux, des maquettes et j'amenais d'autres idées. Nous avions l'un comme l'autre envie d'apprendre des choses nouvelles et ce fut donc un échange permanent et enrichissant d'idées se nourrissant les unes des autres. Sur un plateau il est toujours actif, jamais il ne cesse de travailler, mais malgré cela il demeure invariablement disponible, prêt à écouter les autres. Nous avons donc eu d'excellentes relations tant sur le plan privé que sur le plateau et cela a engendré un tournage des plus agréables.

Votre jeunesse commune a du donner lieu à une complicité ?

Oui, nous avons pratiquement le même âge, et de plus, c'est un vrai passionné qui sait parfaitement communiquer sa passion aux autres, et ça c'est formidable !

Dans le trio que forment Ramirez, Mc Leod et le Kurgan, ces deux derniers semblent avoir une position pour le moins définie. Mais on ne peut en dire autant de Ramirez surgissant brusquement pour devenir le mentor de Mc Leod, alors qu'il aurait peut-être pu envisager de le tuer avant de combattre lui-même le Kurgan ?

C'est exact. Mais si Ramirez vient voir Mc Leod, c'est parce qu'il a la certitude qu'il est le seul potentiellement apte à vaincre le mauvais côté des immortels en abattant le Kurgan. Cette assurance se vérifie d'ailleurs dans la séquence où Mc Leod arrivé au terme de son apprentissage demande à Ramirez : « Si un jour nous nous retrouvions face à face, me couperais-tu la tête » ? Ramirez ne répond pas et s'en sort avec une pirouette s'achevant en plaisanterie. Ceci étant, je trouve que ce rôle de mentor qu'interprète Sean Connery est tout à fait sublime car il lui permet d'avoir avec Mc Leod une relation d'exception. Leurs rapports agressifs au départ, deviennent progressivement ceux de père à fils, de frères, puis d'amis avec tout ce que cela peut impliquer...



Le tournage en extérieurs, dans un paysage grandiose et âpre, propre à servir les intentions du film...

Vous avez effectivement des rapports totalement privilégiés...

Absolument ! Et puis si Ramirez apparaît déjà en Ecosse, c'est qu'il sait intuitivement que seul lui ou Mc Leod devront un jour se confronter à cette espèce de machine de mort surentraînée qu'est le Kurgan, et qu'alors il faudra être à la hauteur. C'est pourquoi il vient m'apprendre qui je suis et m'enseigner celui que je dois devenir.

Une excellente entente avec Sean Connery...

Les besoins du films ont entraîné entre Sean Connery et toi une relation quasi paternaliste. Hors du tournage, avez-vous vécu le même type de rapports ?

Nos relations personnelles ont été très proches de celles du film. Sean est un personnage doté d'un remarquable sens de l'humour et qui jamais ne se prend au sérieux. Nous étions donc aussi détendus que des gamins et nos rapports passaient allègrement de l'amitié au paternalisme et de la fraternité au désir élémentaire de jouer comme des enfants en plaisantant tels deux petits fous. Mais indépendemment de cet aspect très détendu, Sean possède un professionnalisme hallucinant qu'il cultive en travaillant constamment. Il n'a passé que quinze jours sur le tournage mais il a étudié son script avec une précision parfaite, ainsi que j'ai pu le constater en travaillant avec lui dans sa caravane. Mais plus que d'être Sean Connery, c'est un être humain vraiment bien, quelqu'un avec lequel on a véritablement envie de communiquer, et en cela nous avons eu des rapports d'une force à l'image du film.

Highlander** **met en scène trois personnages féminins, tous remarquables de sensibilité, d'émotion et de vérité dans la manière dont ils sont perçus, mais le plus puissant est peut-être celui de la fillette que Mc Leod récupère sous les décombres de la guerre ?

Oui, absolument.

Elle partage avec lui une exceptionnelle communion. C'est une totale symbiose...

Effectivement. Ce qu'il y a d'exceptionnel surtout, c'est le fait qu'il recueille durant la Seconde Guerre Mondiale une enfant de 8 ans, que l'on retrouve quarante ans plus tard âgée de 48 ans face à Mc Leod dont le visage n'accuse toujours pas plus d'une vingtaine d'années. Mais au-delà des apparences, il n'en demeure pas moins que dans sa tête il a 450 ans et que dès lors, cette femme qui représente plein de choses pour lui, reste avant tout sa petite fille.

Mais elle est également beaucoup plus. Une parfaite complémentarité de son état. Elle seule partage tout avec lui et surtout sait qui il est vraiment...

Tout à fait. Et ainsi que tu le dis, elle *sait*. Et c'est sans doute pour cette raison qu'elle arrive à accepter le fait qu'il doive disparaître d'une manière ou d'une autre, lorsqu'il lui explique qu'après 70 ans d'existence sous cette même identité, il lui faut « mourir », changer de nom et de vie afin que nul n'ait de doutes à son encontre. Il doit tout recommencer, repartir à zéro, renaître. C'est probablement la résultante la plus terrible de l'Immortalité, qui d'une certaine façon devient aussi inéluctable que la mort. Tu ne peux jamais te stabiliser, avoir des rapports affectifs susceptibles de durer plus d'un bref moment, car, et cela le film le montre bien, les personnages qui te sont chers vieillissent et meurent...

Justement, relativement à cela, crois-tu, en te plaçant dans la peau d'un être immortel, qu'il te serait possible d'envisager des rapports affectifs ou amoureux aussi simplement et intensément qu'un être normal ?

Amour et immortalité...

C'est indéniable, car tout ce qui touche aux sentiments est vraiment primordial et, en ce sens, l'instinct chez un être comme Mc Leod est beaucoup plus développé au terme de 450 ans. En un tel laps de temps, il n'a totalement aimé que deux ou trois fois, car il est plus que tout autre conscient de la souffrance que cela représente. Aussi est-il particulièrement attentif aux sentiments, aux autres. Il perçoit les choses plus rapidement que quiconque et de ce fait il a une vision dérisoire de la vie qui l'incite à faire preuve d'humour. Car sans cela, il serait très rapidement mort de l'intérieur.
Dans la vie, chacun est contraint d'avoir des rapports affectifs, car si cela cesse, on meurt !

Mais n'est-ce pas aussi une manière d'auto-destruction que de s'attacher à des êtres, qui une fois morts, emportent avec eux une part de vous-même ?

Certainement. Mais il est impossible de calculer la portée des rapports affectifs. Quoiqu'il puisse en coûter, il faut aller de l'avant. Vivre. Prendre. La faculté d'aimer est une chose tellement forte, tellement exceptionnelle et si rare qu'il faut la vivre, même si cela doit nous tuer finalement.



La réciproque serait-elle vrai ? Une affaire à suivre... (photo : Georges Rudas).

L'une des figures les plus importantes du film concerne l'évolution du personnage de Mc Leod. En effet, si le Kurgan dès le départ est défini comme la symbolique même du Mal, il n'en est rien chez son antagoniste pour lequel la révélation intervient progressivement. De quelle manière as-tu appréhendé cette évolution sur 400 ans ?

Je n'ai pas vraiment analysé ce problème. Il est évident pour moi que le Mc Leod que l'on découvre en Ecosse est un jeune chien fou, prêt à foncer dans toute bagarre avec une fougue maladroite, et qu'il ne comprend pas toujours la réticence des autres. Ainsi est-il surpris au début que personne ne veuille se battre avec lui, comme il l'est lorsque remis de ses blessures, il est banni par les siens. Et il ne comprend pas davantage, lorsque Ramirez intervient avec ses explications. Mais après 450 ans, il a mûri, c'est devenu un vieux chien portant sur le monde et les hommes un regard ironique, chargé d'un poids conséquent, et je crois que c'est là une évolution logique qui interviendrait chez toute personne susceptible de vivre 4 siècles...

La conclusion du film, donne libre cours à la subjectivité de chaque spectateur, pouvant l'interpréter à son gré, mais en réalité qu'en est-il ?

Afin de ne pas déflorer la fin du film, évitons d'en parler trop précisément, mais disons que ce qu'implique ta remarque a amené une modification de la fin, qui aujourd'hui ne correspond plus à ce qu'elle était lorsque *Highlander* fut présenté la première fois. Elle a été allégée et simplifiée de tel sorte que la conclusion soit claire et cela me satisfait tout à fait.

Avec le petit recul qui apparait à présent, considères-tu qu'Highlander correspond à ce que tu en attendais, et sur quels plans a-t-il été enrichissant pour toi ?

Je ne sais pas réellement. Lorsque tu lis un script, tu peux le trouver formidable, puis ne pas aimer le résultat. Néanmoins, le film est là, mais je n'arrive jamais à prendre le recul nécessaire pour en juger.
Je ne fais pas un film pour me voir sur un écran, cela ne m'intéresse pas. L'essentiel c'est que le produit fini plaise au gens. Pour ma part j'ai adoré le script de *Highlander*, quant au résultat je n'en ai aucune idée.
Il en est ainsi après chaque film que je fais. Lorsque j'ai eu terminé *Greystoke*, j'étais furieux après Hudson. Au terme de *Subway*, je ne savais plus que penser.
En ce qui concerne *Highlander*, tout ce que j'y vois c'est un film d'action parsemé de violence, de bruit et dans lequel se déroulent trois belles histoires d'amour, pour le reste il me suffit que cela plaise au public.

Un film fantastique avorté...

Tu devais également tourner Le 3e œil avec Arnaud de Selignac, or le film ne s'est toujours pas fait, car il semblerait que tu te sois désisté sans raison ?

Je ne me suis nullement désisté de manière définitive. Il se trouve simplement qu'après 7 différentes versions du script d'origine, je ne suis toujours pas d'accord avec l'histoire que l'on me propose. Je ne veux pas dire qu'elle soit mauvaise, mais elle ne correspond pas à ma vision du personnage.

Tu avais pourtant dû être séduit par le scénario proposé à l'origine ?

Oui. Celui que j'avais lu alors m'avait beaucoup plu. J'en ai ensuite rediscuté plusieurs fois avec le réalisateur en lui expliquant précisément ce que je voulais...
Mais il s'est avéré qu'au terme de plusieurs versions le résultat ne correspondait toujours pas à ma vision du sujet, et c'est d'ailleurs dément de constater à quel point le sujet a dérivé depuis l'origine. Il semble que les gens du film et moi-même ayons un problème aboutissant à ne pas vouloir faire le même film. Alors...

En fait la difficulté d'un tel sujet réside en cela qu'il faut grandement le modifier dans l'adaptation pour qu'il devienne à la fois visuel et commercial ?

Exactement. Aussi ce que j'envisage c'est quelque chose à la manière des *Aventuriers de l'arche perdue* de Steven Spielberg, mais comme il semble que ce ne soit pas là une opinion conjointe, ce projet demeure pour l'heure totalement dans le flou car nous n'en avons pas reparlé depuis un bon moment.

Pressenti par Steven Spielberg...

On a également parlé de toi pour le Tintin de Spielberg qui serait mis en scène par Beineix. Qu'en est-il ?

Oui, il en est effectivement question mais pour l'instant rien de définitif n'a été dit...

C'est un projet qui te tenterait ?

Oui, je dois dire que cela m'amuserait...

Et l'idée de travailler avec Beineix ?

Oh oui ! J'aimerais beaucoup. C'est quelqu'un que j'apprécie énormément comme réalisateur, mais que je connais peu dans la vie. Il a un talent considérable et je serais très heureux de travailler avec des gens aussi brillants que Beineix, Blier, Miller.
De toute façon j'aimerais vraiment tourner avec Beineix, et peut-être même davantage sur un autre film que sur le *Tintin*...

Que laisse présager ton avenir cinématographique ?

En attendant la sortie de *Highlander* et du Ferreri, j'ai quelques projets en France et aux Etats-Unis mais rien de très précis pour l'heure.

Il y a trois jours, tu t'es vu attribuer le César du meilleur acteur français pour 1986, comment as-tu vécu cet événement ?

Bôf ! Sur le moment, j'étais fou de joie et le lendemain en me réveillant je me suis aperçu que j'étais toujours normal, pareil...

...Voilà qui est réconfortant pour les prochains lauréats...

Assurément. Mais j'ai tout de même été très heureux que tous ces gens aient pensé à moi pour cette récompense, même si j'ignore si elle était vraiment méritée !...

HIGHLANDER
un travail universitaire !

ENTRETIEN AVEC GREG WIDEN, le scénariste

Une lande d'écosse, brumeuse : cinq cents guerriers en kilt s'apprêtent à donner l'assaut final. Leur chef pousse un cri rauque, cinq cents chevaux s'élancent au cœur du combat...
Et pendant ce temps-là, en lisière du champ de bataille, il y en a un qui s'esclaffe en regardant les clans rivaux s'entretuer ; un jeune homme en jeans et en tee-shirt à l'effigie de l'UCLA qui n'a qu'une seule chose en tête : « Quand je pense que rien de tout cela ne serait arrivé si je n'avais pas eu cette idée idiote en Fac... ! »

L'« idée idiote » de Greg Widen, c'était le scénario de *Highlander*, cette épopée fantastique de 15 millions de dollars avec Sean Connery et Christopher Lambert ; une idée qu'il n'aurait peut-être jamais couchée sur le papier si on ne lui avait pas demandé... pour un cours. C'est que notre jeune (26 ans) diplômé de l'UCLA n'avait jamais eu l'intention de devenir scénariste.
« Je n'avais jamais pensé avant d'entrer à l'UCLA que j'écrirais un jour des scénarios, » nous confie Widen. « Et même à ce moment-là, j'ai suivi ce cours parce que c'était obligatoire plus que par goût. »

Highlander : *un scénario de débutant...*

Et en UV 135 d'Arts dramatiques : Scénario pour débutants, il était obligatoire de rendre le premier jet d'un scénario ; un premier jet déjà assez abouti. Celui de Greg Widen était intitulé *Highlander*. Ce n'était pas un projet classique, selon les critères universitaires : pas de femme divorcée tentant de voler de ses propres ailes ; pas de ces frustrés solitaires et désolés qui finissent par se trouver dans une cité froide et hostile ; pas de contestataires vertueux s'efforçant de prouver à un public blasé que le Gouvernement des Etats-Unis subventionne des recherches sur les animaux dans des pays du Tiers-monde. Rien que de l'action.
Highlander était l'histoire d'un Ecossais immortel qui traversait les siècles pour échapper à un ennemi lui aussi immortel ; c'était le premier scénario que Widen ait jamais écrit. Et ç'aurait bien pu être le dernier sans un professeur particulièrement consciencieux...
« Richard Walter, mon professeur de scénario, avait été enthousiasmé par *Highlander* » nous raconte Widen. « Il m'a beaucoup aidé par ses critiques et surtout sa confiance. A cet âge-là, les réactions d'un professeur sont d'une extrême importance parce qu'il est véritablement notre seul public en dehors des parents. Cela peut avoir des conséquences déterminantes sur l'avenir s'il décrète que c'est innommable et se contente de flanquer le projet à la poubelle. Par bonheur, Richard s'est montré très enrichissant dans son attitude et il m'a donné suffisamment confiance en moi pour que j'aille proposer mon sujet à des professionnels. »



C'est l'aristocrate espagnol Ramirez (Sean Connery) qui révèlera à Connor Mac Leod (Christophe Lambert) sa vraie nature.

par William Rabkin

Cette toute nouvelle assurance inspira à Widen le désir de se trouver un agent. Et là, il admet bien volontiers qu'il s'y prit fort mal : il n'alla pas voir les gens qu'il aurait dû et il ne fit pas ce qu'il fallait. Et s'il s'en est bien sorti, c'est un miracle...
« J'ai un peu de mal à expliquer aux gens comment s'y prendre pour faire du cinéma » nous explique Greg Widen, « parce que j'ai fait exactement le contraire de ce qu'il aurait fallu. A tous ceux qui voudraient se trouver un agent, le seul conseil que je puisse donner est de se faire recommander personnellement, de confier leur scénario à un ami personnel de l'agent qu'ils ont en vue. C'est le seul moyen d'être sûr qu'il sera lu. Sans cela, qui sait ? Ils reçoivent tellement de scénarios tous les jours... Mais ce n'est pas du tout ce que j'ai fait. J'ai pris l'annuaire des agents agréés par le syndicat des scénaristes, et j'ai envoyé mon scénario à six d'entre-eux en leur disant juste : « Salut, je m'appelle Greg Widen, représentez-moi. » Il y en a un qui a accepté. Et c'est comme ça qu'est né le projet de *Highlander*. »
Mais les producteurs décrochés par l'agent de Widen firent encore mieux que cela : « Au départ, quand j'ai vendu le script, c'était censé devenir un film à petit budget » se remémore Widen. « Pour moi, c'était un film personnel. C'est là que l'EMI s'est avisé que ça pouvait faire un projet de 15 millions de dollars. Dès lors, la vision entière du film a changé ; c'est devenu plutôt un film d'aventures. »

Le scénario change de mains...

Malheureusement pour Widen, en changeant de point de vue sur le film, les producteurs décidèrent aussi de changer de scénariste.
« Ils ont fait appel à un autre scénariste pour certaines séquences » raconte Widen. « J'avais rendu un projet et demi lorsqu'ils ont appelé du renfort pour avoir un point de vue différent. Mais le scénario n'a pour ainsi dire pas changé. Quelques personnages secondaires et quelques scènes ont été rajoutés, afin d'alléger un peu l'action. Mon histoire était très sombre, et ils

HIGHLANDER

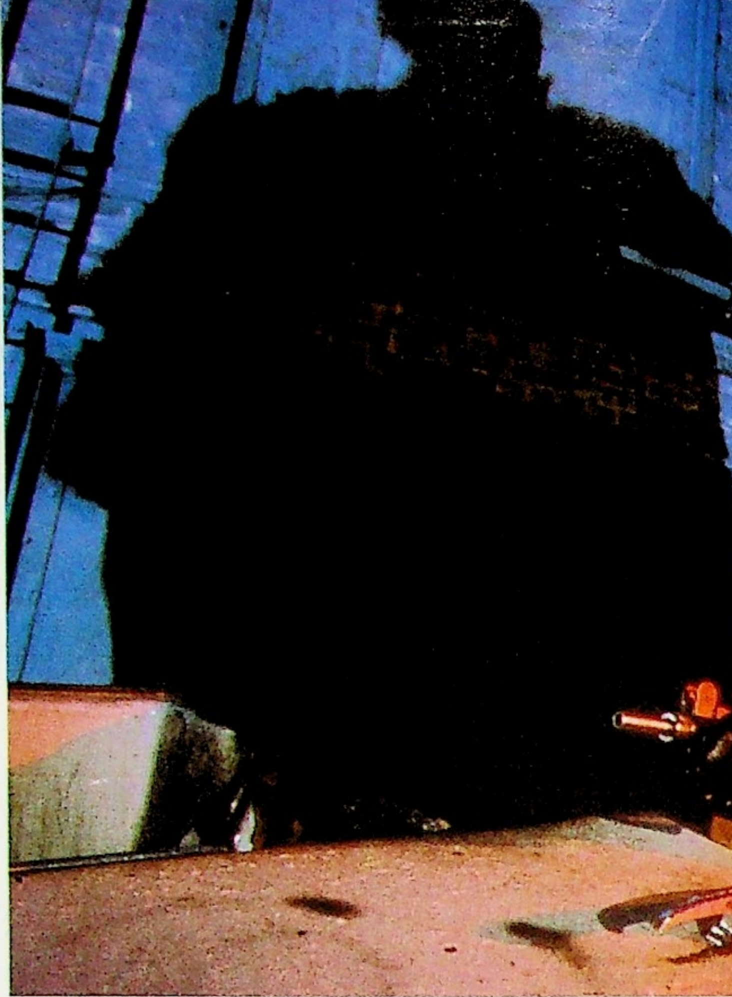
préféraient une aventure plus enjouée. »
Il n'est certainement pas agréable de se voir réécrit, mais Widen s'efforça de faire contre mauvaise fortune bon cœur.
« C'était la première — et l'unique fois à ce jour — qu'on réécrivait ce que j'avais imaginé », déclare Widen. « C'est un mauvais moment à passer, mais par bonheur, c'était mon premier film et j'étais fou de joie de toute façon, rien qu'à l'idée qu'il allait se faire, alors... Et puis, comme dit si bien Richard Walter, mon professeur de scénario, la file des gens qui donneraient n'importe quoi pour que quelqu'un gâche leur œuvre irait jusqu'à la lune. Je crois que j'ai bien tenu le coup. Il faut dire que j'ai eu la chance de voir certains de mes autres projets aboutir à ce moment-là, ce qui a servi de dérivatif. »
D'ailleurs, Widen n'avait pas été complètement exclu du projet. Peu de temps après la remise du second scénario, les producteurs décidèrent que ce n'était pas ce qu'ils cherchaient non plus, de sorte qu'ils recommencèrent à faire les yeux doux à leur scénariste initial : « J'ai alors refait un autre scénario en m'efforçant d'oublier ce que je n'aimais pas dans le second.
S'estimant satisfaits par la seconde mouture proposée par Widen, les producteurs se mirent en quête d'un réalisateur. Mais pas n'importe lequel...
« Les producteurs savaient parfaitement quel genre de film ils voulaient faire. Et il n'était pas question que ce soit un film d'auteur dans lequel le metteur en scène aurait carte blanche. »

Le choix de Russel Mulcahy...

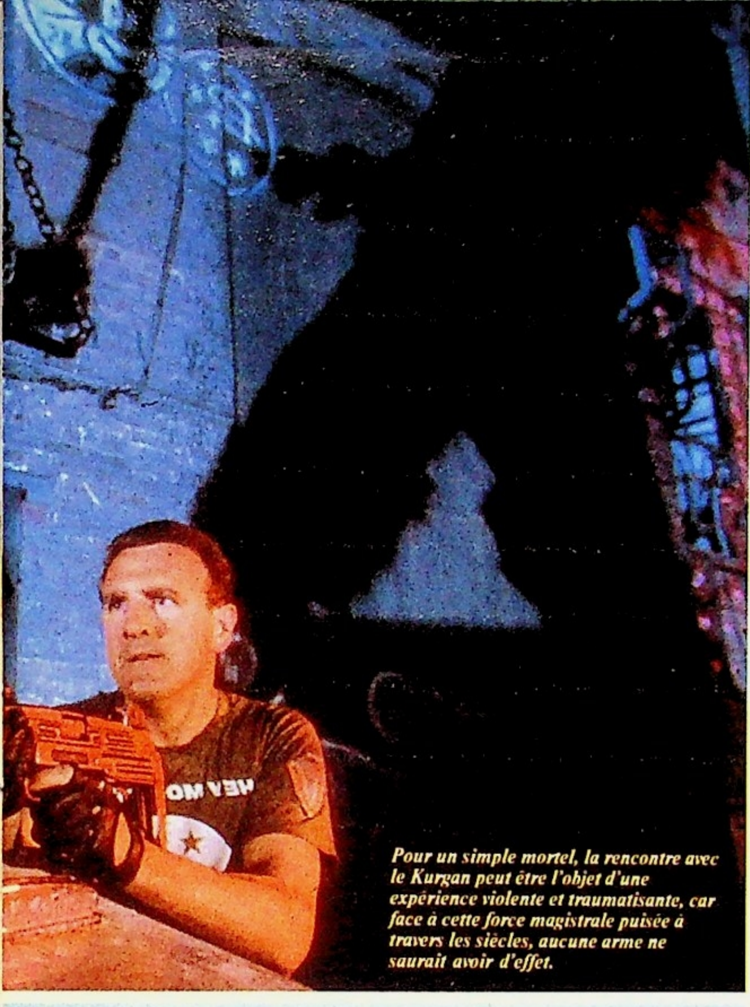
Ce qui excluait d'entrée de jeu tous les grands noms : quel réalisateur à succès accepterait d'entreprendre un film qu'il n'aurait pas la liberté de faire à son gré ? Et pourtant, il fallait quelqu'un qui ait fait ses preuves aux commandes d'une production d'une certaine envergure tout en étant susceptible de donner un style unique au film...
C'était ainsi que le nom de Russel Mulcahy vint sur le tapis, cet exmetteur en scène de video-rock qui avait fait ses débuts sur grand écran avec *Razorback*.
« Je me suis précipité pour voir *Razorback* » nous raconte Widen. « J'ai trouvé ça drôle, mais un peu sanglant, or les producteurs avaient bien insisté sur un point : *Highlander* ne serait pas une boucherie ! Il y avait des têtes coupées, mais elles seraient coupées *proprement* !
Si Mulcahy n'eut pas son mot à dire sur le scénario, Widen admet qu'il a beaucoup apporté au film, du point de vue stylistique : « Russel a beaucoup de profondeur de champ dans les idées ! Un grand nombre de scènes du film tournent autour d'idées visuelles qui viennent de lui. »
Une fois le scénario au point, le réalisateur choisi et la distribution arrêtée, le tournage du film démarra en Ecosse. Pour Widen, c'était le rêve qui devenait réalité, et encore mieux que ça : « Je n'aurais jamais osé espérer qu'ils iraient tourner les extérieurs sur place, en Ecosse » avoue-t-il. « A l'époque où il n'était encore question que d'un budget de 5 millions de dollars, je crois qu'on avait parlé de construire des châteaux de polystyrène expansé dans la banlieue de Los Angeles. Et le tournage eu lieu dans un vrai château, avec un authentique pont-levis et de l'eau dans les douves. Il a fallu construire toute une ville médiévale autour du château. Je ne peux pas vous dire l'impression que ça m'a fait quand je me suis retrouvé là, au milieu de tout ça. Visuellement, je n'aurais jamais cru que ça serait aussi réussi. »

Le voyage en Ecosse...

Mais c'est lorsque les producteurs décidèrent de lui faire faire le voyage jusqu'en Ecosse que Widen eut véritablement l'impression que son rêve se concrétisait : « Techniquement et sur le papier, j'étais là pour le cas où on aurait eu besoin de réécrire quelque chose, mais je crois que leur grande idée c'était que puisque c'était moi qui l'avais écrit, je ne pouvais pas rater ça. C'était très chic de leur part. Je me suis vraiment amusé comme un petit fou, là-bas. »
Rien d'étonnant à ça. Imaginez-vous un peu dans la peau d'un scénariste qui voit que l'on dépense des millions de dollars pour donner vie à ses idées...
« Le meilleur moment pour moi a été un jour où il pleuvait des cordes ; il y avait de la boue partout, c'était horrible et tous les hommes des différents clans étaient là, sous la pluie, en train de parader dans leurs costumes du 15e siècle » se remémore-t-il. « Alors j'ai décidé de me mettre à l'abri dans un pub, un peu plus loin sur la route, un pub qui avait bien trois cents ans. J'ai commandé une bière et j'étais tout seul lorsque le tournage s'est interrompu pour le déjeuner.
« Il y avait une tente pour les figurants, où ils pouvaient manger s'ils voulaient, mais je n'étais pas seul à avoir eu cette idée : eux aussi avaient envie d'une bière et d'un peu de chaleur. Alors une centaine d'entre-eux, toujours en kilt et en uniforme du 15e siècle, avec leurs peaux de bêtes, leurs cheveux longs et leurs épées, ont débarqué dans le pub. Ça faisait un paquet de monde, tout ça, et beaucoup de bruit. Et puis, comme j'étais seul à être habillé à la mode du 20e siècle, il y en a eu un qui m'a reconnu et ils ont commencé à chuchoter que j'étais le scénariste. Alors l'un d'entre eux s'est levé et ils ont tous brandi leurs épées en criant : « Un ban pour l'auteur ! Rah ! Rah ! Rah ! »
Mais on ne le reconnaissait pas toujours. Il est même arrivé que certains se demandent vraiment ce qu'il faisait là : « La réaction des gens m'a toujours amusé ; c'est qu'ils me trouvaient un peu jeune, la plupart du temps. A un moment donné, le tournage était déjà bien commencé, je suis apparu en Levis







Pour un simple mortel, la rencontre avec le Kurgan peut être l'objet d'une expérience violente et traumatisante, car face à cette force magistrale puisée à travers les siècles, aucune arme ne saurait avoir d'effet.

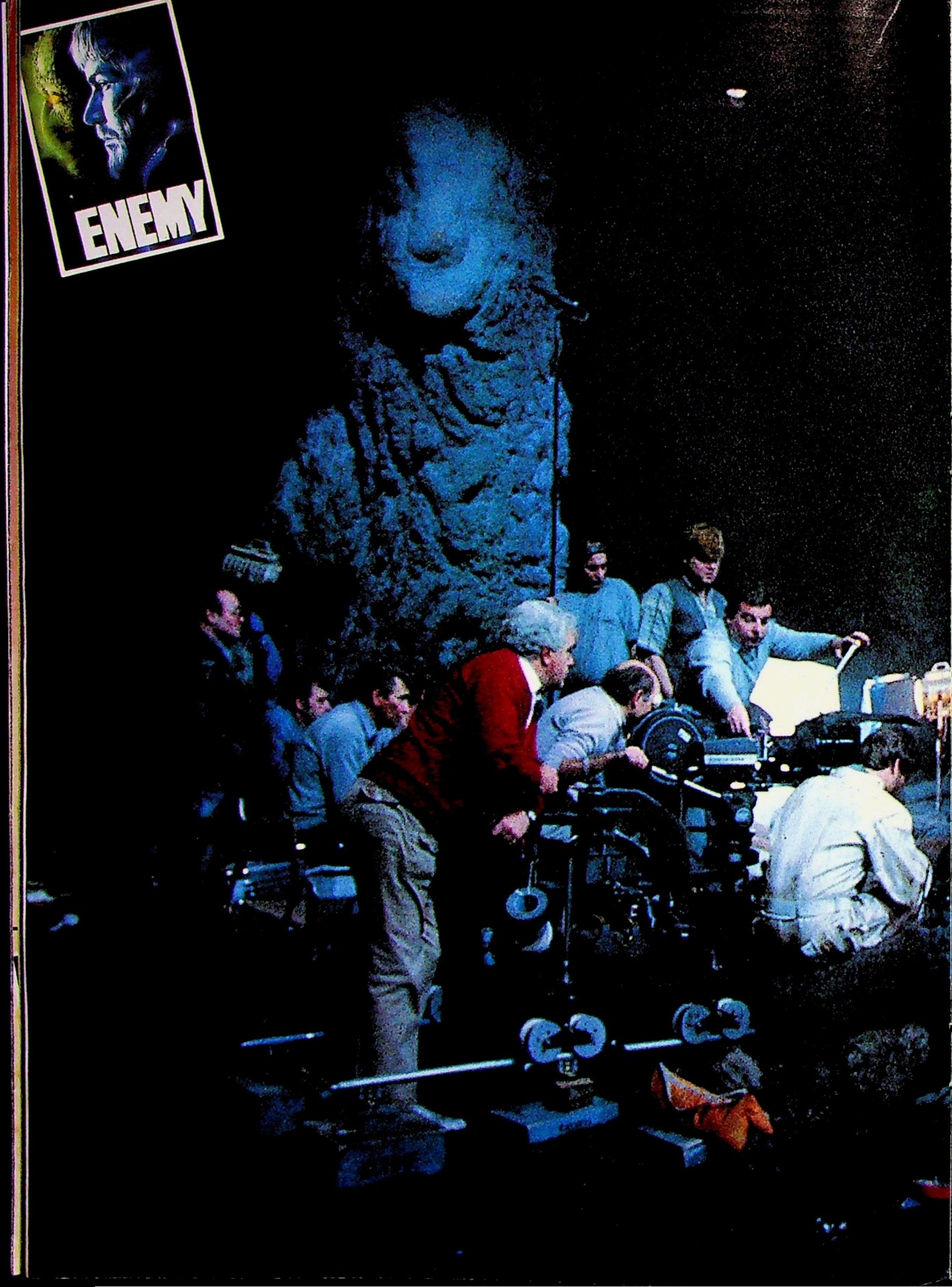

Gigantesque, sauvage et puissant, le Kurgan symbolise admirablement les puissances terrifiantes du Mal.

avec mon sweat-shirt de l'UCLA, et quelqu'un m'a demandé ce que je fabriquais dans le film, alors j'ai répondu que je l'avais écrit. « Tu cries ? » m'a-t-on rétorqué ; il a fallu que je leur explique : « J'écris, je suis le scénariste ! » Alors il fallait voir leur tête ! Ils m'avaient pris pour un assistant de production. »
Lorsque le tournage de *Highlander* commença, Widen s'était déjà fait une réputation de scénariste prometteur ; il avait plusieurs projets en cours dans différents studios, et notamment un film fantastique à gros budget intitulé *Clan of One*. Pour Widen, entre le moment où *Highlander* fut retenu — et où il toucha une petite partie de la somme qu'il devait recevoir au début du tournage — et le contrat suivant, Widen connut de sévères problèmes financiers. Et pour payer ses traites, il fit ce que de nombreux jeunes scénaristes affamés ont fait avant lui — mais qu'un auteur ayant pignon sur rue refuserait — il accepta de travailler pour Empire International Pictures...

Recruté par Empire Pictures...

« Charles Band m'a très gentiment proposé de l'argent pour lui écrire le scénario du film *Cassex* » raconte Widen. « On m'a laissé totalement libre. En résumé, on m'a donné un argument qui tenait en deux phrases et à partir de là, j'ai eu carte blanche. Le sujet qu'on m'avait fourni était : « Imaginez une machine à lire dans les pensées et faites-en une comédie de sexe pour adolescents. » J'ai fait en sorte d'aborder le problème avec autant de goût que possible et je crois que je ne m'en suis pas mal tiré. »
Il se trouve même des gens pour penser qu'il s'en est sorti plus qu'honorablement : « C'est ironique ; la plupart de mes amis trouvent que c'est mon meilleur scénario » avoue Widen. « Je crois que c'est comme à l'école, quand on a une rédaction à faire. Si on a le choix du sujet, on réfléchit toujours dans le même sens, alors que si on nous impose une direction, au départ on renâcle et on râle, mais quand on fait un petit effort, on se rend compte qu'on est amené à imaginer des idées souvent meilleures que celles que l'on aurait eues si on n'avait pas été contraint de travailler dans une direction donnée. »
Bien que Empire soit réputée pour ses mauvais films et ses salaires encore pire, Widen lui trouve des qualités non négligeables : « Il y a du pour et du contre partout, mais le gros avantage de Empire, pour moi, c'est que c'est une boîte qui fait des films. On peut ne pas apprécier ces films faits à la va-vite, mais au moins ils se font. Et pour un jeune scénariste sûr de son talent et désireux de se faire un nom, qui n'a pas peur de travailler pour la moitié de ce qu'on lui donnerait ailleurs et qui accepte d'écrire quelque chose d'à-moitié réussi — et encore, pas toujours — c'est agréable de savoir que le film se fera de toute façon et qu'on aura son nom au générique. Il y a un monde entre les scénaristes qui gagnent leur vie et ceux dont on retrouve le nom sur les écrans. Un univers les sépare. Et Empire vit grâce aux jeunes, qu'elle fait vivre, d'ailleurs. »
Or Empire n'est pas seulement prête à prendre le risque de faire travailler de jeunes auteurs — pour la bonne raison, surtout, qu'elle n'a pas les moyens de s'en payer d'autres — elle les fait encore grimper. A condition qu'ils restent assez longtemps dans le circuit : « Pour ça, ils sont chics, raconte Widen. « Ils acceptent volontiers de laisser les jeunes faire de la mise en scène. C'est-à-dire si vous êtes d'acord pour leur vendre votre âme et leur écrire cinq trillions de projets. Là, ils vous en laisseront diriger un vous-même. Ils n'y voient en général pas d'inconvénient. Enfin, je plaisante, mais c'est vrai qu'ils sont tout prêts à laisser des débutants faire joujou avec des millions de dollars. On se croirait encore à l'école de cinéma, mais avec les millions de dollars en plus. Il faut leur laisser ça. »
Widen doit toujours un scénario à l'Empire, suite à un contrat qu'il a signé alors que son estomac criait famine. Il réécrira probablement *The Primevals* de David Allen, mais n'espérez pas retrouver sur les affiches l'inscription : « Par l'auteur de *Highlander* ». Si les choses se passent comme il l'espère, le nom de Widen n'apparaîtra pas au générique.
« Je n'ai pas honte de travailler pour l'Empire » déclare-t-il, « mais c'est une réécriture et j'essaye de me faire un nom en tant qu'auteur de projets originaux. J'ai refusé un film de Ron Howard parce qu'il avait déjà été écrit ; je veux qu'on sache que je développe mes propres idées et pas celles des autres. Les idées font la force. C'est ce qui fait courir Hollywood. Des bons scénaristes, il y en a des tas, mais ce sont ceux qui ont les idées qui font la loi.
S'en tenir à ses idées est l'un des principes de Widen. N'oublions pas qu'il n'est pas entré dans une école de cinéma pour écrire des scénarios mais parce qu'il avait envie de faire de la mise en scène.
« Parfaitement, je pense toujours à faire mes films » répond-il avec un sourire. « Fred Decker, qui est l'un de mes camarades de chambre, y est arrivé de la façon la plus classique qui soit : il a écrit une histoire et au lieu d'essayer de la vendre comme telle, il a expliqué aux producteurs intéressés qu'il ne la céderait que si on lui donnait les moyens de la mettre en scène. La Tri-Star a accepté et l'affaire s'est faite. Le film s'appelle *Kreeps*. Il doit sortir en avril. »
Au cours des trois années qui se sont écoulées depuis le cours de scénario fatidique, Widen a écrit trois scripts pour les principaux studios : *Clan of One*, une comédie mouvementée située au cours de la deuxième guerre mondiale, et un « film d'action mortellement sérieux ». Mais quel que soit le succès qu'il remporte actuellement, Widen a toujours l'impression d'être ce grand gamin qui s'inscrivit à regret à l'UV 135 d'Arts dramatiques.
« Je ne m'en sors pas mal » conclut-il, « mais j'habite toujours mon appartement à la fac, avec les mêmes copains. On croit toujours que ça va tout chancher, mais ce n'est pas vrai ; les choses ne changent pas tellement. »

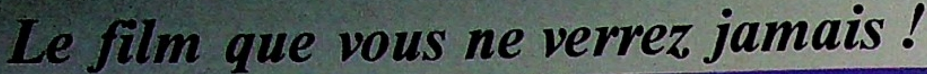
(Trad. : Dominique Haas)


ENEMY



LES SECRETS DE FABRICATION DÉVOILÉS...

Après vous avoir présenté, le mois dernier, « Enemy Mine », nous vous dévoilons à présent la réalisation des effets spéciaux. Wolfgang Petersen, qui avait déjà travaillé avec l'équipe d'ILM pour « L'histoire sans fin », réengagea les collaborateurs de George Lucas, ainsi que Chris Walas et son équipe pour superviser les créatures extra-terrestres. Un travail de longue haleine, une coopération fructueuse entre des équipes internationales : peut-être 1986 verra-t-il l'avènement d'un cinéma fantastique européen, grâce à l'apport de capitaux américains ? « Enemy » ouvre la voie...



LE PÉRIL INVISIBLE

par William Rabkin

Ce champ de bataille est un studio, et l'on y tournait **Enemy Mine**, une épopée de science-fiction dotée d'un budget de 24 millions de dollars dont tout le monde, à la Bavaria Atelier où Petersen avait investi neuf des onze plateaux, reste persuadé que c'est le meilleur film sur lequel ils aient jamais travaillé.

Ce n'avait pas toujours été le cas.

Un an plus tôt, **Enemy Mine** passait pour l'un des plus beaux désastres jamais produits par Hollywood, et tout le monde en faisait des gorges chaudes. Des dépassements de budget et de programme de tournage, un directeur et un producteur en guerre, un tournage dans un pays où les conditions climatiques et géographiques rendaient tout tournage pratiquement impossibles... tout prédisait que le film ne verrait jamais le jour.

Ces prédictions se sont d'une certaine façon réalisées : le film de Wolfgang Petersen n'est pas celui qui était tourné en Islande ; et celui-là, tout le monde s'accorde à vanter ses qualités.

Quant à l'autre, il repose sur une étagère, dans l'un des blockhaus de la Fox. Et il y restera à jamais invisible.

Le coup d'envoi d'**Enemy Mine** fut donné le jour où le producteur Steven Friedman (**All of Me**) décida de monter un projet de science-fiction. C'est ainsi qu'il envoya l'un de ses deux collaborateurs à New York à une convention de science-fiction, avec pour mission de ramener

Une planète étrange, hostile, à des millions de kilomètres de la Terre, sur laquelle un Américain et un ennemi extra-terrestre ont appris le bonheur en travaillant de concert au lieu d'essayer de s'anéantir mutuellement, réussissant à faire d'un champ de bataille, d'une planète volcanique, invivable, un lieu de paix et d'harmonie extra-terrestre. Dans un endroit étrange, sinon hostile, à des milliers de kilomètres d'Hollywood, la Fox a elle aussi appris le bonheur. Et elle aussi a réussi à changer ce qui était, il n'y a pas si longtemps encore, un champ de bataille, en une terre fertile.

« quelque chose ». Le collaborateur en question revint avec un livre signé Barry Longyear qui parlait d'un pilote de chasse américain et d'un extra-terrestre ennemi échoués sur une planète hostile. Quelque chose dans l'histoire plut à Friedman qui acheta les droits. L'étape suivante devait consister à trouver un scénariste et c'est Ed Khmara qui fut choisi.

Une erreur stratégique

Friedman alla ensuite de studio en studio avec son roman et son scénariste, mais le sujet n'intéressait apparemment personne... Il ne renonça pourtant pas, et le script une fois terminé, il avait enfin quelque chose à montrer à ses partenaires éventuels. Le résultat ne devait pas se faire attendre : la Fox apprécia suffisamment le résultat pour l'acheter. C'est alors que Friedman et son nouveau partenaire firent ce qui devait se révéler par la suite être une erreur magistrale.

Ils firent appel à Richard Loncraine.

« Le choix de Richard Loncraine était pour le moins étrange », admet le producteur exécutif Stanley O'Toole (**Outland**), qui fut pressenti en même temps que Loncraine. « Que pourrais-je vous dire d'autre ? »

Le choix de Loncraine à la tête d'une épopée de science-fiction de 20 millions de dollars était en effet plus qu'étrange, ne serait-ce que parce qu'il n'avait jamais dirigé un film de cette envergure, ses projets les plus ambitieux à ce jour n'étant guère que **Le cercle infernal** avec Mia Farrow, **Le Missionnaire**, une comédie sexuelle victorienne avec Michael Palin, et **Brimstone and Treacle**, ce drame allégorique avec Sting, remake pour le grand écran d'un téléfilm.

Pourtant, au début, Loncraine fit du très bon travail. Il travailla en liaison étroite avec Ed Khmara, revoyant le scénario et, de l'avis général, pour le plus grand bien.

« Au départ, quand j'ai vu que Loncraine demandait des modifications, je me suis dit que

c'était un jeune qui voulait imprimer sa marque au script », admet O'Toole, « mais en regardant le résultat, j'ai été stupéfait. Richard avait fait faire à Ed des choses étonnantes » !

Ce n'est que par la suite une fois le script au point, que la production tourna, selon les propres termes de O'Toole, « au cauchemar ». La majeure partie de l'action de **Enemy Mine** se déroule sur la planète Fyrine IV, et Loncraine pensait avoir trouvé l'endroit rêvé pour tourner ces scènes : sur une petite île au large des côtes d'Islande. O'Toole n'était pas d'accord.

« Je n'avais jamais eu l'intention d'aller tourner en Islande. Je voulais aller à Lanzarote, dans les Iles Canaries », répond O'Toole. « Ce qui a obligé le studio à prendre une décision très difficile : fallait-il suivre l'avis du réalisateur ou du producteur ? Ils ont opté pour l'Islande. »

Des conditions de travail exténuantes en Islande...

Quand on sait à quoi ressemble l'île de Haimey, on n'a aucun mal à comprendre pourquoi Loncraine avait pensé pouvoir la faire passer pour un décor d'un autre monde...

« Je répugne à dire ça maintenant, parce que, rétrospectivement, c'est affreux, mais il est vrai que sur le moment j'ai été impressionné par le paysage », admet Khmara. « On se serait vraiment cru sur un autre monde. C'était un paysage comme on n'en avait jamais vu au cinéma. Richard voulait un décor nu, gris, désolé, décoloré, et c'était tout ça à la fois. »

Mais y amener toute l'équipe technique allait coûter une véritable fortune. « Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'idée d'aller en Islande était ridicule », déclare O'Toole. « L'Islande est un pays très cher. Les coûts étaient exorbitants. Et ce n'est pas un pays où l'on a l'habitude de faire du cinéma, de sorte qu'il fallait absolument tout amener par bateau : les caméras, les grues, tout ce qu'on était sûrs à l'avance de ne pas pouvoir trouver sur place. Même la nourriture ! Le jeu n'en valait pas la chandelle, et je le savais depuis le début. »

Et l'Islande n'est pas seulement un pays cher ; c'est aussi le dernier endroit où on aurait envie de passer le printemps...

« Les conditions de travail étaient effroyables », commente Hunt Downs, le directeur de la publicité du film. « Nous étions coincés sur cette île, au milieu du néant. Le temps était tellement mauvais que les avions n'arrivaient même pas à atterrir, la plupart du temps, de sorte que le seul lien avec l'île principale était un ferry qui mettait quatre heures à arriver à destination. Quatre heures pendant lesquelles tout le monde croyait crever du mal de mer. »

Ce que confirme le scénariste Ed Khmara : « Tout s'accordait à rendre le séjour pénible : le temps, la nourriture, qui étaient exécrables. Et tout s'ajoutait ; quand on a froid et qu'on est trempés, la dernière chose dont on a envie, c'est de manger des vivres abandonnés par les soldats de la deuxième Guerre mondiale... »

Quant aux relations avec les autochtones, elles n'étaient pas meilleures : « Nous nous retrouvions dans un petit village perdu sur l'île », poursuit Khmara, « et il n'y avait pas grand'chose à faire ». Il n'y avait pas beaucoup de distractions, et l'équipe technique n'avait pas été bien accueillie par les habitants. Toujours la même histoire : il n'y en avait que pour l'équipe du film. C'était nouveau et prestigieux, et ça faisait beaucoup d'effet à la population féminine du coin. Or les représentantes du sexe dit faible étaient très séduisantes. Il y avait qu'une boite dans le patelin, où tout le monde se retrouvait, et il y a eu plus d'une bagarre...

« C'était le seul endroit un peu animé de toute l'île. En dehors de ça », conclut Khmara, « nous avons beaucoup joué au Scrabble ».

Des résultats peu satisfaisants

La plupart de ceux qui ont un jour travaillé sur un film de science-fiction s'accordent en général à trouver fort éprouvantes les conditions de travail en extérieurs. Ceux qui sont allés tourner **La Guerre des étoiles** en Tunisie ou **Indiana Jones** en Inde sont unanimes : ça fait pratiquement partie intégrante du métier. Mais il y a des variantes : « Le temps que nous avons perdu en Islande, nous l'avons passé dans des conditions épouvantables, et pour rien », déclare O'Toole. « Si c'est pour obtenir des images inédites, un résultat impossible à restituer autrement, tout le monde est d'accord pour risquer le coup. Surtout dans un film de ce genre. Mais nous n'en avons jamais rien retiré que nous n'aurions pu obtenir plus simplement ailleurs, et pour moins cher.

« Tout ce que nous avons tourné dans cette fichue île, c'est-à-dire plusieurs semaines de rencontres entre les deux protagonistes, donnait l'impression d'avoir été filmé au fond d'une mine, en Angleterre. J'aurais pu me lever un beau matin et tourner ça tout tranquillement dans le Yorkshire, ça aurait posé moins de problèmes, et nous serions arrivés au même résultat. »

« Le choix de Richard Loncraine était pour le moins étrange. Que pourrais-je vous dire d'autre ? »

(Stanley O'Toole, producteur exécutif)

Loncraine avait réussi à restituer la grisaille, la désolation dont il rêvait. On pourrait même dire que, malheureusement pour lui, il n'y était que trop bien arrivé.

« C'est le temps qui mettait du gris partout », raconte Khmara. « En avril, les conditions atmosphériques étaient peut-être encore plus mauvaises qu'en mars : dans la même journée, on pouvait avoir du brouillard, puis le soleil faisait une apparition, il se mettait à neiger, la neige fondait, ça devenait de la pluie et le brouillard revenait aussitôt suivi par le soleil. Et tout ça si vite que le directeur de la photo, Ronnie Taylor, n'arrivait pas à suivre le rythme. »

Un retard considérable

Et plus ça allait, plus ils prenaient de retard. Or le résultat plaisait de moins en moins à O'Toole et au studio. C'est là que O'Toole et Loncraine commencèrent à se heurter.

« Tout allait de travers », nous confirme O'Toole. « La façon dont le film évoluait ne me disait rien qui vaille. »

Pas plus qu'à Loncraine, du reste : « Il y a plus d'une façon de dépouiller un Drac », répond-il énigmatiquement lorsqu'on évoque le problème avec lui ; car il refuse de commenter son rôle dans l'affaire.

« Richard savait que les choses allaient de mal en pis », souligne Khmara. « Il passait son temps à essayer de colmater les brèches. »

O'Toole était très mécontent et il n'y alla pas par quatre chemins pour le faire savoir à Loncraine.

Bien que les deux hommes se soient efforcés de ne pas étaler leurs divergences d'opinion en public, tout le monde était au courant du conflit latent et l'état d'esprit de l'équipe en pâtit sévèrement.

Comme dit Ed Khmara, « le moral n'était pas bon. Tout le monde avait envie de pouvoir se dire que ces souffrances n'étaient pas inutiles et faisait son possible pour croire au film, mais la plupart des membres de l'équipe vivaient très mal la situation. Quant aux responsables de l'opération, s'ils faisaient de leur mieux pour ne pas laisser paraître leur désarroi, ils ne devaient pas être très heureux non plus ».

Loncraine et O'Toole ne s'entendaient certainement pas très bien à ce moment-là, mais ils firent néanmoins tout ce qui était en leur pouvoir pour remettre le film sur ses rails. Jusqu'au jour où Loncraine refusa de mettre plus longtemps en péril le film qu'il avait envie de faire.

« Richard a fait tout ce qu'il pouvait pour recoller les morceaux », raconte Khmara, « tout, sauf les compromis dont il avait l'impression qu'ils risquaient de nuire au film. Un jour, par exemple, Stanley est venu me demander si je ne pourrais pas faire quelques changements dans le script, de façon à gagner près de deux semaines de tournage en Islande. Je lui ai répondu que c'était possible, à mon avis, mais Richard n'a même pas voulu en entendre parler ».

Le refus de Loncraine de revenir sur sa vision du film peut passer pour une attitude admirable de la part d'un artiste. Mais par malheur, c'était précisément sa vision du film que O'Toole et les responsables du studio mettaient en cause.

« La composition du cadre anamorphique était vitale dans ce cas précis », explique O'Toole. « Il est déjà important de savoir ce qu'on va mettre dans l'image quand on tourne en écran normal, mais quand on filme en 2.35, il y a beaucoup plus de choses à envisager. On a la merveilleuse liberté de remplir le cadre avec des choses belles ou laides, d'y mettre tout ce qu'on veut, mais quoi qu'on mette dedans, une seule chose importe : que ça soit intéressant. Que ça ne ressemble pas a un paysage de Barnsley dans le Yorkshire où tout est noir et rien de plus. Or c'est exactement ce que nous obtenions. »

Stopper les dégâts !

Pour finir, O'Toole en eut assez. Il appela la Fox et demanda au studio d'arrêter les dégâts. Ce qui ne lui fut pas accordé. Le studio avait apparemment fini par se rallier au point de vue de Richard Loncraine. Ce que O'Toole ne savait pas, c'est que les recherches avaient commencé : les responsables du studio s'étaient mis en chasse d'un autre metteur en scène.

Le tournage d'**Enemy Mine** se poursuivit encore pendant deux semaines en Islande. La tension montait entre O'Toole et Loncraine qui savait que O'Toole voulait se débarrasser de lui. Et à Los Angeles, le bruit courait dans la profession que le film n'était pas prêt de voir le jour et que le budget était déjà amplement dépassé. Pour la Fox, l'opération était en passe de devenir un second désastre de la veine des **Portes du paradis.**

C'est alors que Stanley O'Toole reçut un coup de fil.

« C'étaient des responsables du studio qui voulaient visiter les lieux de tournage. Ils ont décidé d'interrompre la production. Ça faisait



Voici comment on a fabriqué le visage d'un monstre...

ENEMY LES MAQUILLAGES

par William Rabkin

Lorque le pilote de chasse Dennis Quaid s'écrase sur une planète hostile, au début de *Enemy Mine,* il est accueilli par un monstre hideux. Du moins est-ce ainsi qu'il le voit ; parce qu'il n'a pas toujours été aussi monstrueux...

« Le dessin original de Chris Walas pour le Drac avait beaucoup de classe », nous raconte Stephan Dupuis, l'artiste responsable de la transformation de l'acteur Lou Gossett en un reptile d'un autre monde, grâce à la magie du maquillage. « On aurait dit un lézard égyptien très élégant. Le Drac final est beaucoup plus frustre, plus brutal, dans son aspect comme dans son allure générale. Il évoque plutôt un iguane en colère. »

Nous ne verrons jamais le dessin original à l'écran. Il était destiné à la version avortée de **Enemy Mine** : celle de Richard Loncraine. Lorsqu'il hérita du projet, Wolfgang Petersen effaça d'un coup de gomme tout ce que Loncraine avait pu faire — et c'est ainsi que l'étranger disparut à jamais.

« Au départ, la séance de maquillage demandait quatre bonnes heures, en partie parce qu'il y avait neuf prothèses à appliquer sur la tête, mais aussi à cause de l'acteur. Lou devait prendre des pauses, comprenez-vous, à cause des syndicats... Nous ne pouvions pas l'obliger à rester assis quatre heures de suite. En nous dépêchant, nous avons réussi à ramener ce délai à deux heures seulement. »

Une première version réussie de l'homme-lézard

Dupuis insiste sur le fait que, contrairement à ce que prétend la rumeur publique, le maquillage de la version de Loncraine était beaucoup plus intéressant que celui de la version définitive. Il aimait tout particulièrement les yeux de la créature, qui n'avaient rien à voir avec tout ce qui a été fait jusque-là.

« Gossett aura été le premier à porter des lentilles de contact munies de filtres dichroïques, qui font l'effet d'un film d'huile », nous explique-t-il. « Quand on les tient dans le creux de sa main, on dirait de petits miroirs, mais une fois en place, sur l'œil, ils capturent toute la lumière et la renvoient filtrée. Ça donne des couleurs changeantes vraiment étonnantes. »

Cela dit, les lentilles posaient aussi quelques problèmes... « Elles étaient très difficiles à fabriquer, parce qu'il fallait incruster les filtres dans une lentille plastique. Il était impossible de les peindre discrètement sur la lentille. »

Lorsque Petersen prit la suite, il ne voulut rien utiliser de ce que Loncraine avait mis en place, de sorte que les lentilles dichroïques furent abandonnées. L'ennui, c'est que Petersen ne savait pas exactement ce qu'il voulait à la place : « Les Drac ont traversé quatre phases de maquillage succes[...]puis. « Personne ne savait [...] Nous avons essayé toutes [...]es de contact. »

Un reptile aux yeux de chat...

Le choix définitif devait se révéler plutôt troublant... « Petersen voulait que le Drac ait des yeux de chat, des yeux jaunes... Et le port des lentilles prévues à cet effet était très pénible. Lou portait un sandwich de trois lentilles : une petite, souple, transparente, puis une grande, très épaisse, qui lui couvrait la moitié de la cornée, et à l'intérieur de laquelle était ménagée une fente dans laquelle on glissait la lentille plastique caractéristique de l'œil de Drac. La lentille ainsi conçue était beaucoup trop épaisse ; elle déterminait une pression trop importante sur le globe oculaire et le nerf optique de Lou. Ils ont perdu des jours et des jours de tournage à cause de cela.

« J'ai fini par aller voir un docteur qui avait un laboratoire d'optique à Munich et je lui ai demandé de réaliser un nouveau jeu de lentilles constitué d'une lentille sclérotique plus mince surmontée de la lentille reptilienne, de sorte qu'on n'ait plus qu'un sandwich de deux lentilles. Elles étaient toujours difficiles à porter, mais moins inconfortables que les autres. Lou pouvait les garder jusqu'à une heure d'affilée. »

Mais la douleur de Gossett ne devait pas être le seul problème posé par les lentilles imitant les yeux de chat...

« Le problème, c'est qu'il fallait que la pupille reste verticale ; or les lentilles finissent toujours par tourner », commente Dupuis. « Il fallait les remettre en place à chaque prise. Si on s'arrange pour ne jamais dessiner un monstre doté d'yeux de chat, c'est que les lentilles tournent inévitablement, quoi que l'on fasse. Dans des plans trop longs, on aurait vu les yeux de Lou commencer à tourner... »

Le nouveau maquillage présentait malgré tout certains avantages : « C'était un peu terrifiant,

---

deux semaines que je leur en parlais ; je me suis dit qu'ils s'y prenaient un peu tard. »

La décision de mettre fin à une production de cette importance n'est pas le genre d'initiative qu'on prend de gaieté de cœur. Après tout, quand un studio a investi autant d'argent dans un film, son seul désir est d'essayer d'en récupérer au moins une partie. Et la première mouture de **Enemy Mine** avait déjà coûté assez cher à la Fox.

« Nous avions investi quelques millions de dollars dans la première vision », nous confirme O'Toole. « Je ne suis pas autorisé à vous dire combien, mais ça faisait beaucoup d'argent. Même si nous n'en étions pas aux cinquante millions de dollars dont on a pu parler. »

O'Toole regagna Los Angeles pour rencontrer les responsables de la Fox. Il voulait connaître le nouveau réalisateur envisagé. Il ne craignait pas que le film ne se fasse pas. « Pas une seconde, je n'ai pensé que le film pourrait ne pas se faire », dit-il aujourd'hui. « En vingt-cinq ans de métier, je n'ai jamais autant cru en un projet qu'en celui-ci. »

Wolfgang Petersen à la rescousse !

Vingt-quatre heures plus tard, les événements lui donnaient raison. La Fox engageait Wolfgang Petersen.

« Le lendemain, j'ai pris l'avion pour Munich et j'ai rencontré Joe Wizan, alors président de la Fox, et Bob Cort, le responsable de la production, dont c'était le bébé, en fait », raconte O'Toole. « Nous avons parlé avec Wolfgang, qui a fait preuve d'une grande honnêteté, d'une grande fermeté, aussi, bien qu'il ait eu très envie de faire le film. Il nous a dit qu'il lui fallait du temps pour se préparer, qu'il ne voulait pas se lancer tout de suite dans l'aventure. Il voulait que les choses se passent à sa façon. »

D'habitude, quand on change de metteur en scène en cours de route, on laisse quelques semaines au nouveau réalisateur pour se familiariser un peu avec le scénario après quoi il se jette à l'eau. Dans les décors existants. C'est ce qui arriva à John Badham lorsqu'il prit la succession de Martin Brest sur **War Games**, par exemple. Et c'était très précisément ce que O'Toole espérait qui se passerait pour **Enemy Mine.**

« Je pensais que deux, trois, peut-être quatre semaines plus tard, nous allions nous y remettre ; et nous en sortir, parce que nous étions dans une belle ornière. »

Mais Petersen ne l'entendait pas de cette oreille. Il voulait repartir à zéro, lui...

C'est ainsi que **Enemy Mine** retourna pour la seconde fois au stade de la préparation...

« Wolfgang Petersen a été la plus belle surprise de ma vie », déclare volontiers O'Toole. « Plus je travaillais avec lui et plus j'apprenais de choses, plus il me surprenait. C'est là que j'ai commencé à avoir l'impression qu'il y avait vraiment quelque chose de magique dans ce film. J'étais vraiment surexcité. C'est comme ça que ça devrait toujours être, quand on fait un film. Je n'arrivais pas à croire à tout ce qui se passait. »

Il ne devait pas être le seul à se réjouir : « Nous avons eu des relations de travail absolument extraordinaires », déclare Khmara. « Je me







parce que ce qui fait tout le chic de ce maquillage, c'est que la créature n'a pas de nez », raconte Dupuis. « Quand on fabrique les prothèses, on s'efforce de les modeler de telle sorte qu'elles aient un air de ressemblance avec le dessin mais on s'arrange pour ne pas perdre la flexibilité du visage. Nous ne voulions pas que les personnages du film se mettent à ressembler à ceux de **La Planète des singes**, qui avaient fait leur petit effet en leur temps, mais qui auraient maintenant l'air bien primitifs... »

Et s'il était particulièrement important pour le film que le Drac ait l'air réel, c'est que « Le Drac n'est pas seulement un monstre, c'est un personnage. Dans certains cas, on s'accommode de certaines limites ; quand la créature se contente de montrer les dents et de tuer les gens, ce n'est pas grave. Mais dans le cas présent, les muscles faciaux de Lou devaient être suffisamment apparents et libres de tous mouvements pour trahir ses sentiments. Lou a fait un travail remarquable : le Drac est plus humain que Dennis Quaid ! ».

Pour finir, Dupuis est convaincu que les deux productions ont été handicapées par tous les problèmes inhérents aux films à gros budget. « Cela dit, le premier film n'était pas désastreux », affirme Depuis.

« Les plans tournés en Islande étaient merveilleux », dit-il. « C'était un film destiné à un public adulte, et non pas aux enfants. Les images étaient très monochromes, grises, noires et bruns, et le tout était très atténué de sorte que l'accent portait beaucoup plus sur le jeu entre le Drac et le Terrien. » ■

souviendrai toujours avec enchantement de l'expérience que j'ai faite à cette occasion. Ç'aura été très créatif... »

En fait, Petersen s'effaça pour lui laisser le champ libre.

« Lorsque j'avais une idée de séquence et qu'elle plaisait à Petersen, nous allions trouver le décorateur en chef et il nous faisait des dessins ou des maquettes à partir desquels je pouvais travailler. C'est beaucoup plus facile et plus efficace que de jeter des idées sur le papier pour apprendre en fin de compte qu'elles sont infilmables. On n'a pas souvent la chance de pouvoir s'asseoir autour d'une table avec tous ceux qui sont engagés dans le processus de création, d'élaborer le projet avec eux et de le voir évoluer. »

Une équipe entièrement nouvelle

Petersen fit appel à une équipe entièrement nouvelle, dirigée par le chef décorateur Rolf Zehetbauer et le chef opérateur Tony Imi. Les seuls points communs avec le précédent projet étaient les acteurs.

« On m'avait offert la possibilité de changer d'interprètes », raconte Petersen, « mais après avoir vu les autres films de Dennis Quaid et de Lou Gossett, et après les avoir rencontrés, surtout, j'en ai conclu qu'ils feraient parfaitement l'affaire. Cela dit, j'ai complètement revu la distribution des autres rôles, à l'exception de Brian James, qui incarne Stubbs. Et si je l'ai repris, c'est que je l'aime bien. »

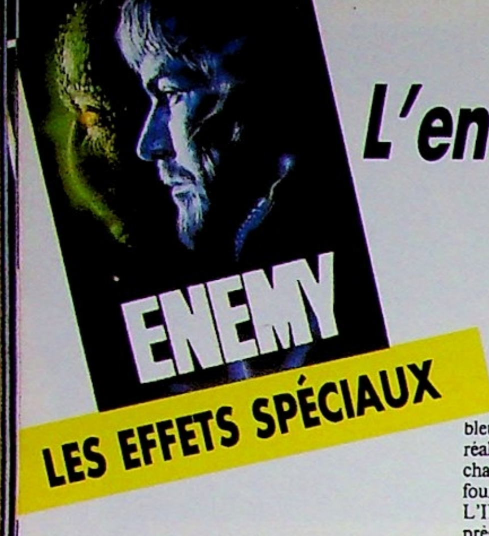
Le film étant maintenant sauvé, O'Toole et Khmara peuvent revoir sereinement le cas Richard Loncraine. Et rétrospectivement, ils le voient d'un œil bien plus optimiste que sous le ciel gris d'Islande...

« Je crois que Richard ne s'était pas rendu compte que c'était une entreprise énorme, qui n'avait rien à voir avec la plupart des autres films », nous confie O'Toole. Car s'il en avait pris conscience, il avait les compétences et le talent nécessaires pour s'en sortir. Mais je crois qu'il a mis trop longtemps à comprendre tout cela. Ce qui m'a beaucoup étonné, parce que je sais qu'il est très intelligent. »

Ce qui est bien l'avis de Khmara. « Richard avait, pour le film, des ambitions telles que personne n'aurait pu les assumer », dit-il. « Il avait des idées de génie. Son départ m'inspire des sentiments mitigés », poursuit Khmara, qui est ravi de la version de Wolfgang Petersen. « J'éprouve une grande fidélité et une grande amitié pour Richard. Mais c'est peut-être justement ce qui m'a empêché de voir quand il avait des problèmes. Richard a toujours eu l'impression qu'il aurait pu faire le film comme il l'entendait si on lui en avait donné les moyens. Et à l'époque, mon amitié pour lui m'incitait à le penser aussi. Je n'en suis plus aussi sûr aujourd'hui. »

Khmara est tout aussi réservé sur le refus de Loncraine de sacrifier sa vision du film afin de sauver la production.

« Si le film avait marché de la façon dont Richard voulait le faire, ç'aurait été tout à son crédit. Mais qui pourrait dire maintenant s'il avait raison, ou s'il était seulement buté ? » ■



LES EFFETS SPÉCIAUX

L'enfer existe et nous l'avons visité... sur FYRINE IV !

par Nora Lee

« A la fin de Enemy Mine, *j'avais vraiment l'impression qu'il n'y avait pas une séquence qui ne soit truffée d'effets spéciaux. Et pourtant, ce n'est pas un film à effets spéciaux... », nous disait, lors de la sortie aux Etats-Unis de cette production Fox, son chef décorateur, Rolf Zehetbauer. Le scénario de* Enemy Mine, *qui fut tourné en extérieurs à Lanzarote, dans les Iles Canaries, et pour lequel il fallut faire construire spécialement un studio à la Bavaria, à Munich, rappelle en effet celui de* **Duel dans le Pacifique**, *réalisé en 1969...*

Il y a seize ans, c'étaient Toshiro Mifune et Lee Marvin, l'un dans la peau d'un soldat japonais, l'autre dans celle d'un Américain, qui se retrouvaient sur une île déserte. A l'époque, les deux hommes parvenaient à surmonter suffisamment leur inimitié « naturelle », si l'on peut dire, pour éprouver un respect mutuel beaucoup plus sain. En 1986, c'est dans l'avenir de notre monde que sont projetés Dennis Quaid et Lou Gossett, et c'est sur la planète Fyrine IV qu'ils font l'apprentissage de l'enfer. Après un combat acharné dans l'espace, les deux ennemis font un atterrissage en catastrophe dans un décor hostile qui n'est qu'effets spéciaux, de la première à la dernière image. Et pour les épauler dans cette entreprise, Zehetbauer et Wolfgang Petersen ont fait appel à l'Industrial Light and Magic.

La naissance d'une planète maudite...

Deux des virtuoses de l'ILM, Chris Evans, auteur des mattes et Craig Barron, le chef opérateur, devaient en effet collaborer étroitement avec Zehetbauer et Petersen afin de donner le jour à cette planète infernale. Il fallut une quinzaine de peintures à Evans pour remplacer le ciel bleu de la côte orientale de l'Afrique par les tons orangés, rouges ou verts qui sont ceux des cieux de Fyrine IV, dans lesquels plane souvent la masse hideuse d'un gros satellite rose. Quant aux plans d'ouverture qui mettent en scène le combat sans merci entre les deux héros du film, ils ont été conçus et chorégraphiés par Don Dow, responsable de la prise de vues des effets spéciaux de cette histoire de respect mutuel et de lutte pour la survie. A Bruce Nicholson et au département « optique » revenaient la tâche de composer éléments de prises de vues fond bleu tournés en Allemagne et peintures réalisées par l'ILM, tandis que les champs d'étoiles et les ombres étaient fournis par le département d'animation. L'ILM réalisa ainsi pour **Enemy Mine** près de 80 plans mettant en œuvre des images composites.

La conception des décors époustouflants du film remonte au tout début de la période de production. Il fallait créer de toute pièce une planète que personne n'avait jamais vue, mais qui n'était pas pour autant une planète de rêve ! L'aspect de ce monde cauchemardesque ne lui fut inspiré par l'œuvre d'aucun artiste ; il est tout droit issu de l'imagination de Zehetbauer et de ses collaborateurs (1).

L'association de Zehetbauer avec Petersen et les studios de la Bavaria Atelier ne date pas d'hier. En prévision de ce qui les attendait sur la production de **Enemy Mine**, le studio fit construire le plus grand plateau d'Europe, auquel il donna d'ailleurs le nom de Petersen. Ces travaux devraient être nécessaires pour accueillir l'énorme quantité de matériel requise par les effets spéciaux et le décor de ce monde étrange. Lequel devait poser un très gros problème à Zehetbauer : « L'histoire est très réaliste, et il fallait que les décors le soient aussi », devait-il nous expliquer. « S'ils n'étaient pas crédibles, c'était tout le film qui en pâtissait. »

Au nombre des décors qui furent installés sur le fameux plateau, citons une chaîne volcanique avec un lac pourvu d'une caméra montée sur une plate-forme hydraulique, un cratère complet avec sa lave en fusion et une forêt d'arbres pétrifiés. Les effets spéciaux mécaniques du film devaient faire appel à toutes les techniques connues et inconnues, et le plateau a été conçu de telle sorte qu'en effleurant un bouton, on puisse provoquer à volonté des averses de pluie, de neige et des météores, des inondations, des incendies et des déluges de fumée...

L'écran bleu le plus grand du monde...

Il est également équipé du plus grand fond bleu jamais construit au monde, mais, suivant en cela le conseil de Brian Johnson et de Dennis Bartlett venus tout spécialement de Londres, la Bavaria Atelier s'équipa de trois autres écrans bleus qui devaient leur permettre de venir à bout de toutes les prises de vues sur fond bleu qu'on pouvait leur soumettre. Le plus grand de ces écrans mesure plus de 9 mètres sur 27, et ils sont tous les trois éclairés par-derrière au moyen de tubes fluorescents alimentés par des inverseurs qui stabilisent la polarité de la lumière et leur permettent de fonctionner jusqu'à dix heures d'affilée. Une seule et unique personne suffit à faire fonctionner l'ensemble du système.

Mais Zehetbauer ne pouvait pas se contenter d'investir les trois écrans bleus flambant neuf ; il fallut également qu'il construise toutes sortes de décors miniatures plus remarquables les uns que les autres... et qui occupaient en permanence trois autres plateaux de dimensions, certes, restreintes.

« Nous avons utilisé plus de 70 décors différents. Chaque fois que nous finissions d'en exploiter un, nous le détruisions pour en reconstruire un autre. Même pour montrer un monde que personne n'a jamais vu, on ne peut pas tout faire grandeur nature. » Les maquettes en question mesuraient en moyenne 14 mètres sur 24, et les avions et autres vaisseaux spatiaux furent réalisés à l'échelle 1/16ᵉ. S'ils étaient aussi gros, c'est que Zehetbauer croit qu'il y a une taille critique au-dessous de laquelle il ne faut pas descendre quand on construit des modèles réduits : « Plus la miniature est grande et mieux ça vaut pour la qualité et la crédibilité du résultat. »

> **« Wolfgang Petersen rêvait de paysages farouches et d'une guerre interstellaire qui ne ressemblait en rien à *Star Wars* ! »**
> *(Chris Evans, auteur des mattes paintings)*

Le tournage à Lanzarote

Pendant ce temps-là, à l'ILM, le travail avait commencé très tôt : Chris Evans et Craig Barron, assisté de Wade Childress à la caméra, accompagnèrent l'équipe technique à Lanzarote où la plupart des images latentes furent filmées.

« Les décors de la planète étrangère ne devaient pas être tous réalisés au moyen de mattes et de décors artificiels. Ils en filmèrent des quantités à Lanzarote, au large de la côte nord-ouest de l'Afrique. Les Canaries sont des îles volcaniques. Rien que sur Lanzarote, il y a plus de 150 volcans. Je crois qu'ils sont tous entrés en éruption une fois, vers 1750. »

« Pour **Enemy Mine**, notre tâche consistait essentiellement à créer des paysages étranges destinés à être vus en plan d'ensemble », nous explique Chris Evans. « Paysages qui devaient s'ajouter à ceux tournés sur Lanzarote. C'est ainsi par exemple qu'ils ont eu besoin de mattes d'un soleil géant en train de se lever à l'horizon. Le soleil de Fyrine IV est 50 fois plus gros que le nôtre, et le ciel est rouge et or ; tout cela devait s'intégrer aux maquettes construites par la Bavaria. »

Le ciel rouge participait de la volonté des responsables du film de faire de ce monde étranger un univers fantastique, impitoyable. « Or », commente Barron, « le fait de réaliser des prises de vues sur Terre et de faire croire que les images filmées l'ont été sous un ciel rouge pose un certain nombre de problèmes : la lumière d'appoint et les ombres sont bleues. Et quand on filme le ciel, c'est un ciel bleu qu'on filme. Le changer en un ciel rouge est une opération très compliquée. Le résultat risque de donner une impression d'étrangeté indésirable, comme si les choses n'allaient pas ensemble. C'est ce contre quoi il a fallu nous battre ».

L'éclairage et la composition n'avaient rien à voir avec tout ce que Barron et Evans avaient pu faire jusque-là : « Dans la série de **La Guerre des étoiles**, l'allure générale des mondes étrangers consiste en général en une variation sur des données terrestres ; c'est ainsi qu'on y voit par exemple un désert avec deux soleils au lieu d'un. Or, Petersen voulait quelque chose de vraiment très étrange, avec ces monstrueuses planètes roses planant dans le ciel comme autant de menaces. C'est un univers complètement fantastique, plutôt que vraisemblable ».

Les invraisemblables concrétions volcaniques de Lanzarote devaient fournir le cadre rêvé pour les premières prises de vues de la planète, mais le sentiment d'Evans est qu'il est trop extraordinaire pour que le spectateur puisse imaginer un seul instant qu'il existe bel et bien sur notre planète. Et pourtant, le moins que l'on puisse dire, c'est que Barron et Childress ont une conscience aiguë des dures réalités de l'existence de Lanzarote : « Nous n'y avons tourné qu'une demi-douzaine de séquences d'images latentes, mais nous avons eu l'impression d'en faire au moins le double. »

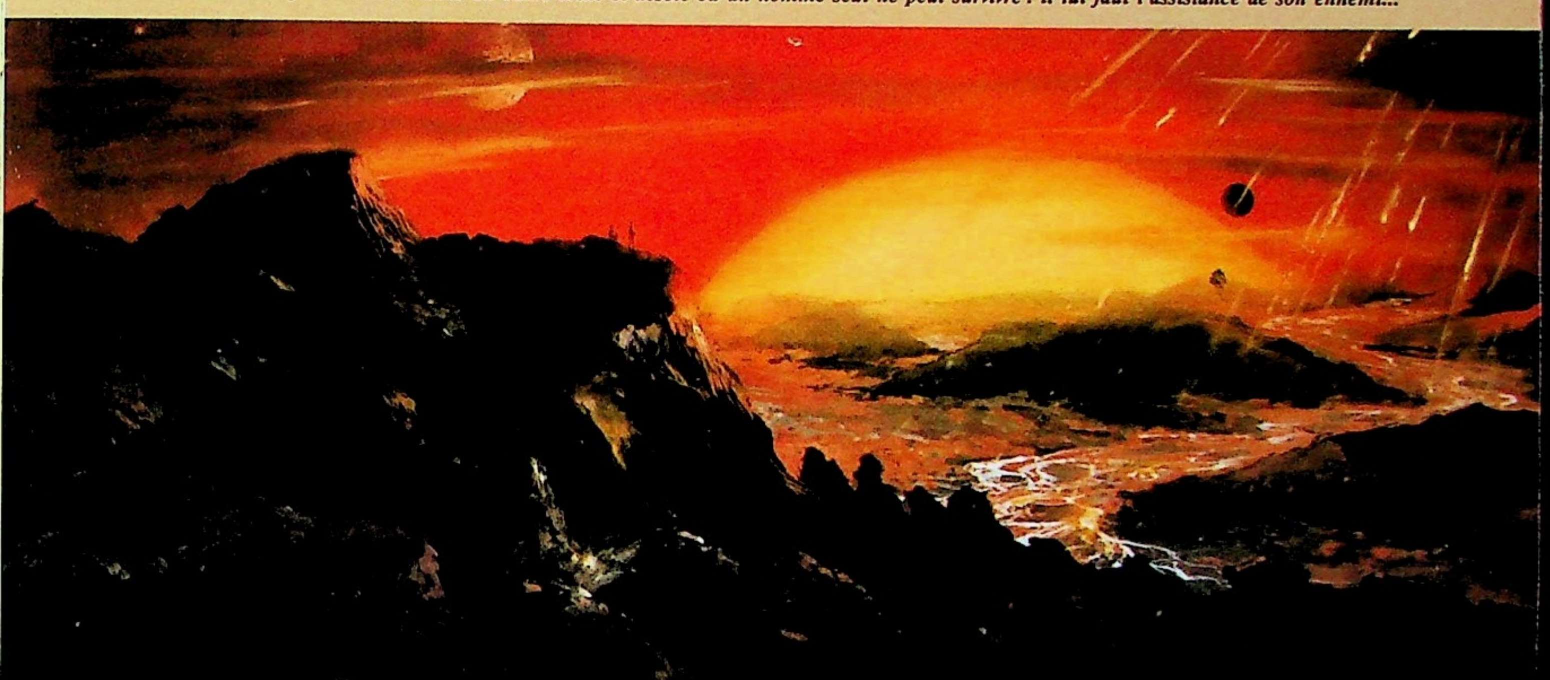
Evans peut également en témoigner : « Je me rappelle m'être retrouvé au bord du cratère avec, pour nous protéger du vent, un bouclier de métal dans lequel nous avions enchâssé la caméra afin de pouvoir filmer le fond. Par la suite, nous avons remplacé le ciel par un autre, vert, avec des nuages très bizarres. L'acteur descendait en courant dans le cratère, et par la suite nous avons ajouté de la fumée montant des profondeurs... »

« Le plan auquel Craig fait allusion

(1) Voir entretien avec Rolf Zehetbauer dans notre précédent numéro.



« Enemy » se déroule dans un cadre aride et désolé où un homme seul ne peut survivre : il lui faut l'assistance de son ennemi...



Rolf Zehetbauer devait s'efforcer de traduire cette atmosphère et ces paysages oppressants par des croquis qui serviraient ensuite de modèles précis pour les nombreux décors du film (dessins de production).

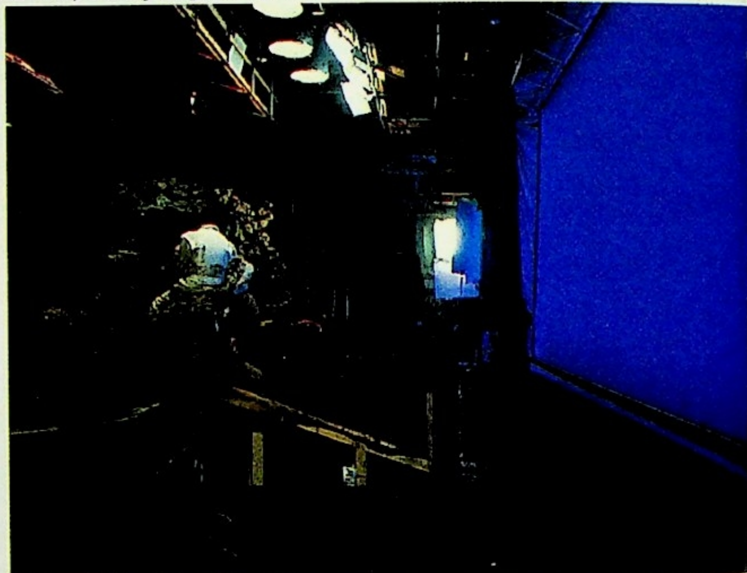




Les studios Bavario disposent de trois excellents « écrans bleus » conçus par Brian
10 m × 30, est le plus grand « fond bleu » fluorescent à éclairage par contrejour

est très intéressant », commente Evans. « L'acteur, Dennis Quaid, se promène dans une forêt d'arbres géants pétrifiés. Il arrive à la lisière de la forêt et il jette un coup d'œil sur une immense plaine de lave ; dans le lointain, des cratères se découpent sur un ciel rouge sombre. Au loin, il aperçoit les débris fumants de l'appareil de combat de son ennemi. Il manifeste le désir de s'en rapprocher afin de venger, par la mort du pilote Drac (Lou Gossett), celle de son copilote abattu. Ce plan est réalisé au moyen d'une image latente du premier plan tournée à Lanzarote et montrant Quaid escaladant une colline et regardant de tous les côtés.

« Par la suite, nous avons remplacé le ciel par un autre, rouge et plein de nuages, au moyen d'un cache/contre-cache. Nous avions donc notre principal pré-composite, que nous avons envoyé aux spécialistes du département d'optique. Puisqu'il sortait de la forêt pétrifiée, Petersen voulait encadrer l'image, la rythmer, avec ces gros troncs d'arbres. Nous en avons donc réalisé une peinture destinée à une composition avec le pré-composite optique déjà fourni, et qui devait être éclairée à la fois par réflexion et à contre-jour. Il n'y avait plus ensuite qu'à y intégrer les éléments de l'épave à mi-distance, et un peu de fumée noire au-dessus. C'était donc un processus de composition en deux étapes. »



Combiner les techniques...

« Nous nous efforçons de tirer le meilleur parti possible de ce que les deux mondes nous apportent », poursuit Barron. « Nous utilisons l'image latente pour faire le raccord avec le paysage qui s'étend jusqu'à l'horizon, au-delà d'une vaste zone en perpétuel changement. C'est un fondu flou, en quelque sorte. C'est dans ces cas-là que l'image latente est véritablement irremplaçable. L'artiste intervient un peu dans la réalité, et la réalité s'intègre un peu à la peinture. Le résultat est un fondu d'une grande subtilité, un passage rigoureusement impossible à discerner de la prise de vues réelle à la peinture que le département d'optique aurait du mal à restituer. On verrait une ligne droite à l'horizon, et il faudrait que les tons se fondent parfaitement de part et d'autre du raccord. D'un autre côté, au premier plan, nous voulions des mattes à bords francs, mais au départ nous ne nous étions pas occupés des arbres. Nous avons d'abord pensé au premier plan. Par la suite, nous avons eu recours aux éclairages par réflexion et à contre-jour pour intégrer les arbres au premier plan. Nous avons donc fait appel aux deux techniques de mattes existantes pour filmer la même peinture. »

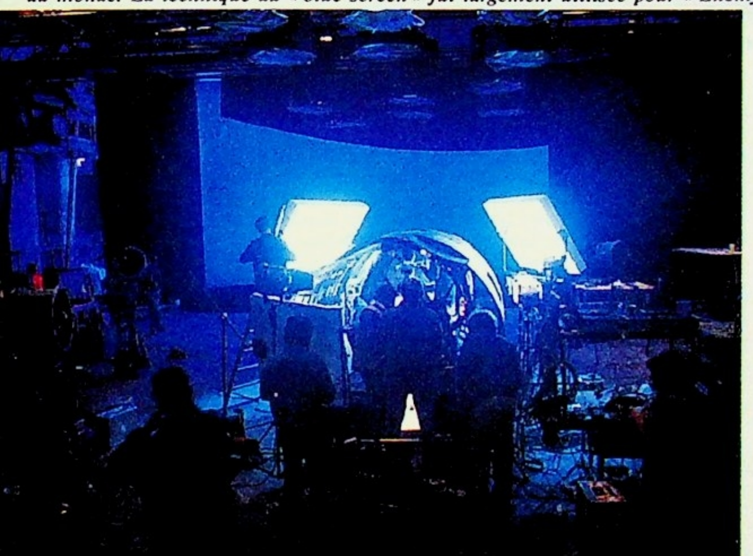
On trouve d'ailleurs une autre combinaison de techniques dans le film : celle de la transparence et du matte. « La plupart des plans qui font appel à la transparence sont ceux du cratère dans lequel l'ennemi a établi son quartier général, avec accompagnement de couchers de soleil, de lunes géantes et, la nuit, de pluies de météorites », reprend Evans. « Je vous disais que Wolfgang Petersen rêvait de paysages farouches, qui ne pouvaient pas être de notre monde : des planètes étrangères qui occupaient la moitié du ciel, par exemple, un peu comme si nous avions dû donner vie et réalité aux peintures d'un Chesley Bonestel. Ce n'était pas



Pour les scènes de la forêt pétrifiée les 4 parois du studio furent recouvertes de miroirs géants d'une hauteur de 18 mètres, voilés de gaze transparente, puis éclairés avec de gros projecteurs.



Johnson (« L'empire contre attaque ») et Denis Bartlett. L'un d'eux, d'une surface de du monde. La technique du « blue screen » fut largement utilisée pour « Enemy ».



talent, leurs peintures ont l'air si réel, que le fait de les contretyper leur ôte de leur veracité, altère leur crédibilité, alors qu'en les composant avec des images latentes, on obtient quelque chose d'extraordinaire. »

Les modèles réduits en action !

Pendant ce temps-là, Don Dow et l'équipe chargée de l'animation des modèles réduits étaient confrontés à un combat tout aussi âpre... contre eux-mêmes : « La difficulté consistait à faire d'**Enemy Mine** un film qui n'ait rien à voir avec **La Guerre des étoiles** », nous explique Dow. « On nous demandait une guerre interstellaire mettant en œuvre des vaisseaux spatiaux, mais rien qui ressemble à **La Guerre des étoiles.** » Pour voir comment les appareils modernes manœuvrent à des altitudes de 15 000 mètres et plus et à des vitesses atteignant et dépassant des centaines de kilomètres à l'heure, il étudia soigneusement le film **Threshold.** C'est une démonstration en vol de l'escadrille des Blue Angels et rien ne pouvait mieux montrer à Dow de quoi les pilotes de la Marine nationale américaine sont capables. « On n'a aucune idée de la vitesse parce qu'on est trop haut pour avoir un point de repère et qu'ils volent de concert. »

« Mais il fallait bien que nous donnions une impression de vitesse ; c'est un combat, pas une croisière, et si on n'a pas le sentiment que ça va très vite, ça ne vaut pas le coup. C'est ainsi que nous avons décidé, au lieu de filmer les appareils sur un fond étoilé, comme dans **Star Wars**, de faire appel à notre service d'administration. »

« Nous avons fait en sorte de filmer nos modèles réduits comme si nous nous étions vraiment trouvés dans l'espace », confirme Dow, faisant ainsi écho aux préoccupations de Petersen et Zehetbauer qui tenaient à ce que le futur qu'ils avaient imaginé reste vraisemblable. « Voilà pourquoi les vaisseaux entrent et sortent de l'image sans pano latéral ou vertical. J'ai appris des

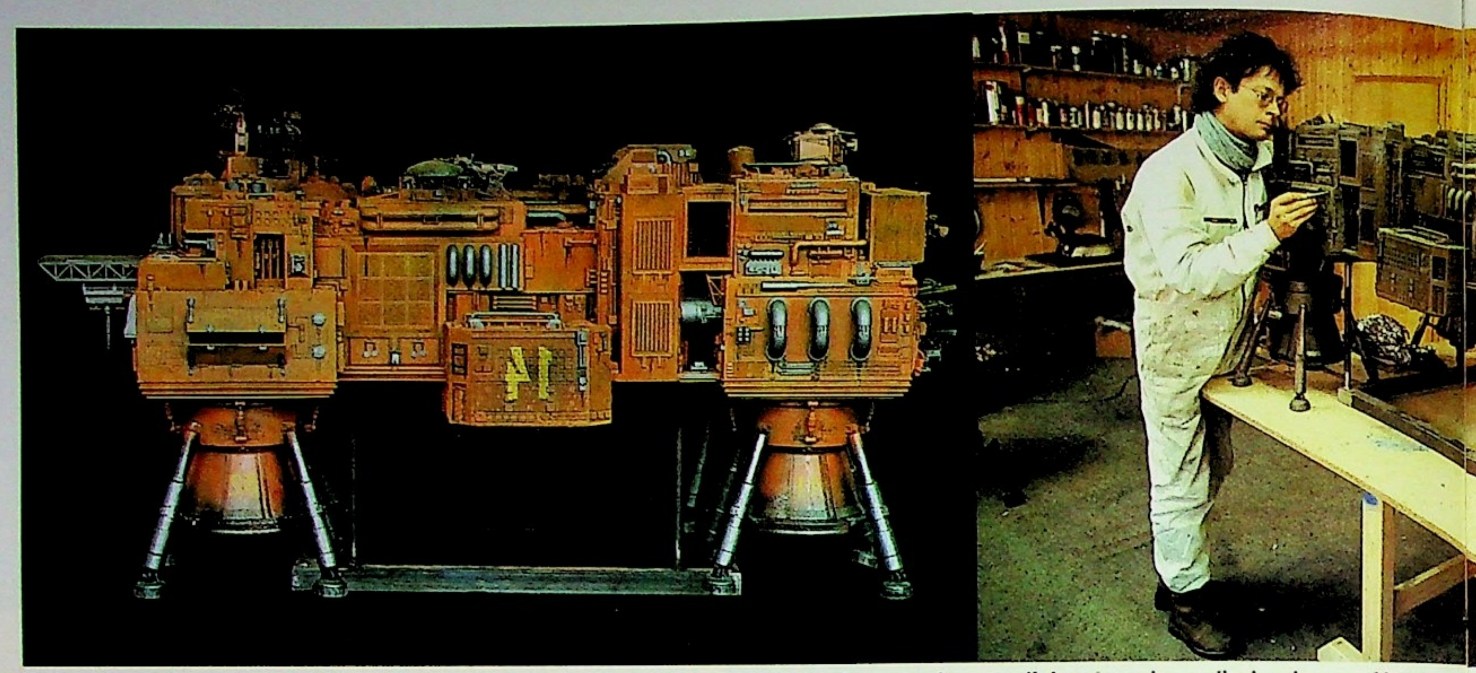
facile, parce que maintenant, le grand public a vu des quantités de photos de Mars, des documents de la NASA montrant la Terre vue de l'espace et ainsi de suite. Nous avions affaire à forte concurrence avec l'idée des choses que se faisait le public. »

Le défi ultime que le service des mattes eut à relever se retrouve à la fin du film : un plan somptueux dont nous parle Evans. « Nous avons filmé des images latentes au coucher du soleil ; la lumière faisait étinceler la surface de l'eau. Nous avons placé un matte articulé, à bords francs, sur une vitre, devant certaines parties du paysage — les montagnes et les îles qui surgissent de l'océan — et nous avons fait le point dessus. Nous avons ensuite masqué, au moyen d'un matte, une partie importante du premier plan à laquelle nous avons intégré un groupe de Dracs en train de procéder à un rituel. »

« Chaque fois que cela a été possible, nous nous sommes efforcés d'éviter de reproduire, de singer des phénomènes naturels comme le ciel, l'océan ou un coucher de soleil, et de concevoir les plans de façon à exploiter les images latentes », conclut Barron. « Il y a des moments où il faut savoir rester classique. Le résultat est remarquable. Les peintres sur mattes de Chris Evans et Sean Joyce, par exemple, ont un tel



Les nombreuses maquettes d'« Enemy » furent supervisées par Peter Povey, un spécialiste de la SF.



Les modèles réduits nécessitèrent un long travail de préparation et d'animation, combinant

choses tout à fait intéressantes en étudiant les chasseurs. Je ne m'étais jamais aperçu qu'un avion peut pivoter de quatre-vingt-dix degrés sans changer de cap. Je veux dire qu'il peut rouler sur son axe sans que sa trajectoire s'en trouve modifiée. Nous en avons tenu compte dans les mouvements que nous avons imprimés à nos modèles réduits : ils roulent et ils tanguent pas mal, mais sans infléchir leur trajectoire ou changer de direction. A certains moments, les appareils se croisent, ce qui a posé des problèmes parce que nous ne voulions pas qu'ils donnent l'impression de se déplacer en diagonale.

« Un grand nombre de plans des vaisseaux sont filmés comme s'ils étaient pris à partir d'un autre appareil. Dans ce cas, évidemment, il est inévitable qu'ils aillent en diagonale. Mais il faut savoir estimer ses limites et calculer les risques que l'on prend, sans que le tout fasse artificiel. C'est un calcul à faire. »

L'éclairage des prises de vues dans l'espace

Les prises de vues dans l'espace ont toujours posé un problème d'éclairage. La définition de la source de lumière principale et des lumières d'appoint est en général laissée à l'appréciation des cinéastes. Pour **Enemy Mine**, Dow résolut de s'en tenir à un éclairage très contrasté conforme aux photos de l'espace que nous renvoient les sondes spatiales. « Nous avons utilisé des éclairages principaux très violents et des lumières d'appoint aussi discrètes que possible. Nous avons fait tout ce que nous avons pu de la sorte, et nous avons obtenu l'excédent au moyen de l'écran bleu. Pour le reste, nous avons fait en sorte de chorégraphier l'action suffisamment précisément pour savoir à tout moment si la source de lumière principale se trouvait à gauche ou à droite. »

Tous ces préparatifs étaient destinés à une séquence mettant essentiellement en œuvre les deux vaisseaux antagonistes, pilotés l'un par Quaid, l'autre par Gossett. « La séquence s'ouvre sur un combat entre six Terriens et quatre Dracs, puis six autres Dracs entrent en scène », raconte Dow. « Nous rompons alors immédiatement l'action pour nous intéresser à des combats singuliers. Deux appareils se livrent une lutte sans merci avant de s'écraser sur la planète, et c'est là que cesse le rôle de nos maquettes. » Le combat spatial ne sert que d'introduction aux personnages et à leurs motivations, qui nous occuperont tout le reste du film.

L'ILM ne répugne en général pas aux innovations dans le domaine des effets spéciaux. Bruce Nicholson nous racontait que pour **Enemy Mine**, l'équipe responsable des effets spéciaux avait fait des expériences de reproduction de reflets sur un élément obtenu à l'écran bleu : « C'est quelque chose qui ne se fait pas en général, mais nous avons découvert que l'on peut reproduire des reflets — comme ceux que l'on obtient dans une fenêtre, par exemple — de telle sorte qu'ils aient l'air authentique.

C'est ce que nous avons recherché dans la plupart des plans montrant les cockpits, lorsqu'on plonge par-dessus l'épaule du pilote pour prendre le reflet du poste de pilotage dans la verrière. D'une façon générale, pour filmer l'intérieur du cockpit, on enlève la vitre, mais pour une fois, nous avons essayé de la laisser, ce qui posait un problème spécifique des surfaces courbes : elles reflètent le bleu.

« Nous avons fait en sorte d'obtenir des reflets un peu plus prononcés que ceux auxquels nous voulions arriver en fin de compte », poursuit Nicholson, « parce que nous savions qu'il y aurait une déperdition. Moins on en fait, mieux ça vaut, en général. Il est tou-

C'est l'I.L.M., la compagnie de Georges Lucas à San Francisco,





des techniques diverses, l'une des principales difficultés résidant dans l'éclairage des maquettes.

jours préférable de ne pas trop attirer l'attention sur ce genre de détails ».

Autre apport subtil au répertoire des effets spéciaux : la possibilité nouvelle de filmer des failles dans les verrières des cockpits. « Dans certains plans, les vaisseaux se heurtaient de plein fouet, provoquant l'éclatement des cockpits. Nous avons eu un mal fou à rendre ces effets à l'écran bleu, à cause des multitudes d'éclairs bleus que le verre renvoyait dans toutes les directions. Nous avons fini par nous en sortir en faisant dessiner des cockpits fendus et en nous abstenant de filmer de véritables cockpits en verre fracassé. Nous avons procédé à des essais approfondis avec les deux, des dessins et de vrais cockpits en verre fendus, et nous avons retenu les dessins. Ils s'intégraient mieux avec nos cockpits en réduction. Cela dit, le dessin ne réfléchissait évidemment pas la lumière comme le verre », admet Nicholson.

Lequel fit de nouveau appel à un truc optique expérimenté sur **Indiana Jones** : « Nous avons ajouté des vibrations optiques à certains atterrissages en catastrophes. C'est ce que nous avions fait pour **Indiana Jones**, lors de la séquence des wagonnets de mine. La seule différence, c'est que dans le cas présent, il s'agissait de plans pris du point de vue d'un autre appareil. Comme s'ils étaient vus par un cameraman installé juste derrière le pilote et qui filmerait par le cockpit : le vaisseau heurte la surface de la planète et les éclats fusent dans tous les sens. Le premier plan et l'arrière-plan vibrent, quoique d'une façon différente, la caméra étant censée vibrer elle-même. Nous avons donc été amenés à faire trembler le fond et le premier plan selon un rythme différent », ajoute Nicholson.

Bruce Walters, l'un des responsables du département d'animation, a pris un grand plaisir à faire **Enemy Mine**, qui lui aura fourni pour la première fois l'occasion d'expérimenter de façon intensive son nouveau banc-titre.

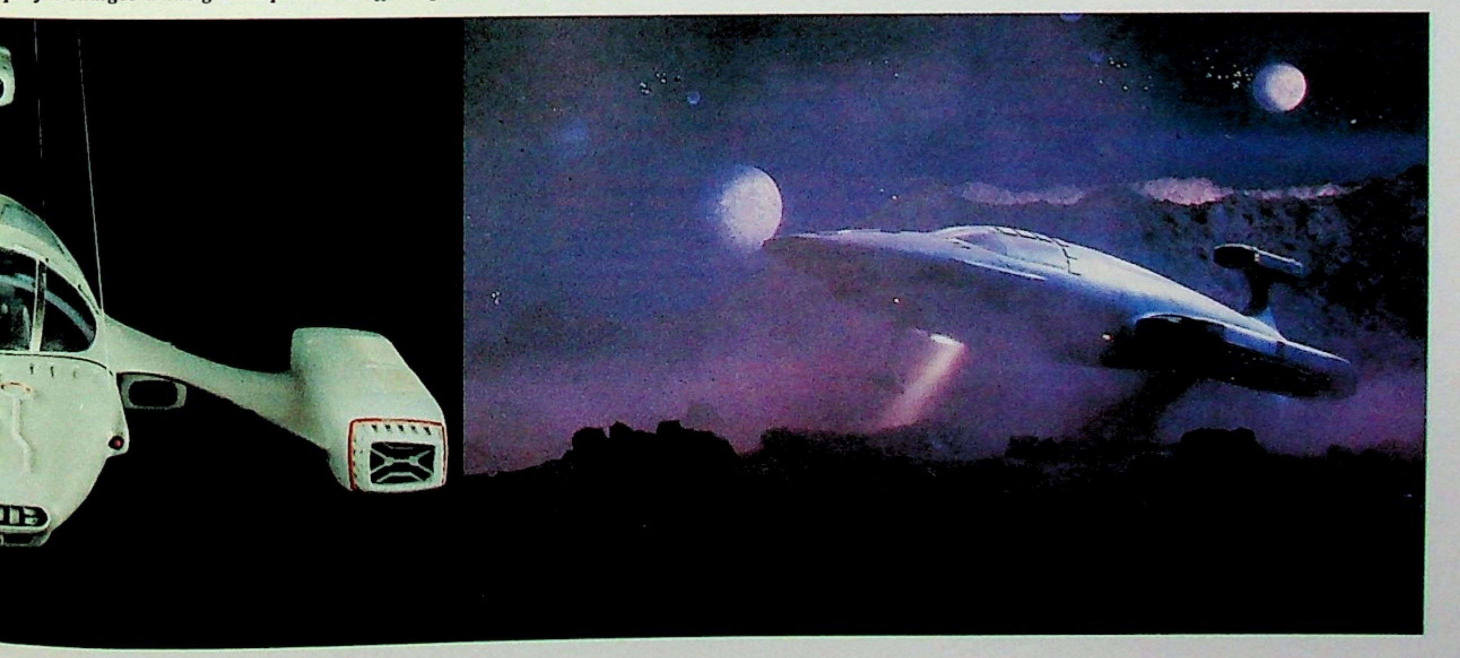
Un banc-titre exceptionnel...

positif avait été utilisé pour le tournage de **Goonies** alors que Walters travaillait sur **Explorers**. Ce n'est pas seulement l'expression des derniers perfectionnements de la technique ; si l'on en croit Walters, c'est « probablement ce qui se fait de mieux au monde dans le domaine de l'animation. Il a été conçu par Mechanical Concepts, et les systèmes électroniques ont été mis au point par Bill Tondreau, qui a vu dans ce dispositif une vitrine de son savoir-faire. Le résultat permet de faire des choses qu'on n'obtiendrait jamais avec un autre banc-titre. Celui-ci est asservi, tout en permettant la télécommande traditionnelle.

« C'est par ce moyen que nous avons filmé tous les champs d'étoiles de **Enemy Mine.** Nous n'avions encore jamais rien fait de comparable. Nous avons reproduit les mouvements qui avaient été télécommandés lors des prises de vues des maquettes, passé les plans obtenus au rotoscope et nous y avons ajouté nos propres mouvements à la prise de vues. C'est un processus tout à fait comparable à celui qui est utilisé lors du tournage des maquettes, à ceci près que nous avons recours à deux systèmes d'ordinateurs différents. »

« Le nôtre dispose de 32 voies et il est capable de faire des flous et des traînages que les caméras des bancs-titre traditionnels ne permettent pas, ou du moins pas facilement. C'est ce que cette caméra réalise à longueur de journée. Jusqu'à la fin de l'année dernière, nous en étions encore réduits à tourner tous nos effets spéciaux au moyen d'un banc-titre Oxberry, mais là, ça va presque six fois plus vite. Nous l'avons utilisée pour des prises de vues fond

qui fut chargée d'une grande partie des effets spéciaux optiques.



bleu, et nous avons filmé des quantités de maquettes grâce à cela », nous explique Walters.

Ce nouveau banc-titre est d'une grande souplesse : il permet de travailler sur des supports d'une grande diversité de tailles et de reproduire tous les mouvements voulus — en les multipliant à volonté. « Imaginez que nous devions filmer un mobile qui se déplace dans l'espace et que tout d'un coup il soit heurté par une force qui l'envoie rebondir dans tous les sens ; nous pouvons suivre le mobile en mouvement doux et imprimer à l'appareil une secousse et répéter ce mouvement autant de fois que nécessaire. On peut même ne reprendre qu'une partie du premier mouvement, programmer un autre mouvement, puis un troisième, et continuer à les enchaîner au lieu de nous évertuer à les imaginer point par point, comme avec le banc Oxberry traditionnel. »

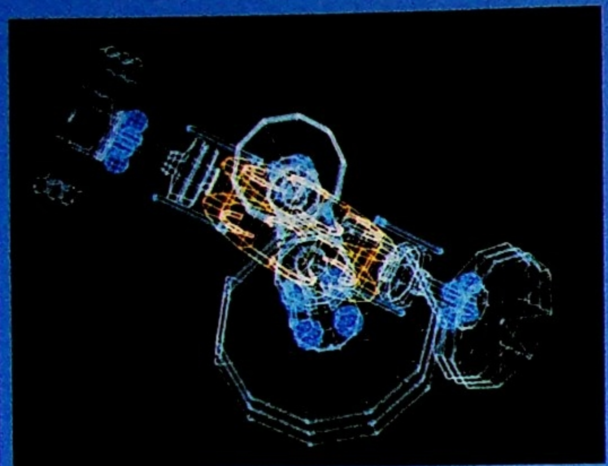
Le nouveau banc-titre offre en outre de très nombreuses possibilités supplémentaires à la caméra. « L'Oxberry dispose de deux objectifs, un de 28 mm et un de 55, et la mise au point se fait mécaniquement, par viseur couplé. Le banc-titre Mechanical Concepts est doté d'un viseur couplé asservi et on peut monter n'importe quel objectif sur la caméra, d'un 15 mm à un 200. Il suffit de programmer l'objectif désiré et le point se fait automatiquement. Ça permet d'obtenir toutes sortes d'effets à partir de documents de tailles différentes rien qu'en changeant les lentilles et la distance.

« Le support et la camera pivotent et tournent dans tous les sens », poursuit Walters, « ce qui a permis à Jay Riddle, l'un de nos opérateurs qui effectuait les prises de vues de vols dans l'espace, d'obtenir des plans infiniment plus réalistes qu'avec l'Oxberry. C'est une possibilité qui nous a rendu de grands services sur **Enemy Mine**. Les nébuleuses et les champs d'étoiles que nous avons filmés avaient été peints à deux échelles différentes. Nous avons donc utilisé le même programme mais en cadrant différemment les plans. Ça a également permis à Jay de filmer certaines planètes à partir de diapositives. Il en a tourné des images douces, de telle sorte qu'une fois composées, on ait l'impression qu'il s'agissait de documents originaux ».

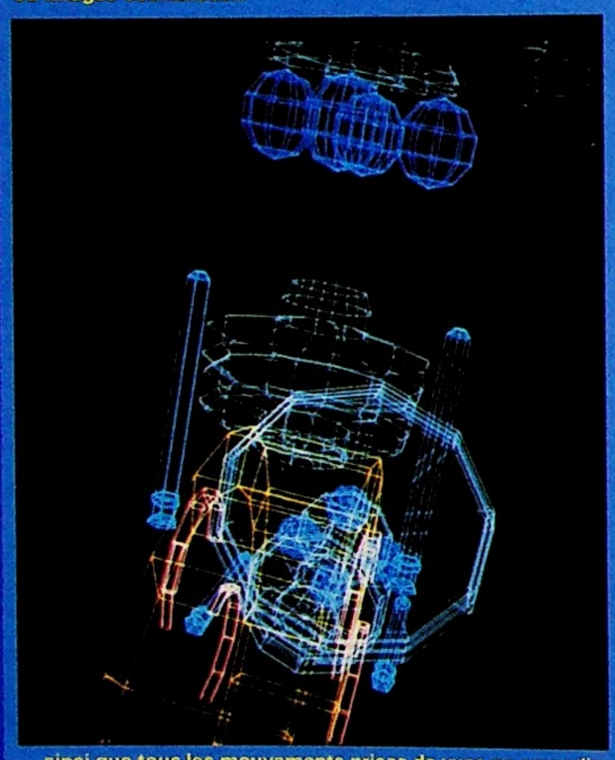
« Tous les mouvements devaient évidemment être accordés à ceux du combat inter-sidéral, qui étaient incroyablement complexes. Nous préparions les éléments de l'une de ces séquences et nous les soumettions à Jay et Dow, qui devaient alors déterminer les mouvements relatifs du champ d'étoiles. Les évolutions des modèles réduits amenaient de constants changements de point de vue : tantôt on en voit deux en même temps et ils se séparent, tantôt on suit un vaisseau et il en croise un autre que l'on suit à son tour... Très souvent, dans les plans de vaisseaux spatiaux, le bâtiment est fixe dans l'image ; c'est le fond qui bougeait. C'est ce qui donne une impression de vitesse. »

« A certains moments, lorsque l'appareil allait trop vite, il est arrivé que le champ d'étoiles ne soit pas assez vaste pour inclure l'intégralité du mouvement. Il fallait alors imaginer un moyen de passer d'un fond à un autre sans que cela se voie. Les étoiles étant censées se trouver à l'infini, il n'était pas question de faire un zoom avant. Toutes les étoiles étaient situées à une distance constante et nous devions nous contenter de panoramiquer ou de pivoter à la même distance », conclut Walters.

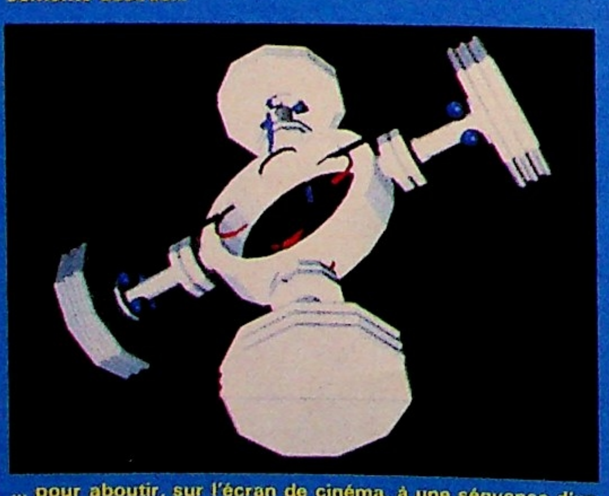
L'ORDINATEUR AU SERVICE DE L'IMAGE



Une technique permettant de reproduire toutes les formes ou images souhaitées...



... ainsi que tous les mouvements prises de vues ou agrandissements désirés...



... pour aboutir, sur l'écran de cinéma, à une séquence d'un réalisme saisissant.

Animation et rotoscopage

Pour finir ce tour d'horizon de l'ILM, il nous faut parler d'un département méconnu qui apporte systématiquement un plus à toutes les productions qui transitent par le studio : c'est « l'autre section » du département d'animation. Celle qui réalise les animations traditionnelles et effectue les travaux au bon vieux rotoscope afin de veiller à ce que la magie que tous au studio s'ingénient à susciter ne succombe pas à un vulgaire support indésirable oublié dans un plan ou un autre.

C'est Ellen Lichtwardt qui dirige les douze personnes chargées de ce travail d'animation et de rotoscopage traditionnel, l'un des plus importants, au plan de la quantité, de l'ILM. « Pour **Enemy Mine**, nous avons surtout fait du rotoscopage », nous explique Lichtwardt. « Il y avait beaucoup de vaisseaux spatiaux dans tous les sens. A certains moments, j'avais l'impression d'être encore en train de travailler sur **La Guerre des étoiles**. »

Tous les éléments filmés à l'écran bleu passent par ses mains. C'est chez elle, en effet, que sont effacés les pylones qui supportent les modèles réduits, de sorte que l'on ait véritablement l'impression qu'ils planent miraculeusement dans l'espace. Tout le monde, tous les animateurs, même, n'ont pas la patience ou l'habileté nécessaires pour effectuer une tâche aussi fastidieuse. « Il est indispensable d'avoir certaines connaissances techniques pour accomplir ce travail. Et puis, par la suite, il y a des gens qui acquiéreront le talent nécessaire et d'autres pas. On arrive à cette habileté en peignant des mattes et des contours pour les mattes, et on apprend très vite que c'est un travail extrêmement technique et minutieux. Il y a de quoi devenir fou. Il faut avoir de la patience !

« Que la délimitation d'un matte bouge ou se déplace même légèrement », poursuit Lichtwardt, « et elle est agrandie et amplifiée à l'écran et on ne voit plus qu'elle. Un petit détail comme ça peut fiche par terre tout un plan. Quand on pense au nombre de mattes qui sont encore réalisés manuellement au lieu d'être conçus par un ordinateur, il est stupéfiant qu'ils soient aussi efficaces ».

L'un des autres avantages du département de rotoscopage est de permettre aux responsables des prises de vues de modèles réduits de s'offrir certains luxes qui leur seraient interdits sans cela : « Cela leur permet d'accumuler les difficultés et d'en rajouter ; ils savent que nous passons derrière pour effacer le superflu. Mais le département d'animation et de rotoscope ne se contente pas de nettoyer derrière les hommes de l'art : c'est devenu un service primordial », déclare Lichtwardt.

La haute qualité des travaux successifs fournis par les différents départements de l'ILM et la contribution de l'équipe munichoise font des effets spéciaux de **Enemy Mine** une réussite dans le genre, mais ils restent à leur place : chacun des effets spéciaux s'intègre à l'histoire, un peu comme les costumes et le maquillage. Ils sont au service du film, et non pas le contraire. Et il n'y a qu'un film dans lequel il y a autant d'effets spéciaux pour mériter le commentaire de Zehetbauer selon lequel « ce n'est pas un film à effets spéciaux » !

(Traduction : D. Haas)

HIGHLANDER

G.B. 1985. Un film de Russel Mulcahy • **Scénario** : Grégory Widen, Peter Bellwood, Larry Ferguson • **Directeur de la photographie** : Gerry Fisher • **Décors** : Allan Cameron • **Montage** : Peter Honess • **Musique** : Freddy Mercury, Michael Kamen, Queen • **Directeur artistique** : Tim Hutchinson • **Effets spéciaux** : Martin Gutteridge • **Production** : Thorn Emi • **Distributeur** : A.A.A. • **Durée** : 111 min. • **Sortie** : le 26 mars 1986 à Paris.

INTERPRÈTES : Christophe Lambert (Connor Mac Leod), Roxanne Hart (Brenda Wyatt), Clancy Brown (Kurgan), Sean Connery (Ramirez), Beatie Edney (Heather), Alan North (Lt Frank Moran), Jon Polito (Dt Walter Bedsoe).

L'HISTOIRE : « Manhattan 1986. Dans le gigantesque parking souterrain du Madison Square Garden, deux hommes sont engagés dans un combat à mort. Un combat pas comme les autres : on est à la fin du 20e siècle, et pourtant, pas d'armes à feu, électroniques ou laser. Un vieux sabre de samouraï pour l'un, une épée mérovingienne pour l'autre. Et ce duel qui dure depuis 450 ans ne s'achèvera que par la décapitation de l'un des combattants. Pour l'autre, ça peut continuer encore longtemps, très longtemps... »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Russel Mulcahy est célèbre pour les clips vidéo qu'il a réalisés pour les plus grands groupes ou chanteurs de rock, de Duran Duran à Elton John en passant par Rod Stewart et Culture Club. Un succès qui devait naturellement l'amener à réaliser des longs métrages. Il choisit pour son premier film de faire un thriller, avec *Razorback*, tourné en Australie, avant de se voir confier la réalisation de *Highlander*, avec un budget de 16 millions de dollars. « Le succès de *Razorback* a été plutôt limité », déclare-t-il. « A part quelques pays d'Europe et le Japon. Mais heureusement, les producteurs Davis et Panzer l'ont vu et ne l'ont pas oublié. Un jour, ils m'ont téléphoné. Trois jours après, j'avais le script. Le lendemain matin, j'ai dit : OK ! C'était l'un des meilleurs scripts que j'aie lu depuis longtemps. Et Dieu sait que j'en lis des tonnes ! ». Quand on lui confia *Highlander*, le casting était encore à faire. Bien que pressenti pour le rôle de Ramirez, l'hidalgo flamboyant et immortel, Sean Connery n'avait pas encore signé. « Si on a choisi Sean Connery pour ce rôle », dit Russel, « c'est qu'il a une voix idéale pour jouer le professeur, le mentor. Quelques années plus tôt, c'est lui qui aurait joué le Highlander ». Christopher Lambert n'avait pas encore signé non plus. « Mais il avait fait une telle impression dans *Greystoke*, qu'il était évident que le Highlander c'était lui ! ». Quant à Clancy Brown (le « mauvais » : Kurgan), il l'a connu sur le décor de *The Bride* où il partageait la vedette avec Sting. « Clancy a été parfait. Roxanne Hart aussi fut merveilleuse. Entre elle et Christophe, la chimie a pris. Et c'est très important parce que *Highlander* est essentiellement l'histoire du conflit entre l'immortalité et l'amour ». Aujourd'hui, Mulcahy travaille sur un scénario tiré du roman de William Burrough : *Les garçons sauvages*. Il espère que la production démarrera cette année, et s'attend à tourner en Australie, au Cashemire et en Angleterre.

Greystoke a immédiatement fait de Christophe Lambert une star. Aujourd'hui, *Highlander* le confirme en tant que star internationale et en tant qu'acteur de premier plan. « Ce qui m'a le plus intéressé », déclare-t-il, « c'est l'évolution du personnage tout au long du film et des 450 ans qu'il raconte. Au début, il ne sait pas qu'il est immortel. Il est comme un jeune chien un peu fou, courageux, batailleur... Et quand il se retrouve à New York, si longtemps après, il est toujours aussi jeune mais à l'intérieur c'est un vieux sage qui sait ». Jouer le rôle d'un guerrier Ecossais n'était pas à priori évident pour un acteur français. « Dans le film, mon personnage a un accent écossais au début. Puis, à la fin, son accent n'est pas identifiable, bien qu'assez proche de l'américain ». Pour ça, Lambert dut travailler énormément avec son coach, Joan Washington, chaque soir, répétant chaque ligne du texte à jouer. « Peut-être aussi ai-je été aidé parce que je suis né à New York, bien que de parents français ! En tout cas, aujourd'hui, j'ai une double nationalité, et c'est bien utile ! ». En fait, Lambert a quitté New York à 2 ans, et a été élevé à Genève. Quant à ses débuts, il les a fait à la Bourse de Londres ! Puis ont suivi *Le bar du téléphone*, *La dame de cœur* et *Légitime violence*, avant que Hugh Hudson ne l'appelle pour *Greystoke*, suivi de *Paroles et Musique* et enfin *Subway*. Après *Highlander*, il a tourné *I Love You* de Ferreri, puis enchaînera avec plusieurs films fantastiques dont *Le troisième Œil*, en projet actuellement.



LINK

G.B. 1985. Un film de Richard Franklin • **Scénario** : Everett De Roche • **Directeur de la photographie** : Mike Molloy • **Directeur artistique** : Keith Pain • **Montage** : Andrew London, Derek Trigg • **Musique** : Jerry Goldsmith • **Direction des animaux** : Ray Berwick • **Production** : Thorn Emi • **Distributeur** : A.A.A. • **Durée** : 115 min • **Sortie** : le 5 mars 1986 à Paris.

INTERPRÈTES : Elisabeth Shue (Jane Chase), Terence Stamp (Dr. Steven Phillip), Steven Pinner (David), Richard Garnett (Dennis), David O'Hara (Tom), Kevin Lloyd (Bailey).

L'HISTOIRE : « Une jeune étudiante en zoologie, Jane, trouve un job pendant les vacances chez le Dr. Phillip, anthropologue connu, spécialiste de l'étude du chainon manquant (link). Chez le Dr., une maison isolée au-dessus d'une falaise, elle est reçue par un chimpanzé en tenue de maître d'hôtel : Link ! »

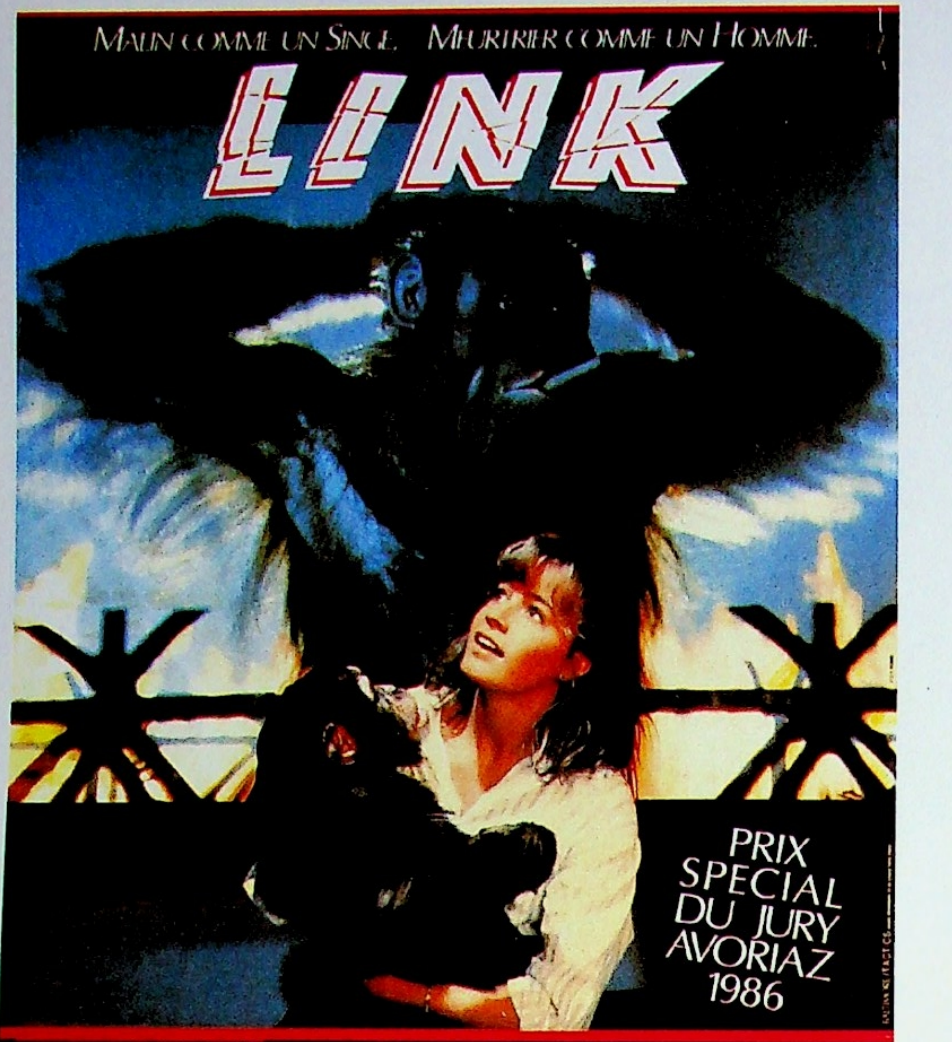
L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Montrer des primates (ainsi que leurs relations avec les hommes) sous un jour différent : c'est sur cette idée que Richard Franklin et son scénariste démarrèrent le scénario de *Link*, en 1980. « C'est resté longtemps dans les tiroirs », admet Franklin, « surtout parce que quand je racontais le film aux gens, ils pensaient tous que j'étais devenu fou !. « Impossible de faire tourner des chimpanzés ! ». Et puis est arrivé *Greystoke*. Et ils ont vu que les parties les plus intéressantes du film étaient précisément celles où les chimpanzés apparaissent, même s'ils étaient en réalité des hommes déguisés ». Franklin apporta alors le scénario à Vérity Lambert, de Thorn Emi, qui discerna immédiatement le potentiel de l'histoire. Il y avait beaucoup de risques à utiliser de vrais animaux, mais Lambert avait une grande confiance dans l'intégrité artistique de Franklin et décida de financer le projet. « En fait, *les oiseaux* est le seul film que l'on puisse comparer à *Link* », déclare Lambert. « Tous deux sont techniquement très complexes, et tous deux parlent d'animaux qui se retournent contre l'homme. Mais il y a une grande différence. *Les oiseaux* est de la fiction, ou même de la science-fiction, car les exemples d'oiseaux attaquant l'homme sont extrêmement rares. *Link* est basé sur des faits scientifiques vérifiés ».

Pour *Link*, Everett De Roche poursuit sa collaboration fructueuse avec le réalisateur Richard Franklin, collaboration qui débuta à la fin des années 60 quand ils créèrent ensemble l'une des plus populaires séries de la TV australienne : *« Homicide »*. Quand Franklin passa du petit écran au grand pour *Patrick*, il demanda à De Roche, un travail difficile : construire une progression dramatique vraisemblable autour d'un personnage de comateux, hospitalisé depuis des années. Dans leur second long métrage (*Road Games*, avec Stacey Keach et Jamie Lee Curtis), ils réussirent la performance de faire un film complet à l'intérieur d'une cabine de camionneur. « Mais », dit De Roche, « notre plus grand pari fut *Link* : une histoire avec trois personnages non-humains ». Né en Californie, y ayant fait ses études, De Roche travaille en Australie depuis 17 ans.

Né à Melbourne, puis ayant fait ses études de cinéma à l'Université de Californie du Sud, Franklin organisa des rétrospectives d'Hitchock et de John Ford, ce qui lui donna l'occasion d'étudier avec eux. En 1969, de retour en Australie, il fut assistant sur une des plus populaires séries de la TV australienne : *« Homicide »*. En 1975, son premier long métrage, *The True Story of Esquimo Nell* fut suivi peu après par le grand succès que fut *Patrick*. En 1979, il produisit (avec Randal Kleiser) *The Blue Lagoon*, l'un des succès de l'année, avant de produire et diriger *Road Games*. Il fit ses débuts aux USA avec *Psychose II*, où Anthony Perkins reprenait son rôle de Norman Bates. Puis Universal lui confia la réalisation d'un thriller : *Cloak and Dagger*.

Pour toute une génération, Terence Stamp fut le symbole des sixties. Dès son premier film (*Billy Bud*, 1962), il fut une star. Et jusqu'aux années 80, la critique ne lui a jamais ménagé ses éloges, notamment pour son dernier film, *The Hit*. Après son Oscar pour *Billy Bud*, Terence Stamp, bien que choyé et courtisé par le monde du cinéma, suivit l'avis de Peter Ustinov : ne travailler que pour des projets en lesquels il croyait.







CHRISTOPHE LAMBERT

HIGHLANDER

THORN EMI SCREEN ENTERTAINMENT Présente UNE PRODUCTION DAVIS/PANZER UN FILM DE RUSSELL MULCAHY

HIGHLANDER avec CHRISTOPHE LAMBERT • ROXANNE HART • CLANCY BROWN et SEAN CONNERY

distribué par AAA



GEORGE EASTMAN - ROBERT BEN - PAT MONTI - DONALD O'BRIEN

FRANK WALDEN et avec AMY WERBA et avec la participation de JOHN SAXON

production NATIONAL CINEMATOGRAFICA - DANIA FILM - MEDUSA DISTRIBUTION

un film de MARTIN DOLMAN

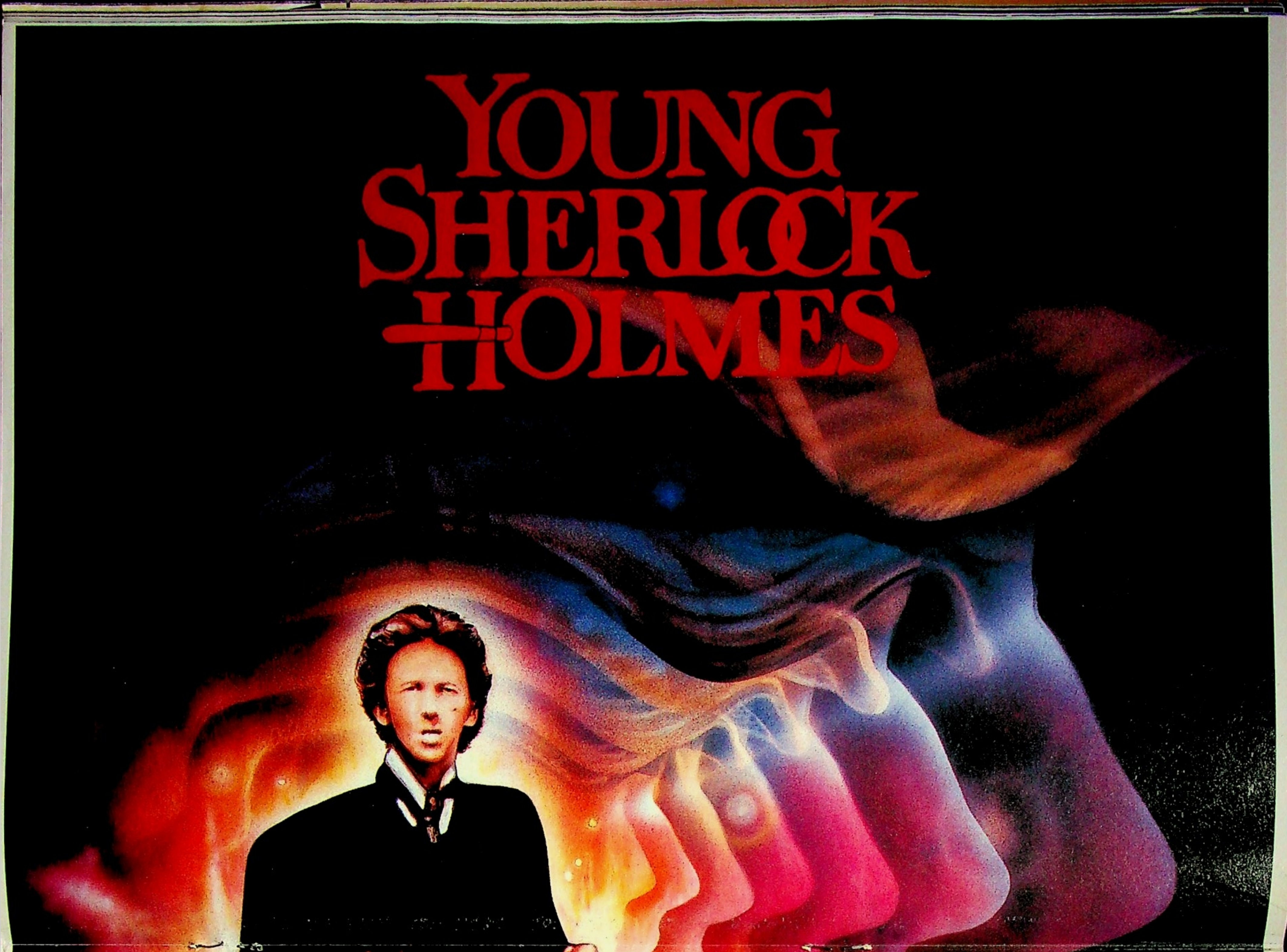

YOUNG
SHERLOCK
HOLMES



Illustration originale de Jean-Pierre Ferté.

Votre collection de l'ÉCRAN Vous la PRÉFÉREZ...



COMME CECI ? ▲ ... OU COMME CELA ? ▼



Je commande la super reliure de l'Ecran Fantastique au prix de 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire ou CCP ci-joint à l'ordre de : I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

GRAND PRIX
FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM FANTASTIQUE
AVORIAZ / 1986

DREAM
LOVER

Un film de ALAN J. PAKULA

KRISTY McNICHOL dans
DREAM LOVER
avec
BEN MASTERS
PAUL SHENAR
Musique de
MICHAEL SMALL
Directeur de la Photographie
SVEN NYKVIST, A.S.C.
Chef Décorateur
GEORGE JENKINS
Producteur Exécutif
WILLIAM C. GERRITY
Produit par
ALAN J. PAKULA et
JON BOORSTIN
Scénario de
JON BOORSTIN
Réalisé par
ALAN J. PAKULA

UN FILM MGM/UA
DISTRIBUÉ PAR
CINEMA INTERNATIONAL CORPORATION
LICENCE UNITED INTERNATIONAL PICTURES
MGM/UA ENTERTAINMENT CO

REMO
SANS ARME ET DANGEREUX

"Moi, Chiun,
maître de l'art du Sinanju,
je t'apprendrai, Remo,
à donner un cerveau
à tes poings"

DICK CLARK/LARRY SPIEGEL/MEL BERGMAN · GUY HAMILTON · FRED WARD · JOEL GREY · WILFORD BRIMLEY
"REMO SANS ARME ET DANGEREUX"... J.A. PRESTON · GEORGE COE · CHARLES CIOFFI · KATE MULGREW · ELLEN MIROJNICK · MARK MELNICK
JACKSON DE GOVIA · ANDREW LASZLO, A.S.C. · RICHARD SAPIR & WARREN MURPHY · CRAIG SAFAN
DICK CLARK · MEL BERGMAN · JUDY GOLDSTEIN · CHRISTOPHER WOOD · LARRY SPIEGEL · GUY HAMILTON

REMO, SANS ARME ET DANGEREUX

Remo Williams : The Adventure Begins. U.S.A. 1985. Un film de Guy Hamilton • **Scénario :** Christophe Wood, d'après la série « The Destroyer » de Richard Saphir et Waren Murphy • **Directeur de la photographie :** Andrew Laszlo • **Décors :** Jackson De Govia • **Montage :** Mark Melnick • **Musique :** Craig Safan • **Maquillages spéciaux :** Carl Fullerton • **Effets spéciaux :** Andy Evans • **Production :** Orion • **Distributeur :** Fox • **Durée :** 116 mn • **Sortie :** le 19 mars 1986 Paris.

INTERPRÈTES : Fred Ward (Remo Williams), Joël Grey (Chiun), Wilford Brimley (Harold Smith), J.A. Preston (Conn Mac Cleary), George Coe (Général Scott Watson), Kate Mulgrew (Major Rayner Fleming), Michael Pataki (Jim Wilson), Cosie Costa (le soldat Damico).

L'HISTOIRE : « Remo est né une nuit à New York, sous le bistouri d'un chirurgien anonyme. Il n'existe pas. Le flic qui échangea sa vie contre la science n'a laissé derrière lui ni famille ni amis, ni souvenirs, ni regrets ; il est officiellement mort. Le directeur de l'organisation qui l'a recruté à son insu a reçu de la Maison Blanche une mission très spéciale : « nettoyer » son pays par tous les moyens qu'il jugera opportuns. Il a besoin d'un « bras » séculier, d'un exécuteur : il a choisi Remo... »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Spécialiste du film d'action et d'humour, Guy Hamilton est né à Paris en 1922. Fils d'un diplomate anglais, il fait ses études en France et en Grande-Bretagne, et s'oriente très tôt vers le cinéma. A 17 ans, il obtient de sa famille l'autorisation de travailler aux studios de la Victorine, et se voit embauché comme clapman sur le film de Julien Duvivier *Untel père et fils.* Lorsque la guerre éclate, il s'engage dans la mine et combat en Norvège, à Malte et à Mourmansk avant d'être affecté au service actualités de la Paramount. A la fin des hostilités, il est pris sous contrat par les studios de Shepperton, où il travaille comme assistant auprès d'Alberto Cavalcanti, Carol Reed et John Huston *(African Queen).* En 1952, il entreprend son premier film pour Alexander Korda : *L'assassin a de l'humour,* que suivront plusieurs thrillers à succès, dont *An Inspector Calls* d'après J.B. Prestley. Au cours de cette période, il s'affirme comme l'un des plus solides artisans du cinéma anglais. Il accèdera ainsi progressivement à des productions de plus en plus amples, et en 1964, il réalise *Goldfinger,* qui marque le début de sa longue collaboration à la série de James Bond (*Les diamants sont éternels,* 1971 ; *Vivre et laisser mourir,* 1973, *L'homme au pistolet d'or,* 1974).
Fred Ward (Remo) s'est révélé aux côtés de Clint Eastwood dans *l'évadé d'Alcatraz,* et a fait depuis ses apparitions les plus marquantes dans *Sans retour* de Walter Hill, *L'étoffe des héros* de Philip Kaufman, *Swing Shift* de Jonathan Demme et *Retour vers l'enfer* de Ted Kotcheff. *Remo* lui offre son premier personnage pleinement héroïque – à la fois cabochard, rebelle et dévoué – et son premier rôle-vedette. Natif de San Diego, Ward s'oriente vers le métier d'acteur à 21 ans après avoir servir pendant trois ans dans l'aviation. Il « monte » à New York et finance ses études au « Studio » de Herbert Berghof en travaillant comme concierge, puis comme ouvrier dans une entreprise de démolition. Après une première et brève apparition à l'écran dans *No Available Witness* (1970), il s'établit temporairement à San Francisco et se partage entre les chantiers et le théâtre. Epris d'horizons nouveaux, il part pour Rome, où il tourne dans deux téléfilms de Roberto Rossellini, double des films à petit budget et étudie le mime et la commedia dell'arte. De retour à San Francisco, il se produit dans deux pièces de Sam Shepard : « In a Coma » et « Angel City » et joue dans des reprises de « La ménagerie de verre » et « Vol au-dessus d'un nid de coucou ». En 1979, enfin, il s'impose dans un des rôles principaux de *l'Evadé d'Alcatraz* de Don Siegel, et entame une progression régulière vers le vedettariat.
Joel Grey, qui fait avec *Remo* son retour au cinéma, s'est révélé à la scène, puis à l'écran, sous les traits du meneur de revue de *Cabaret.* Il s'est imposé depuis 20 ans parmi les meilleurs artistes du « musical » américain. Ses dernières apparitions à l'écran remontent à *Buffalo Bill et les Indiens* et *Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express* (1976). Il est né à Cleveland le 11 avril 1932, et a obtenu l'Oscar pour sa prestation, aux côtes de Liza Minnelli, dans le *Cabaret* (1972) de Bob Fosse.



DREAM LOVER

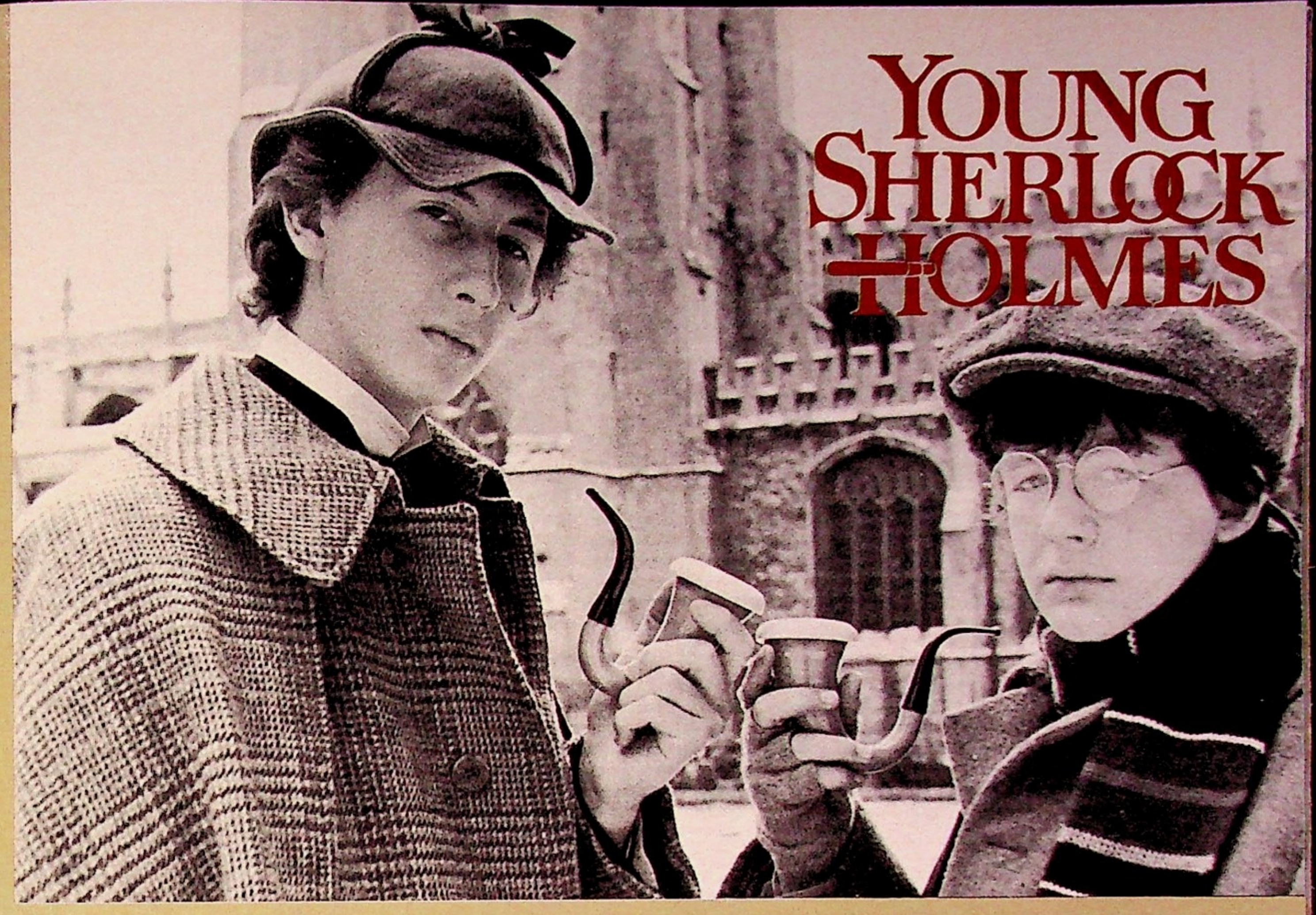
G.B./U.S.A. 1985. Un film de Alan J. Pakula • **Scénario :** John Boorstin • **Directeur de la photographie :** Sven Nukvist • **Décors :** George Jenkins • **Montage :** Trudy Ship et Angelo Corrao • **Musique :** Michael Samall • **Conseiller scientifique :** Mark R. Roseking • **Production :** MGM/UA • **Distributeur :** CIC • **Durée :** 104 mn • **Sortie :** le 2 avril 1986 à Paris.

INTERPRÈTES : Kristy Mc Nichol (Katy Gardner), Ben Masters (Michael Handsen), Paul Shenar (Ben Gardner), Justin Deas (Kevin Mc Cann), Gayle Hunnicutt (Claire), Joseph Culp (Danny), Matthew Penn (Billy), Paul West (Shep).

L'HISTOIRE : « Kathy Gardner aime rêver. Dans l'irréalité, elle trouve la paix de l'esprit car elle échappe alors à l'écrasante autorité de son père. Jusqu'au jour où un jeune maniaque, refoule obsessionnel, force sa porte et la menace. Réduisant son agresseur à l'impuissance, elle le poignardera à mort. C'est alors que ses rêves tourneront au cauchemar... »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : *Dream Lover* est le premier film d'Alan J. Pakula depuis qu'il a écrit, co-produit et réalisé *Le choix de Sophie* qui a valu à Meryl Streep l'Oscar de la Meilleure Actrice en 1983. Pour son adaptation du roman de William Styron, Alan J. Pakula a reçu le Prix de la Guilde des Auteurs d'Amérique et une nomination à l'Oscar du Meilleur Script. Auparavant, pour *Les hommes du Président,* il a été récompensé par le New York Film Critics Award et par le Prix du Meilleur Réalisateur, décerné par le National Board of Review.
Après des études à l'Université de Yale pendant lesquelles il montre ses dons évidents de metteur en scène de théâtre, Alan J. Pakula se lance dans la production avec notamment *Du Silence et des ombres, Une certaine rencontre, Le sillage de la violence, Daisy Clover, Escalier interdit* et *l'Homme sauvage.* En 1969, le producteur passe enfin à la réalisation avec *Pookie,* Liza Minelli est nommée aux Oscars pour sa performance dans ce film. L'année suivante, il signe *Klute,* qui permet à Jane Fonda de révéler son talent (Oscar d'interprétation) dans le rôle d'une call-girl de luxe traquée par un dangereux criminel. Le réalisateur est récompensé par le London Film Critics Award. Son film suivant, *Love and Pain the Whole Damn Thing* (inédit) est un habile mélange de comédie et de drame. Mais ce sont deux films politiques qui vont l'imposer auprès du public : *A cause d'un assassinat* (1974), sur le meurtre d'un sénateur, avec Warren Beatty, et *Les hommes du Président,* déjà cite, sur l'affaire du Watergate. Dustin Hoffman et Robert Redford tiennent les rôles des célèbres journalistes du Wahington Post, Carl Bernsten et Bob Woodward. Jason Robards, celui de leur rédacteur en chef ; sa performance lui vaudra l'Academy Award du Meilleur second rôle. En 1978, le réalisateur réunit Jason Robards et Jane Fonda dans *Le souffle de la tempête,* un « western » se situant dans les années 40. Il retrouvera l'actrice pour *Une femme d'affaire* (1981).
En signant *Dream Lover,* Pakula ne faillit pas davantage à sa réputation, le film mélangeant avec bonheur divers genres ; c'est un thriller dans lequel nous explorons également l'univers psychanalytique des rêves (et des cauchemars se mêlant à la réalité) : une jeune fille de bonne famille est tiraillée entre ses souvenirs d'enfance (perturbés par le départ et la mort de sa mère) et la « réalité du moment », à savoir le milieu d'artistes dans lequel elle tente d'évoluer.
Kathy Gardner est interprétée par Kristy Mc Nichol, que l'on a pu voir au cinéma dans *The Night the Lights Went Out in Georgia, Only when I Laugh, Pirate Movie, Dressé pour tué* et *Just the Way you Are.*





Nicholas Rowe et Alan Cox, les jeunes héros des premières aventures du célèbre détective de Baker Street

par Karen E. Bender

Pour Sherlock Holmes, tout meurtre avait une solution. Il suffisait de la découvrir. Mais Nicholas Rowe (Sherlock Junior) et Alan Cox (Baby Watson), les deux jeunes interprètes du *Secret de la pyramide*, ne devaient pas trouver si facilement la solution aux problèmes qui se posaient à eux : faire coïncider les exigences d'une carrière cinématographique prometteuse et d'un système éducatif à l'anglaise, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il manque de souplesse...

« On ne peut pas imaginer ce que c'est, en Amérique », se lamente Nicholas Rowe, 19 ans, la vedette de *Young Sherlock Holmes*, qui répond en tout cas avec passion à la question : que se serait-il passé si Holmes et Watson s'étaient connus pendant leurs études ? « Aux Etats-Unis, quand un gamin de treize ans décroche un rôle, tout le monde pense que c'est merveilleux. En Angleterre, dans les milieux étudiants, l'opinion généralement admise est qu'il n'est pas très sérieux de faire du cinéma tant qu'on n'a pas terminé ses études. »

On pourrait s'étonner de l'accueil mitigé réservé par le corps enseignant à ce film qui contraste radicalement avec les produits ordinairement réservés aux adolescents et dans lesquels les jeunes héros sont la plupart du temps promis à la destruction par des hordes de zombies aux yeux jaunes et encagoulés. Comment est-il possible que, lorsque les responsables du casting prirent contact avec les plus grandes écoles anglaises afin de trouver les interprètes de Holmes et de Watson, leurs portes soient restées hermétiquement closes ?

A St-Paul, l'école que fréquence Alan Cox — 16 ans —, on s'indigna à l'idée de laisser des prospectus de talents écumer le campus.

« On leur a purement et simplement répondu non », raconte Cox. « On ne les a pas laissés entrer, ne serait-ce que pour jeter un coup d'œil. On leur a interdit de rencontrer un seul d'entre nous ! »

« A Eton — mon école —, ils n'étaient pas d'accord non plus », confirme Rowe. « Ils n'ont donné l'autorisation qu'aux étudiants de dernière année. Ils avaient très peur que des jeunes qui n'avaient pas fini leurs études se laissent tenter par le cinéma. Faire un film, ça représente un bouleversement dans la vie ! »

A quoi il ajoute que ce bouleversement n'est pas encouragé, le système éducatif anglais étant « très rigide ». Même les parents des jeunes acteurs, Brian Cox et Caroline Burt, qui sont eux-mêmes comédiens, n'étaient pas, comme il le dit lui-même, « très chauds lorsqu'on me proposa le rôle, parce qu'ils ne voulaient pas que je manque le trimestre ».

Leurs amis et les prospecteurs de talents les ayant encouragés à passer les auditions, les deux jeunes acteurs finirent par l'emporter sur 4 000 candidats, mais l'attitude du corps enseignant à l'égard de la corporation du cinéma semble toutefois avoir fait une grande impression sur eux, et elle n'a certainement pas contribué à leur faciliter les choses lorsqu'il leur fallut concilier les exigences du tournage avec la poursuite de leurs études.

« La vie est dure quand on n'a aucune qualification précise étant jeune », déclare Rowe. « Il y a tant d'acteurs qui ont commencé très jeunes et dont personne ne veut plus entendre parler passé 24 ans. »

D'après Cox, ses parents l'auraient vu démarrer dans la carrière en faisant des vœux pour qu'il laisse tomber par la suite : « Je joue la comédie depuis que j'ai cinq ans, mais ça déplaît beaucoup à mes parents », dit-il. « Au départ, ils s'étaient dit qu'en me

Des leçons d'escrime au collège qui se révéleront fort profitables pour le jeune Holmes...



D'autres exercices aux résultats moins probants...



Elisabeth (Sophie Ward), la « fiancée » que Sir Arthur Conan Doyle n'avait pas prévue...

laissant faire je m'en dégoûterais tôt ou tard. »

« Et tu n'en as pas encore assez ? » demande Rowe.

« C'est un métier impossible, beaucoup plus difficile que les gens ne se l'imaginent généralement », poursuit Cox. « C'est qu'il y a tellement d'acteurs... On est la plupart du temps sans travail, mais mes parents n'étaient pas résolument hostiles. Ils ne m'ont jamais interdit de devenir acteur, parce que, quelque part, ils devaient bien espérer qu'on me proposerait un jour un film comme celui-ci. Et *Young Sherlock Holmes* est une occasion en or. C'est peut-être le film qui va me lancer... »

Quelles que soient leurs inquiétudes sur la sécurité de l'emploi, Rowe et Cox ont déjà un joli palmarès à leur actif : Rowe, qui faisait déjà du théâtre à Eton, a tenu l'un des rôles principaux du « Tartuffe » de Molière à l'école, puis, par la suite, celui de Barclay dans « Another Country », la pièce de Julian Mitchell. Il devait d'ailleurs obtenir un petit rôle dans le film qui en fut tiré. Cox, quant à lui, a tourné dans les téléfilms adaptés du *Voyage Round My Father* de John Mortimer, dans lequel il interprétait le fils de Laurence Olivier, et de *Jane Eyre,* d'après Emilie Bronte, avec Timothy Dalton *(Flash Gordon),* puis dans une série télévisée de la BBC, *Divorce.*

Mais les deux jeunes acteurs se sont rendus compte que les références, le travail et le talent ne sont pas toujours des critères suffisants lorsqu'il s'agit d'obtenir un rôle.

« Je suis très conscient du fait que, pour avoir du succès, il vaut souvent mieux avoir la tête de l'emploi que du talent », avoue Rowe. « Et je dois dire que je trouve ça exaspérant. »

« Ce ne sont pas les beaux garçons qui manquent », poursuit Cox. « Enfin, beaux dans la mesure où Harrison Ford est beau. Il y en a qui, sans être particulièrement doués, sont tellement séduisants qu'il arrivent à faire quelques films, mais dès qu'ils perdent de leur charme, on n'entend plus parler d'eux », ajoute-t-il avec un sourire sinistre. « Et là, je suis tranquille : Nick et moi, ce n'est pas pour notre beauté stupéfiante qu'on nous a choisis ! »

« D'ailleurs, il vaut mieux ne pas être particulièrement sexy, dans ce métier ; parce qu'alors, si on a du succès, c'est pour des caractéristiques bien plus utiles qu'une belle gueule. Un certain mystère, le sens du danger, ou de l'humour... autant de qualités qu'on retrouve chez Nick. »

Rowe lui lance un coup d'œil sceptique ; le regard d'un jeune homme de 19 ans qui n'y croit pas trop. « Mais c'est vrai ! », s'exclame Cox, enthousiaste.

La clé de l'énigme

Le problème se trouva partiellement résolu lorsque les deux jeunes gens durent commencer réellement les répétitions. Ils se livrèrent aux investigations familières à tous les acteurs, à ce processus que tous connaissent de découverte de leur personnage — Holmes et Watson, dans leur cas précis.

Il se trouve que Cox avait commencé à s'y préparer avant même de savoir qu'il aurait un jour à l'incarner : « A la fin de *A Voyage Round My Father,* John Mortimer m'avait donné un livre : Les Œuvres complètes de

OCK HOLMES

Sherlock Holmes ! » se remémore-t-il. « J'avais une dizaine d'années lorsque je l'ai fini. »

« J'ai relu certaines des histoires lorsque j'ai su qu'on m'avait choisi pour le rôle de Watson. Je me suis surtout intéressé aux premières pages des nouvelles, celles qui décrivent vraiment Holmes et Watson : les clubs qu'ils fréquentent, ce qu'ils font de leur temps libre, autant de détails révélateurs de leur caractère.

« J'ai aussi revu un certain nombre de vieux films avec Basil Rathbone. Tout le monde dit que les archétypes de Holmes et Watson, ce sont Basil Rathbone et Nigel Bruce, mais j'ai vu d'autres films formidables mettant en scène ces personnages. Ainsi *Meurtre par décret,* avec Christophe Plummer dans le rôle de Holmes et James Mason dans celui de Watson. »

Ses investigations permirent à Cox de se faire une idée précise du personnage de Watson : « Watson est le genre d'individu qui ne change pas. A cinq ans ou à soixante, c'est le même individu, très sérieux, très terre à terre », nous dit-il. « Il vit parfois comme dans un rêve, mais il n'est pas bête ; ce n'est pas un imbécile. C'est ce qui me déplaisait dans l'interprétation de Nigel Bruce : il en faisait un débile mental, incapable de comprendre quoi que ce soit. »

Rowe aussi a vu les films avec Rathbone, mais c'est à Levinson qu'il attribue le mérite d'avoir su lui donner une juste idée de la façon dont il devait incarner le personnage de ce détective en herbe.

« Barry tenait à ce que ce soit avant tout un étudiant, pas Sherlock Holmes », nous explique Rowe. « Mais il fallait en même temps qu'on sente qu'il avait l'étoffe pour devenir un grand détective : une intelligence potentielle, l'impulsivité... Sans pour autant être un Basil Rathbone junior, à dix-sept ans, par exemple. Le jeune Sherlock Holmes fait des bêtises dans le film, ce qui est une bonne chose. »

« On retrouve vraiment dans les personnages du film les principaux traits de caractère de Holmes et Watson tels qu'on les connaît », reprend Cox. « Mais ce que j'aime bien dans le personnage de Holmes tel qu'il est décrit dans le film, et tel que Nick l'interprète, c'est qu'il n'est pas aussi froid et distant que dans ses aventures d'adulte. Ce film explique pourquoi il se replie sur lui-même et devient si renfermé. »

Lorsque Alan Cox et Nicholas Rowe commencèrent à travailler sur *Young Sherlock Holmes,* le plus gros problème qu'ils eurent à surmonter ne fut plus que d'avoir à suivre leurs études tout en assurant les aspects les plus superficiels de la vie d'acteur ; ce devait être la mousse... Le jeune Watson du film est un tantinet rondouillard — il se shoote au flan à la vanille — alors que dans la vie réelle, Cox est plutôt mince. Pour remplir ses costumes, la production dut lui confectionner un rembourrage sur mesure, dont Cox ne garde pas un très bon souvenir.

« Je n'arrêtais pas de me casser la figure », nous raconte-t-il plaisamment. « J'avais un mal fou à marcher avec mon rembourrage parce que je n'avais absolument pas conscience de mon nouveau volume. Et puis il n'y avait pas de semelles à mes chaussures : juste une plaque de bois très lisse et très dure avec laquelle je tombais tout le temps. »



« Young Sherlock Holmes », entièrement tourné dans les studios anglais, bénéficie de décors extraordinaires où la brume ajoute aux mystères une dimension poétique.

« C'était un spectacle, je vous assure, de voir Alan sortir précipitamment d'une pièce et rester coincé dans une porte par son écharpe ! On aurait dit un personnage de dessin animé », conclut Rowe.

La dernière difficulté qui attend maintenant les jeunes héros de *Young Sherlock Holmes* est peut-être celle à laquelle ils sont le moins préparés : la célébrité.

Ce qui fait hausser les épaules à Rowe : « Ce n'est pas quelque chose qui me fait vibrer », dit-il. « Si elle doit arriver, elle arrivera. »

Quant à Cox, il a une vision de la chose qui laisse à penser que le problème sera, pour lui, véritablement *élémentaire...*

« Je ne sais pas comment les choses vont tourner », laisse-t-il tomber, « mais si quelqu'un m'accoste et me demande — vous savez comment sont les gens : « C'est vous, Alan Cox ? », je n'aurai qu'une seule chose à répondre : « Oui. » »

(Trad. : D. Haas)

Nicholas Rowe se révèle remarquable dans le rôle du jeune Sherlock Holmes, auquel il apporte toute sa fougue et son dynamisme d'adolescent.

LE CHEVALIE

par Salvador Sainz

Une nouvelle législation espagnole vient de permettre aux cinéastes ibériques de réaliser des films plus ambitieux — et plus « commerciaux » — que par le passé. Ces dernières années, l'industrie du cinéma avait décliné : les firmes productrices manquant d'argent, les films étaient trop rapidement tournés et avec trop peu de moyens. *El Caballero del Dragon* (« Le chevalier du dragon ») relève donc un défi : celui de conquérir les marchés internationaux, et de présenter en Espagne une œuvre capable de rivaliser avec les grandes productions fantastiques américaines. Notre correspondant Salvador Sainz vous le présente en avant-première...

La renaissance du

Un passé glorieux

Il y a une quinzaine d'années, durant la fastueuse période 68/75 où le cinéma populaire triomphait encore sur les écrans du monde entier, Paul Naschy et Amando de Ossorio tournaient en Espagne de nombreux films fantastiques célébrant tout un bestiaire « classique » : les aventures des loups-garous, morts-vivants, zombis et Templiers maléfiques s'y succédaient à une cadence... infernale ! Narciso Ibanez Serrador (*La Résidence*, avec Lili Palmer), Jorge Grau *(Cérémonie sanglante)*, et Victor Erice *(L'esprit de la Ruche)* nous livraient alors des œuvres de grande qualité artistique, tandis que Vicente Aranda ou Eugenio Martin s'attaquaient à des productions aux budgets plus conséquents.
Puis la mode passa, certains metteurs en scène spécialisés durent prendre leur retraite, se « reconvertir » (Jorge Grau, Vicente Aranda, Eugenio Martin) ou bien se diriger vers la télévision (Narciso Ibanez Serrador). Seuls l'infatigable Paul Naschy, et parfois Amando de Ossorio, continuèrent à œuvrer dans le genre qui nous est cher. La mort du Général Franco (1975), marqua également le coup d'arrêt d'une censure jugée féroce, et le public put enfin découvrir, pour la première fois, l'érotisme cinématographique jusque-là interdit. Bien entendu, les producteurs en profitèrent pour ce consacrer à ce nouveau genre, ou tout au moins pour aborder des sujets montrant la vie et les rapports humains sous un nouvel aspect.

Le temps du changement

A partir de 1980, Paul Naschy (alias Jacinto Molina, ex-champion national des poids et altères) tourna des films plus ambitieux abandonnant provisoirement les exploits de son cher lycanthrope (*Los Cantabros, Operacion Mantis*, etc...), mais les goûts du public ayant rapidement changé, ses dernières œuvres ne connurent pas le succès escompté. Amando de Ossorio s'est à nouveau essayé au fantastique avec un casting international (Ray Milland, Tymothy Bottons, Jared Martin, Taryn Power), mais son *Serpiente de Mar* (« Le serpent de mer », qui



Surgi d'une dimension inconnue, apparait enfin le mystérieux visiteur de l'espace tant attendu par le sorcier Boecius. Chevalier du Dragon.

R DU DRAGON

reprenait une idée de la Hammer Films) eut une carrière avortée. De nouveaux-venus firent leur apparition. Juan Piquer, avec une série de films adaptés de Jules Verne, puis Sebastian d'Arbo, spécialisé dans la parapsychologie. Cependant, pour consolider l'industrie cinématographique et lui donner les moyens nécessaires, il fallait de nouvelles lois. Celles-ci firent leur apparition, entrainant de vives protestations dans la presse (les subventions étant jugées « partiales » et favorisant certains professionnels plutôt que d'autres) et même un scandale politique. Quoiqu'il en soit, le Ministère de la Culture a créé un nouvel Institut du Cinéma, dont le but est de permettre la mise en chantier de superproductions, compétitives sur le plan international et envisageables pour l'exportation.

Espoirs nouveaux...

La plus grande des subventions fut accordée à Fernando Colomo, un réalisateur spécialisé dans la comédie (on lui doit des œuvres savoureuses telle *Estoy en Crisis*). Cette somme considérable devait lui permettre de mettre en chantier, voici un an, *El Caballero del Dragon*, un film comme l'on n'en avait encore jamais vu en Espagne, mêlant science-fiction et héroïc fantasy, avec un casting exceptionnel comprenant Klaus Kinski, Fernando Rey et Harvey Keitel.
Pour la première fois, il a été possible de réunir une grande équipe d'effets spéciaux, ceux-ci devant nous montrer — entre autres ! — l'arrivée d'un vaisseau spatial en plein Moyen-Age ! Il s'agit d'une histoire fantastique où un sorcier prénommé Boecius (Klaus Kinski) espère la venue d'un homme d'une autre planète, qu'il désirerait rencontrer. Son plus grand ennemi, Fray Lupo (Fernando Rey) multiplie les intrigues contre lui, jusqu'au moment où l'engin de l'espace fait bel et bien son apparition, semant naturellement la panique parmi une population ignorante (en serait-il autrement aujourd'hui ?). Les habitants de la contrée pensent qu'une telle machine ne peut être qu'un « Dragon » et que son passager « IX » (Miguel Bosé - un populaire chanteur espagnol) est un Chevalier. S'ensuivent, naturellement, des aventures fort « épiques », dans un registre totalement différent de ce que le cinéma nous propose aujourd'hui...

fantastique espagnol



Sa venue sera pour la belle Maria Lamor une fascinante découverte, bientôt immortalisée sous le nom du

Un tournage de longue haleine...

Les moyens engagés par la production furent bien investis. L'intérieur du vaisseau « caligarien », en particulier, est un petit chef d'œuvre. Reyes Abades et Chuck Cominski se chargèrent des effets mécaniques et visuels, les plus chers de toute l'histoire du cinéma espagnol — et les plus réussis également ! Seize semaines de tournage furent nécessaires, dont quatre avec Klaus Kinski, qui, bien entendu, ne se priva pas de rendre la vie impossible à l'équipe technique et artistique avec ses exigences habituelles (lorsqu'il quitta le plateau, au terme de son contrat, l'équipe, enfin libérée de son despotisme, célébra une grande fête !). Les douze semaines restantes furent, selon Fernando Colomo, très heureuses.
Bien qu' *El Caballero del dragon* soit essentiellement un film de SF, l'humour et la comédie chers au réalisateur y tiennent une place importante.
Tout récemment distribué en Espagne, il vient d'y remporter un très grand succès, qui ouvrira peut-être, espérons-le, la voie à une nouvelle vague fantastique de qualité...



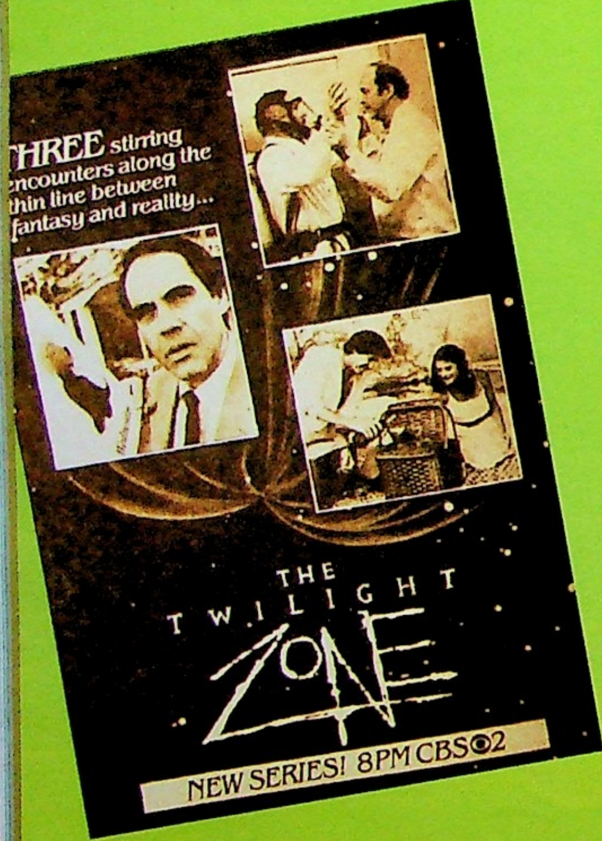
Au cœur de l'étrange, sur la 5e chaîne :

LA CINQUIÈME DIMENSION :

Un brillant retour dans l'univers de Rod Serling

par Alain Carrazé et Pascal Pinteau

Nous l'attendions avec une légitime impatience depuis des mois, et pourtant, nous n'osions plus y croire. En effet, après le désistement de TF1, cette nouvelle série, à l'instar de celle de Spielberg (**Amazing Stories**), semblait reléguée aux oubliettes, en ce qui concerne la France.
Et puis soudain le miracle eu lieu ! Le 24 février dernier (date mémorable), vous avez pu visionner, tout comme nous, sur une chaîne qui joue *ouvertement* la carte du Fantastique, le premier épisode de **The New Twilight Zone**, rebaptisée avec un opportunisme de circonstance la **Cinquième dimension** !
Après un somptueux générique (où apparaît subrepticement le regretté Rod Serling), nous eûmes droit à deux segments tournés par Wes Craven : **« Shatterday »**, un peu lent mais excellemment interprété, et surtout un petit chef-d'œuvre tragi-comique : **« A Little Peace and Quiet »**. Un démarrage foudroyant, laissant augurer de belles réussites futures, surtout si l'on sait que certains épisodes ont été réalisés par Joe Dante, John Milius, William Friedkin, Tommy Lee Wallace et Peter Meddack !
Au moment où vous lirez ces lignes, vous aurez donc pu voir 6 épisodes de 45 min, et découvrir ainsi que chacun d'entre eux se compose en réalité de petits segments de durée variable (une excellente idée : déterminer la longueur d'un sketch en fonction de l'intérêt du sujet). Cette nouvelle **Twilight Zone**, nous vous en avions cependant déjà parlé, puisqu'en novembre dernier, l'Ecran Fantastique publia un entretien du producteur, Phil de Guerre (n° 62, page 66) ainsi que des informations exclusives de Wes Craven. La diffusion de la **5e dimension** devant se poursuivre, en France, jusqu'à la fin du mois de juin, nous avons demandé à Alain Carrazé et Pascal Pinteau (deux collaborateurs de « Temps X », émission responsable de la découverte en France de l'ancienne **Twilight Zone**) de nous établir la liste des 18 premiers épisodes diffusés aux U.S.A. du 27 septembre 85 au 14 février dernier, chronologie, qui, en toute logique, devrait être respectée chez nous (jusqu'au 23 juin). Six mois de délais seulement entre les U.S.A. et la France : un véritable record, dont il convient de féliciter les avisés et perspicaces responsables de la 5e chaîne...



Un nouvel âge d'or pour la télévision américaine

Durant les années 50, la télévision américaine a connu son « âge d'or », une période où l'on recherchait de nouvelles formes de divertissements propres à satisfaire tous les publics. Avant de découvrir les avantages de séries TV présentant les aventures de héros réguliers (fidélisation, réutilisation des décors), les chaînes US diffusaient des programmes d'anthologies comme *Alfred Hitchcock presents*, *The Outer Limits* (en français : *Au-delà du réel*) ou la légendaire *Quatrième dimension (The Twilight Zone)*.
Est-il nécessaire de décrire l'extraordinaire popularité de cette « Zone Crépusculaire », qui, 20 ans après le tournage de son dernier épisode, continue à fasciner des millions de télespectateurs ?
Il existe aujourd'hui des tee-shirts « TZ », des badges, une boîte à musique « TZ » qui restitue la narration de Rod Serling, une magazine de nouvelles fantastiques supervisé par Carol Serling, etc... Même le grand Spielberg, abreuvé de télévision durant son enfance, a rendu hommage à « TZ » à travers un long métrage, remake de trois épisodes célèbres. De temps en temps, les fans américains, canettes de Coca et hamburgers en main, tentent de garder les yeux ouverts pendant 24 heures devant un marathon « TZ » regroupant les meilleurs segments de la série ! CBS a même exhumé trois épisodes inédits pour les recolorier (via ordinateur) image par image. Devant une telle ferveur, une décision s'imposait : confier à une nouvelle équipe le soin de guider les télespectateurs dans les contrées jusqu'ici inexplorées de la Quatrième dimension.
En septembre dernier l'on a assisté au retour triomphal de l'anthologie à la TV américaine : *Alfred Hitchcok presents* (remakes actualisés), *Amazing Stories*, *Georges Burns Comedy Week* et bien sûr la nouvelle Quatrième Dimension produite par Phil Deguerre. Tous les vendredi soir à 20 h (avant *Dallas* !), un superbe générique au thème musical composé par Grateful Dead annonce une heure de récits fantastiques entrecoupés des publicités habituelles. Ayant pu visionner ces épisodes dans leur quasi-intégralité, nous avons été frappés par leur grande qualité. De bons scénaristes, des réalisateurs prestigieux, des comédiens hors pair, bref, toute une équipe contribue à faire de ce grand retour un succès critique et populaire. *The New Twilight Zone* s'est à présent matérialisée sur la 5e chaîne, rivant tous les fantasticophiles à leur poste le lundi soir à 22 h 30 pour savourer une œuvre de télévision hors du commun, dont nous effectuons pour vous un premier tour d'horizon...



Vincent Guastaferro incarne un « technicien de rêve » dans « Dreams for Sale ». Au centre, l'assistant réalisateur Paul Deason.

Episode 1 *(24 février 86)*

« Shatterday » d'après une nouvelle d'Harlan Ellison.
Réal. : Wes Craven
Jay Novins, un personnage vil et cynique, découvre qu'un double sympathique prend petit à petit son identité et le remplace dans son travail et sa vie privée. Une longue descente aux enfers commence pour cet homme dont l'univers s'effrite jour après jour jusqu'à la confrontation finale, puissamment montrée par Wes Craven...

« A Little Peace and Quiet »
Réal. : Wes Craven
Une mère de famille, constamment harcelée par les bruits agressifs de sa vie quotidienne, découvre un pendentif magique qui lui permet d'arrêter le temps à volonté.
Remarquable interprétation de Melinda Dillon *(Rencontres du 3e type)* dans cette histoire qui débute à la façon d'une comédie et s'achève par un choc dramatique !

Episode 2 *(3 mars)*

« Word Play »
Réal. : Wes Craven
Un paisible vendeur croit devenir fou : au fur et à mesure que les heures passent, le langage des gens qui l'entoure devient absolument incompréhensible !...
Une chute savoureuse et un récit original. A noter : le soin apporté à la conception de cette « nouvelle langue » présente sur les panneaux et affiches du décor ainsi que dans la bouche des comédiens grâce au véritable « guide assimil » mis au point par Phil Deguere !

« Dreams for Sale »
Réal. : Tommy Lee Wallace
Une jeune mère de famille croit vivre un cauchemar ! A plusieurs reprises, le pique-nique qu'elle a organisé avec son mari et ses enfants semble « glisser hors de la réalité » : les événements se répètent, les paroles semblent issues d'un disque rayé et sa perception sensorielle se brouille. Derrière les images de l'illusion, les secrets d'un terrifiant futur... Un sketch surprenant et efficace. Avec Meg Foster et David Hayward.

« Chameleon »
Réal. : Wes Craven
Une entité extraterrestre ramenée sur terre par la navette spatiale adopte la forme de tout être qui l'approche. Un groupe de savants va tenter de percer les motivations de ce curieux caméléon...
Rebondissements et effets vidéo multiples sont au rendez-vous de cet épisode de SF. Avec John Ashton, Ben Piazza et Terence O'Quinn.

Episode 3 *(10 mars)*

« Healer »
Réal. : Sigmund Neufeld
Grâce à une pierre magique dérobée dans un musée, un jeune voleur devient une vedette de télévision spécialisée dans les « guérisons miraculeuses ». Mais un jour, le propriétaire légitime du talisman vient réclamer son dû... Une histoire touchante à l'aspect « moraliste » un peu décevant.

« Children's Zoo »
Réal. : Robert Downey
Une petite fille incite sa famille à l'accompagner au « Zoo des enfants », une attraction d'un genre bien particulier où les parents trop hargneux ou agressifs se retrouvent à la merci de leur progéniture avide de changement ! Une courte histoire très drôle qui donne à Wes Craven l'occasion de faire une apparition dans le rôle d'un des adultes... Avec Steven Keats et Lorna Kuft.

« Kentucky Rye »
Réal. : John Hancok
Après avoir provoqué un accident de voiture et s'en être miraculeusement sorti, un alcoolique se voit confier la direction d'un bar de bord de route. Pour lui, c'est le paradis... à moins que... Un épisode un peu lent, sans surprise véritable, au climat néanmoins réussi.

Episode 4 *(17 mars)*

« Little Boy Lost »
Réal. : Tommy Lee Wallace
Une jeune femme, photographe en vogue, hésite entre la réussite de sa carrière et l'approfondissement de sa vie privée. La rencontre d'un étrange petit garçon va lui permettre d'imaginer comment aurait pu être l'enfant qu'elle a choisi de ne pas avoir...
Une interprétation sans faille au service d'une histoire très émouvante. Avec Season Hubley et Nicolas Surovy.

« Wish Bank »
Réal. : Rick Frieberg
Une lampe d'Aladin transporte une jeune femme dans une banque des souhaits très (trop ?) moderne...
Une courte histoire parodique aux surprises hilarantes, avec Dee Wallace.

« Night Crawlers »
Réal. : William Friedkin
Un vétéran du Viet-Nâm, retenu par un violent orage, s'abrite dans un bar et raconte aux consommateurs son étrange histoire : hanté par ses souvenirs, il n'ose plus dormir de peur que ceux-ci ne se matérialisent...
Après 15 minutes de tension dramatique, William Friedkin se déchaîne dans une description hallucinante de la violence guerrière. Un épisode exceptionnel, remarquablement interprété par Scott Paulin.

Episode 5 *(25 mars)*

« If She Dies »
Réal. : John Hancock
Désemparé après avoir été témoin de l'accident qui vient de plonger sa petite fille dans le coma, un homme se sent irrésistiblement attiré par un meuble mis aux enchères. Il s'agit d'un lit d'enfant dont l'orphelinat veut se débarrasser car il a appartenu à une fillette morte d'une longue maladie. Remarquable interprétation de Tony Lo Bianco.

« Ye Gods »
Réal. : Peter Meddak
Les Dieux de l'Olympe, toujours actifs à notre époque, décident de se pencher sur les problèmes de simples mortels. Cupidon va tenter de dissiper les tourments amoureux d'un homme d'affaire. Un scénario assez superficiel ne permet pas à ce segment de 27 minutes de passionner de bout en bout. Avec Davide Dukes et Robert Morse.

L'un des épisodes les plus violents et réussis de la série : « Night Crawlers » de William Friedkin.

Episode 6 *(31 mars)*

« Examination Day »
Dans un lointain futur, tous les enfants sont soumis à un test d'intelligence déterminant pour leur carrière et... leur vie.
De beaux décors mais un sus-



L'équipe technique détruit à l'aide de torches les décors de « Night Crawlers », construits entièrement en studio.



L'un des « Night Crawlers » (un vétéran du Viet-Nâm est terrifié par des cauchemars récurrents).

pense dont l'efficacité repose sur une « chute » trop prévisible. Avec Davice Mendenhall et Christopher Allport

« A Message from Charity »
Un garçon découvre qu'il est en contact mental avec une jeune fille du 18e siècle, vivant en Nouvelle-Angleterre. Chacun d'entre eux voit et ressent ce que l'autre est en train de vivre. Effrayés par les récits de la jeune fille et ses visions « diaboliques » d'un lointain futur, les bigots décident de tirer tout celà au clair lors d'un procès pour sorcellerie...
Une fois encore, Phil Deguere prouve qu'il possède un flair remarquable et une réelle maîtrise des scénarios romantiques que d'autres auraient pu évoquer avec trop de lourdeur. Ce segment, tout en finesse et en sensibilité réussira à émouvoir les cœurs les plus secs ! Avec Kerry Noonan et Robert Duncan.

Episode 7 *(7 avril)*

« Teacher's Aide »
Réal. : B.W.L. Norton
« Possédée » par une statue maléfique, une jeune enseignante (Adrienne Barbeau) corrige ses élèves chahuteurs avec une poigne terrifiante avant de se transformer peu à peu en une créature issue des recoins les plus sombres de la « cinquième dimension » !
La cohérence du scénario a tendance à s'effacer devant l'impact visuel et les effets horrifiques un peu faciles de ce segment malgré tout agréable. Avec Adrienne Barbeau.

« Paladin of the Lost Hour »
Réal. : Alan Smithee
Un jeune homme vient au secours d'un vieillard qui semble vouer à sa montre, bloquée sur 23 h, une véritable vénération...

L'interprétation du grand Danny Kaye permet d'oublier la progression un peu lente du récit adapté d'une histoire d'Harlan Felison.

Episode 8 *(14 avril)*

« Play Time » / « Act Break »
Réal. : Ted Flicker
Un dramaturge (James Coco) se voit offrir la possibilité d'exaucer un vœu. Plutôt que de sauver son partenaire sur le point de succomber à une crise cardiaque, il va choisir de « travailler avec le meilleur écrivain du monde ». La morale sera préservée dans cette aventure au cœur de la cinquième dimension...

« The Burning Man »
Par un jour d'été torride, une jeune femme (Piper Laurie) prend en stop un curieux voyageur (Robert Blossom) qui se plaint avec insistance de la chaleur. Une brillante adaptation de l'univers de Bradbury. Avec Piper Laurie, Robert Blossom.

« Dealer's Choice »
Réal. : Wes Craven
Le diable mise la vie d'un homme lors d'une partie de poker. Peut-on tricher lorsque l'on affronte le prince des ténèbres ? Un scénario amusant mais manquant d'un brin de folie. Avec Dan Hedaya et M. Emmet Walsh.

Episode 9 *(21 avril)*

« Dead Woman's Shoes »
Réal. : Peter Meddak
Dans ce remake d'un ancien « TZ » (**Dead Man's Shoes**) l'esprit d'une jeune femme assassinée par son mari se réincarne dans le corps d'une vendeuse qui chausse ses souliers. Un remake réussi, avec Helen Mirren *(2010)*.

« Wong's Lost and Found Emportium »
Réal. : Paul Lynch
Après de longues années de recherches, un homme (Brian Tochi) découvre l'endroit où tout ce qui a été perdu un jour est entreposé...
Un segment remarquable, tout en demi-teinte et en subtilité.

Episode 10 *(28 avril)*

« Shadow Man »
Réal. : Joe Dante
Le croquemitaine vit sous le lit d'un petit garçon timide et, chaque nuit, sort pour commettre d'horribles meurtres. Il affirme cependant ne pas faire de mal à celui qui l'héberge. Il n'en faut pas plus à l'enfant pour songer au fait que certains de ses camarades n'ont pas été très gentils avec lui et que quelques conseils avisés tranformeraient le « Boogeyman » en ange exterminateur bien commode !...
La chute de cette histoire est, c'est le moins que l'on puisse dire, typiquement « dantesque » ! Avec Jonathan Ward.

« The Uncle Devil Show »
Réal. : David Steinberg
« Uncle Devil », présentateur d'une émission de magie pour les enfants, leur révèle ses secrets et leur permet de réaliser d'incroyables prodiges « pour de vrai » comme diraient ses spectateurs... Des effets visuels étonnants et une histoire insolite. Avec Murphy Dunne.

« Opening Day »
Réal. : John Millius
Histoire classique du mari encombrant dont l'amant se débarrasse au cours d'une partie de chasse au canard. A sa grande surprise, le meurtrier constatera qu'aux yeux de tous, il est devenu le mari de sa maîtresse. Son inquiétude va s'accroître lorsqu'il constatera que le défunt, soudainement ressuscité, se comporte comme l'amant de son « épouse » !...
Entièrement tournées en studio, de superbes scènes de chasse portent la griffe de l'homme de *« Conan »*. Avec Elan Oberon et Martin Kove.

Episode 11 *(5 mai)*

« The Beacon »
Réal. : Gerd Oswald
Une petite communauté semble soumise à la loi dictée par le phare qui domine la côte. A chaque appel lumineux, les villageois sont tenus de fournir une vie en offrande à la « chose » tapie dans le bâtiment. Un jeune médecin va tenter de découvrir la vérité... au péril de sa vie.
Bonne atmosphère mais on aurait aimé une conclusion plus spectaculaire. Avec Martin Landau et Charles Martin Smith.

« One Life, Furnished in Early Poverty »
Réal. : Dan Carlos Dunaway
Un homme remonte dans le temps afin de comprendre l'origine de l'amertume et de la colère qui l'habitent depuis toujours. Il rencontre l'enfant qu'il était et tente de modifier sa destinée.

LA CINQUIÈME

Très proche de l'épisode « Walking Distance » de l'ancienne série, cette histoire d'Harlan Ellison n'arrive pas a surprendre et, pire, laisse transparaître une certaine autosatisfaction de l'auteur, visiblement ébloui par son propre lyrisme... Avec Peter Riegert.

Episode 12 *(12 mai)*

« Her Pilgrim Soul »
Réal. : Wes Craven
Une insolite histoire d'amour ; L'âme d'une jeune femme se réincarne dans les circuits d'une machine holographique. L'inventeur de cette machine va constater l'apparition de l'image d'un embryon, d'un bébé puis d'une enfant qui va se développer à une vitesse incroyable, vieillissant de plusieurs années par jour. Fasciné par ce qui lui arrive, le savant va mettre en péril son mariage en désertant maison et épouse pour mieux étudier son « phénomène ».
Une fois encore, une histoire d'amour qui évite les clichés et sonne juste. Avec Kristoffer Tabori, Anne Twomey.



L'équipe d'effets spéciaux optiques photograp... réalisé par Wes Craven.

« I of Newton »
Réal. : Kenneth Gilbert
Un mathématicien voit surgir le diable dans son bureau : l'incarnation du Mal lui propose d'échanger son âme contre la solution d'une équation extrêmement complexe.
Courte histoire très amusante où le démon prend les traits d'un culturiste noir, au tee-shirt rouge changeant sans cesse d'inscription pour mieux promotionner l'enfer !... Avec Sherman Hemsley, Ron Glass.

Episode 13 *(19 mai)*

« Nitht of the Meek »
Réal. : Martha Coolidge
Dans ce remake très réussi d'un épisode célèbre de « TZ », un brave homme, Père Noël d'occasion dans un grand magasin, se rend



compte que son sac-poubelle regorge de cadeaux pour tout le monde !...
Avec Richard Mulligan, William Atherton, Teddy Wilson.

« But Can She Type »
Réal. : Shelley Levinson
Grâce à une photocopieuse magique, une secrétaire se voit transportée dans un monde parallèle où toutes les dactylos sont des stars...
Segment très amusant, grâce à la justesse de l'interprétation. Avec Pam Dawber, Charles Levin, Jeannie Elias.



un plan de matte pour « Chameleon », épisode

« The Star »
Réal. : Gerd Oswald
Un prêtre, passager d'un vaisseau explorant une lointaine galaxie, découvre les vestiges d'une civilisation anéantie par la transformation de son soleil en Nova. Une surprenante découverte va faire vaciller sa confiance absolue dans la sagesse de Dieu...
Fabuleusse adaptation d'un récit d'Arthur Clarke, ce segment possède tant de qualités (interprétation, décors, trucages) qu'en dresser la liste complète serait fastidieux...

John Ashton, incarnant un technicien de la NASA, va disparaître dans quelques instants grâce aux effets spéciaux (« Chameleon »).



Avec Fritz Weaver, Donald Moffat, Elizabeth Huddle.

Episode 14 *(26 mai)*

« Still Life »
Réal. : Peter Meddak
Découvrant au fond d'une vieille malle un appareil photo ayant appartenu aux membre s'une expédition en Amazonie, un amateur de clichés développe la pellicule restée intacte et découvre le témoignage visuel de cette aventure. Un seul inconvénient : « absorbées » par l'appareil, les âmes d'indiens féroces quittent les photographies et se mettent à la recherche de proies... Segment efficace et rapide, avec Robert et John Carradine.

« The Little People »
Réal. : J.D. Fiegelson
Au cœur de l'Irlande, les habitués d'un pub se lassent des récits fantastiques d'un ivrogne, racontant sans cesse ses rencontres avec les lutins. L'homme ne récoltera que quolibets et railleries jusqu'au jour où il va régler ses dettes avec de petits triangles d'or...
Evocation réussie des légendes traditionnelles avec une chute modernisée. Avec Hamilton Camp.

« The Misfortune Cookie »
Réal. : Alan Arkush
Un horrible critique gastronomique voit sa vie transformée par les messages prémonitoires contenus dans les gâteaux d'un restaurant chinois...
Excellente interprétation d'Elliot Gould et final savoureux !

Episode 15 *(2 juin)*

« Monsters »
Réal. : B.W.L. Norton
Un petit garçon fanatique de films d'horreur découvre que son voisin, un vieil homme tranquille, est un vampire. Ils deviennent amis mais le danger va surgir d'une façon surprenante...
Une histoire originale que l'on pourrait décrire comme un *Fright Night* à l'envers.

Avec Olivier Robbins et Ralph Bellamy.

« A Small Talent for War »
Réal. : Claudia Weill
Un extra-terrestre surgit au beau milieu des Nations-Unies et annonce la destruction prochaine de la Terre, à moins que ses habitants ne se décident à faire des progrès...
Court segment d'humour noir, avec John Glover.



Fritz Weaver (à l'arrière-plan) et Donald Moffat dans « The Star », d'après Arthur C. Clarke

« A Matter of Minutes »
Réal. : Sheldon Larry
Un couple se réveille dans un monde où le temps s'est arrêté pour laisser de curieux ouvriers bleus sans visage s'affairer dans les rues...
Original, drôle et surprenant, d'après Théodore Sturgeon. Avec Alan Arkin, Karen Austin, Adolph Caesar.

Episode 16 *(9 juin)*

« The Elevator »
Deux frères explorent l'usine dans laquelle leur père poursuit des recherches sur la croissance animale afin de lutter contre la famine...
Segment d'horreur surprenant. Avec Robert Prescott, Stephen Geoffreys.

« To See the Invisible Man »
Réal. : Noël Black
Dans un monde futur, les êtres jugés « associaux » sont condamnés à être invisibles pendant une année : personne ne doit les regarder ni leur parler... Avec Cotter Smith, d'après une histoire de Robert Silverberg.

« Tooth or Consequences »
Réal. : Robert Downey
Un dentiste complexé reçoit la visite d'une fée.
Avec David Birney.

Episode 17 *(16 juin)*

« Quarantaine »
Un constructeur d'armes est tiré de son sommeil cryogénique après 324 années : les hommes du futur ont désespérément besoin de lui ! Avec Scott Wilson.

« Welcome to Winfield »
Un garçon condamné par la maladie se réfugie avec son amie dans une ville ne figurant sur aucune carte. Avec Jonathan Caliri et Joann Willette.

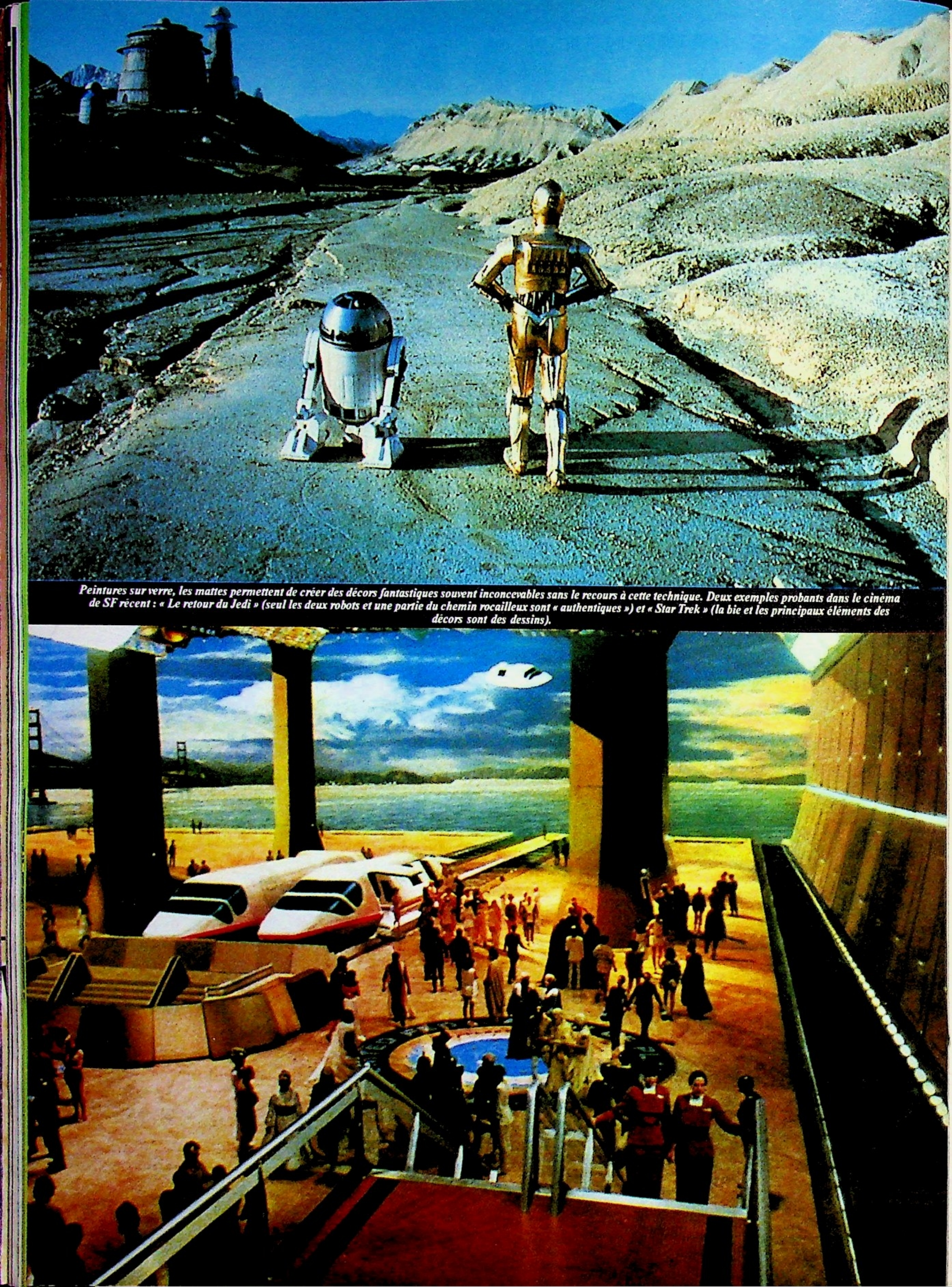
Episode 18 *(23 juin)*

« Personal Demons »
Un écrivain est menacé par une horde de petits démons que lui seul peut voir.
Excellente interprétation de Martin Balsam (le détective de *Psychose*).

« Gramma »
Ecrit par Harlan Ellison d'après Stephen King.
Un petit garçon est effrayé à l'idée de rester avec sa grand-mère mourante. Avec Barret Olivier.

« Cold Reaking »
Le créateur d'une émission de radio se voit offrir des effets sonores particulièrement réalistes. Avec Dick Shawn.

Liste établie et commentée
par **Alain Carrazé**
et **Pascal Pinteau**



Peintures sur verre, les mattes permettent de créer des décors fantastiques souvent inconcevables sans le recours à cette technique. Deux exemples probants dans le cinéma de SF récent : « Le retour du Jedi » (seul les deux robots et une partie du chemin rocailleux sont « authentiques ») et « Star Trek » (la bie et les principaux éléments des décors sont des dessins).

LES EFFETS SPÉCIAUX AU CINÉMA
I
LE MATTE PAINTING

par Marc E. Louvat

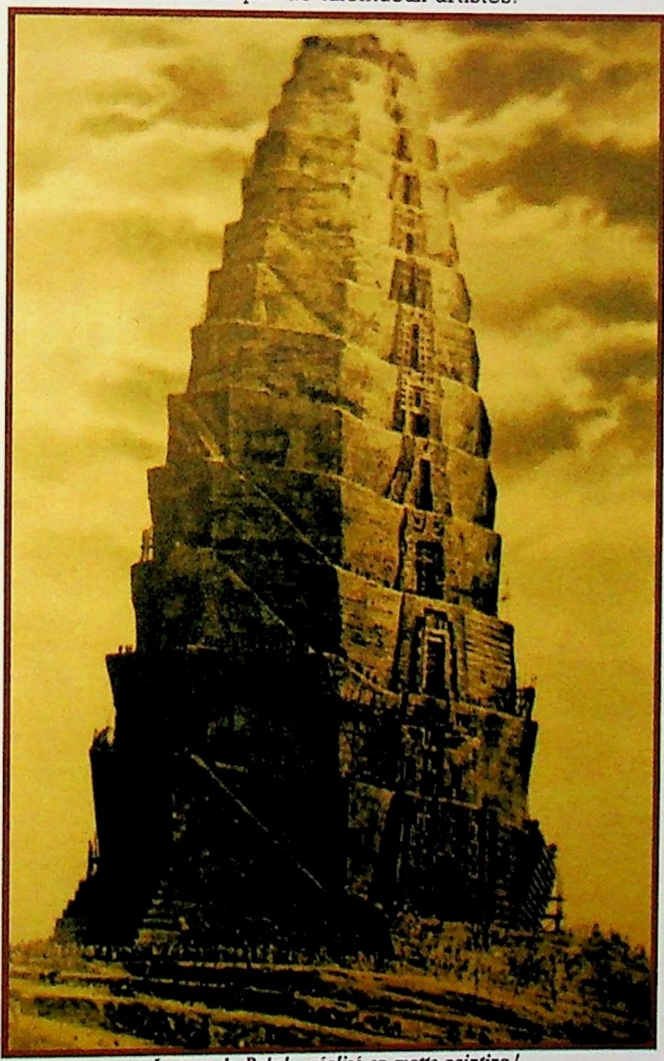
Une nouvelle rubrique, réclamée par beaucoup d'entre vous, où nous vous expliquerons (schémas à l'appui) les différentes techniques d'effets spéciaux utilisés au cinéma.
Ce mois-ci, Marc E. Louvat nous présente les « matte paintings », ces procédés auxquels a fréquemment recours le cinéma fantastique (Le voleur de Bagdad), d'épouvante (Psychose 2) et de science-fiction (Enemy Mine), qui permettent de remplacer les décors grandeur nature par d'habiles peintures effectuées par de talentueux artistes.

L'invention et l'emploi du matte painting reviennent très certainement à Norman O. Dawn, un Américain qui au cours d'un voyage à Paris en 1906 pour étudier la peinture, rencontra les frères Louis et Auguste Lumière, ainsi que Georges Méliès, alors maître du 7e art.

C'est la révélation : le cinéma fascine Dawn qui s'achète une caméra avant de retourner aux U.S.A.

Sa carrière cinématographique sera des plus réduites et essentiellement composée de documentaires. Son premier film **Missions of California** (1907) comporte l'un des premiers mattes de l'histoire du cinéma. Il aurait eu l'idée du matte lors d'une commande de photographies, bien avant qu'il ne possède une caméra. Il devait prendre plusieurs clichés de monuments et bâtiments architecturaux dans Los Angeles. Or, la plupart de ces constructions étaient installées sur des sites peu photogéniques. Il décida donc de se servir de ses talents de peintre pour résoudre son problème en plaçant entre l'objectif et le sujet une plaque de verre sur laquelle il avait préalablement peint des arbustes et végétaux qui venaient composer autour des monuments un paysage agréable. Plus tard, il réutilisera ce procédé pour **Missions of California**, ce qui lui permet d'y reconstruire certains bâtiments en ruine. Son invention était un moyen de rendre les images plus belles qu'elles ne sont dans la réalité *(figure n° 1)*.

L'invention de Dawn comportait cependant de nombreuses contraintes, en particulier en ce qui concerne la mise au point : l'image créée doit être nette sur la totalité de sa surface, alors que ses composants se trouvent à des distances différentes de la caméra. La peinture étant placée juste devant l'objectif, le décor naturel nécessitait un réglage sur une focale plus longue. Toutefois, Dawn améliora son système, résolvant partiellement le problème du fastidieux réglage. En 1911, il adapte au matte un système de caches, et en 1913 avec **The Driffter** crée la projection par l'arrière *(rear projection)*.



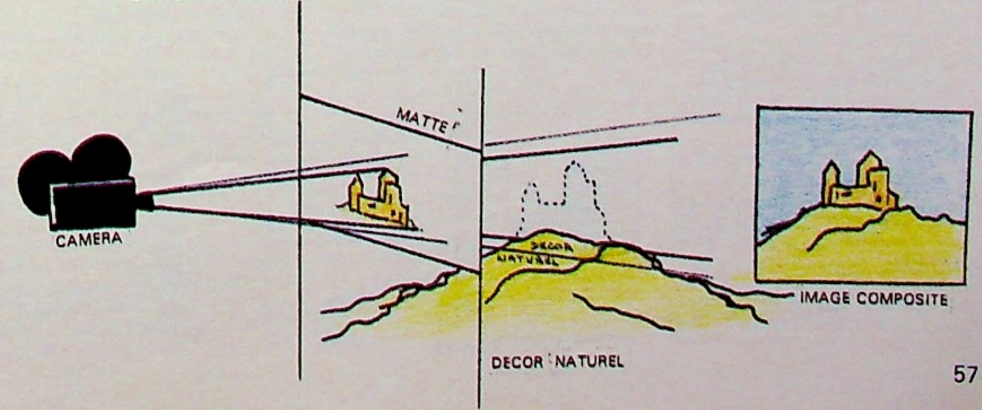
La tour de Babel... réalisé en matte painting !

LE MATTE PAINTING

La technique du matte painting consiste à combiner des peintures sur verre à des paysages existants et à des plans tournés avec des acteurs dans un décor n'occupant qu'une partie de l'image. Ce procédé qui substitue une peinture à des décors grandeur nature présente de nombreux avantages. Sur un plan matériel : le matte économise la construction de décors coûteux. De plus, il permet la reconstitution de sites pratiquement irréalisables pour des raisons techniques, matérielles et chronologiques.

Durant un certain temps, on préféra aux mattes les maquettes en trois dimensions qui accentuaient l'effet de perspective. Aujourd'hui, le matte a fait un retour en force grâce à l'amélioration des techniques de peinture et de prise de vue, ce qui n'empêche d'ailleurs pas l'association matte-maquettes. Le matte en lui-même est généralement fait après les prises de vue « action ». En effet, le matte doit se raccorder parfaitement au paysage ou aux plans qui ont été filmés. La réalisation d'un matte nécessite beaucoup de soin. Son support est généralement une simple plaque de verre dont la transparence permet l'insertion d'images réelles ou projetées qui occupent les parties non peintes. Aujourd'hui, on utilise principalement des peintures (opaques) acryliques qui ne changent pas de couleur en séchant — contrairement aux peintures à l'huile —, précaution liée au fait que l'on effectue des tests de raccordement tout au long de la réalisation du matte que ce soit pour la couleur ou pour la qualité de l'insertion. De nombreuses peintures sont travaillées sur le mode impressionniste. Les séquences étant souvent très courtes, quelques secondes seulement, les détails ne sont pas perceptibles par le spectateur. En fait, la précision du trait va dépendre essentiellement de la durée du plan, de sa mouvance, et de ce qui s'y passe. Y a-t-il une action suffisante pour attirer et retenir l'attention du spectateur au détriment du décor ? Par ailleurs, le centre des images sera le plus précis, car souvent fixé par le regard. Afin d'obtenir une véracité plus probante des perspectives, les créateurs construisent souvent des maquettes des sujets à peindre, qu'ils photographient puis projettent sur le verre. Parfois, comme cela était le cas dans le **Jedi**, on associe une maquette à un matte pour accentuer l'effet de perspective.

En fait, la réalisation d'un matte est une tâche ingrate pour un artiste. Celui-ci ne doit en aucun cas personnaliser son œuvre, mais la rendre la plus réaliste possible. Le matte est une peinture en « trompe-l'œil », donc en deux dimensions, mais qui doit recréer l'illusion des trois di-



mensions. Il est à noter que le matte ne se limite pas à la création de paysages et d'objets, mais peut aussi simuler une foule lointaine comme c'est le cas dans le Ben Hur de Fred Niblo en 1926 (scène de la course de chars, où la partie supérieure du cirque et la foule qui s'y trouvent est un matte).

TECHNIQUES D'INSERTION

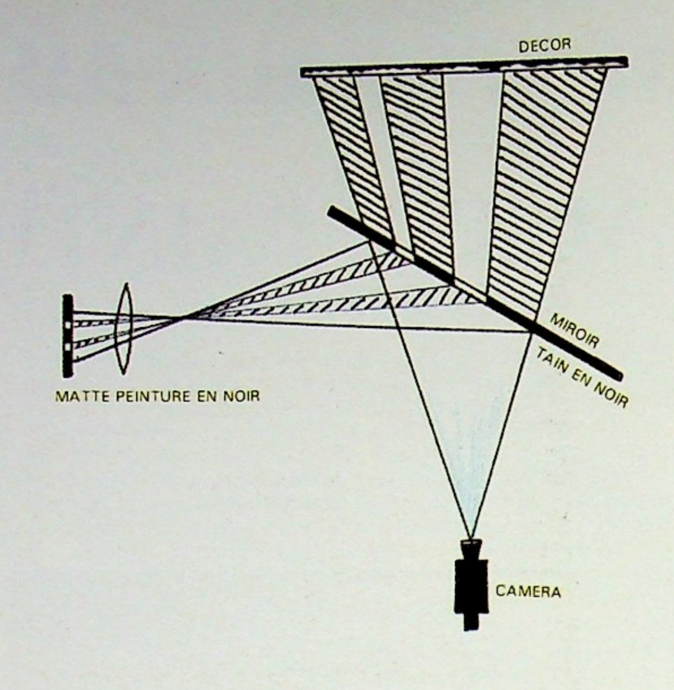
Diverses techniques existent pour associer le matte aux autres constituants de l'image. La méthode inventée par Dawn requiérait un maniement très long, de plus les résultats étaient souvent médiocres puisqu'il fallait utiliser une mise au point batarde (sujets proches et éloignés) en jouant sur la profondeur du champ.

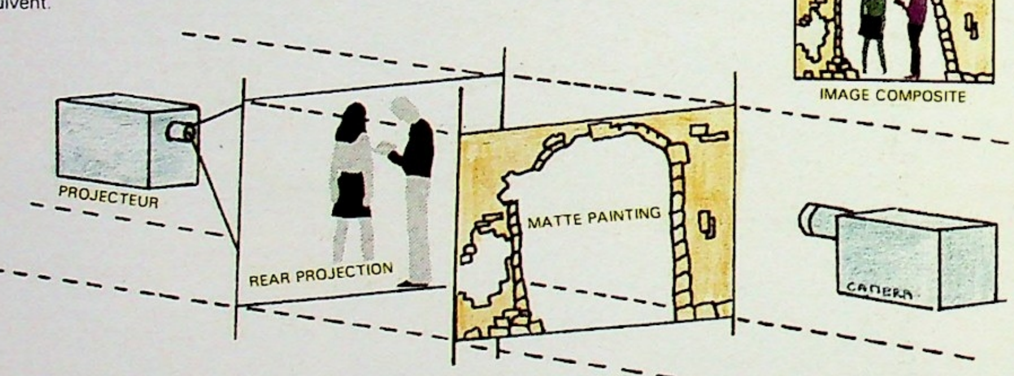
Un matte est rarement utilisé pour lui-même. On préfère lui associer des plans vivants accentuant le réalisme de l'image.

Imaginons une scène où deux hommes se dirigent vers un très vieux château au sommet d'une colline :

La scène se déroule en Pennsylvanie par exemple.

Pour des raisons techniques, le château est une peinture sur verre et le plan où se trouvent les deux hommes représente le quart en bas à gauche de l'image. Cet exemple servira à illustrer les procédés qui suivent.





PETIT LEXIQUE TECHNIQUE

Amorces-test : *Prises de vues supplémentaires destinées aux essais d'intégration, de couleur, de netteté...*
Blue Screen : *Technique moderne d'insertion d'objets mouvants dans des décors, avec l'utilisation d'un écran bleu neutre comme fond de prise de vue des objets. Ce fond neutre permettant par la suite la création de caches et celle d'images composites en vidéo.*
Cache : *Plaque noire découpée et placée devant l'objectif pour limiter l'impression de certaines parties de l'image et les laisser vierges.*
Contre-cache : *Complément du cache placé devant l'objectif pour masquer la partie déjà impressionnée du film et permettre l'enregistrement sur la surface laissée vierge par le premier cache.*
Grain : *Particulier, plus ou moins grosses, de sels d'argent dans la gélatine des films (photo, cinéma). Plus elles sont petites, meilleure sera la définition de l'image (finesse et précision).*
Profondeur de champ : *Il s'agit de la distance sur laquelle une mise au point fait le net. Plus le diaphragme est fermé, plus la profondeur de champ sera importante.*
Pouce : *Mesure anglo-saxonne : 25,4 mm*
Rear projection : *Technique utilisant comme arrière-plan de mattes une projection par arrière sur écran en verre dépoli.*
35 mm anamorphique : *Procédé permettant de filmer sur une pellicule 35 mm standard une image plus large. On utilise lors de la prise de vue un objectif anamorphique, qui comprime l'image dans sa largeur. Puis, grâce à un objectif désamorphoseur, on peut redresser l'image à la projection.*
Vistavision : *Système de prises de vues permettant d'atteindre un format d'écran de 1 X 1,85 (contre 1,33 en 35 mm standard). Le défilement est redressé par un prisme, la largeur de l'image se situant sur la longueur du film.*

gratter le tain en suivant les contours du reflet. La mise au point est rendue plus facile, les deux composants de l'image étant à une bonne distance de la caméra. Toutefois ce procédé demande encore beaucoup de précision pour un résultat très décevant en ce qui concerne la netteté. Le procédé a cependant évolué. Reprenant notre exemple, on aurait construit le décor immédiat autour des deux hommes et complété ce plan avec le matte, représentant le sentier qui va au château. Ainsi, fut édifiée la tour de Babel du film The Bible de John Huston. Un décor naturel représentant ses deux ou trois premiers étages, un matte achevait cette gigantesque tour.

Le matte dès lors servait la fiction.

Le système d'intégration des mattes par le principe des caches fut redécouvert plus tard *(figure 5)*.

Reprenons notre scène, on filme le plan (les deux hommes sur le chemin) en prenant soin de masquer à l'aide de caches toute la partie de l'image où viendra se positionner le matte. Après rembobinage du film, on place le contre-cache dans le quart en bas à gauche et l'on filme le matte à l'endroit laissé vierge lors de la première prise de vue. Au développement, l'image montrera les deux hommes sur le chemin du manoir.

L'usage des caches donnait de bons résultats, mais était trop contraignante. Il fallait notamment laisser des amorces-tests afin de faire des essais ; de plus, la caméra devait éviter toute vibration afin de ne pas avoir une dissociation de l'image composite, l'un de ces éléments bougeant, l'autre pas. D'où l'obligation en extérieur de se protéger du vent, de ne pas arrêter la caméra entre la prise des amorces tests et du film normal, etc. Sans compter qu'en cas de détérioration du film au cours de l'une des manœuvres, tout était perdu ! On notera que cette contrainte est aussi valable pour le procédé suivant.

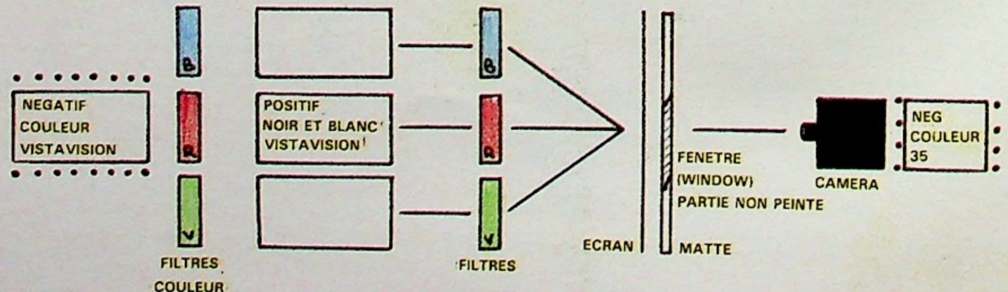
1 Procédé à miroir

En 1923, le technicien allemand Schufftan reprend le procédé de Dawn, mais rapidement l'améliore par l'interposition d'un miroir dont une partie est sans tain (plaque de verre normale). A travers la glace, la caméra découvre le décor réel, et sur la partie argentée la maquette ou le matte se reflète *(figure 2)*.

Un technicien est alors chargé de

2 Rear projection

Aujourd'hui, la technique la plus répandue est celle de la projection. Harrisson Ellenshaw (superviseur des mattes painting de Star Wars et The Black Hole) définit ainsi ce procédé *(figure 3)* : « Les mattes sont des peintures sur verre... Un film avec des acteurs et une partie du décor est projetée sur la surface du verre restée non peinte. Nous photographions les deux, peinture et projection, pour créer une image nouvelle que personne ne pourrait copier sans dépenser des millions de dol-

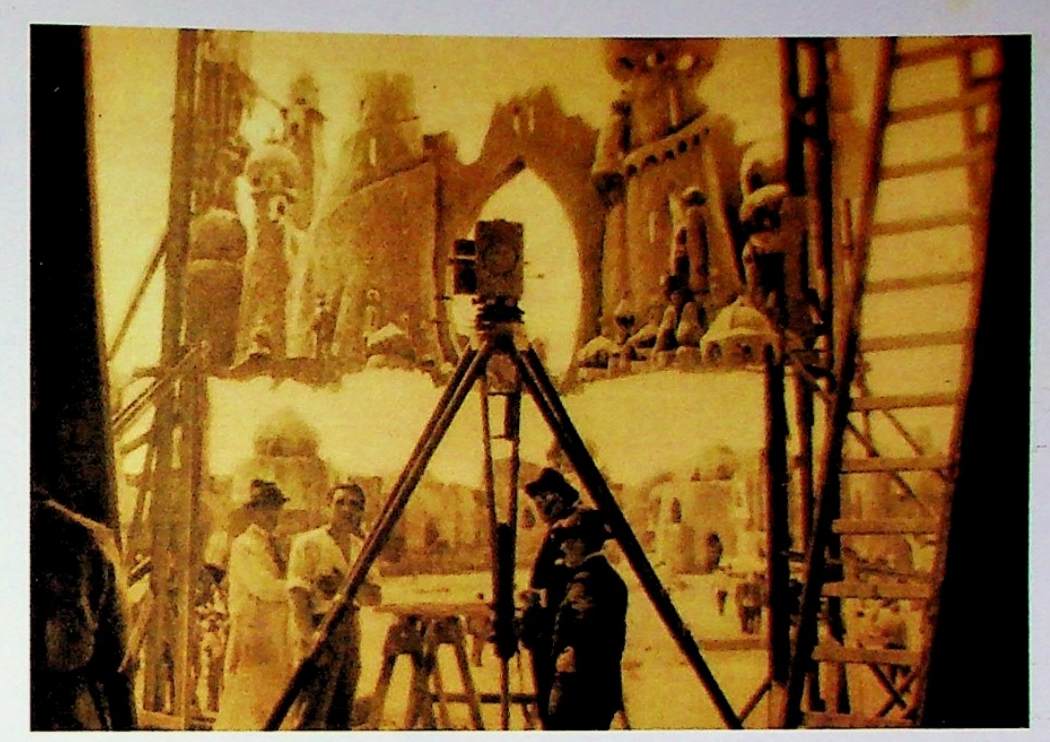


lars en la construisant grandeur nature ! » (1)

Cette technique a d'ailleurs un énorme avantage, elle permet de déplacer l'image projetée, de la faire varier de taille lors de la photographie d'amalgame de telle façon que le matte painting soit mieux intégré. De toute façon, le matte est exécuté modifié ou retouché avec la projection arrière. Le raccordement est alors parfait.

L'inconvénient est qu'il s'agit de la photographie d'une photographie, d'où une perte de qualité finale. De plus, il existe une différence de grain gênante, entre la scène projetée (grain gros) et la peinture (grain fin). Souvent pour atténuer cela, les studios ont essayé de résoudre le problème en rendant légèrement floue la peinture. Les studios Disney pour le Tour noir avaient mis au point une technique originale.

Ainsi, ils filmèrent les scènes projetées en 70 mm Vistavision et avec l'un des meilleurs objectifs existant au monde, un Leica Leitz. Une pellicule 70 mm étant deux fois plus large qu'une 35 mm, la projection s'avérait très fine (image de support deux fois plus grande donc agrandissement moindre et gain de finesse du grain). L'image composite était enregistrée sur une pellicule 35 mm anamorphique de grain moyen. Ainsi, la différenciation de grains s'amenuisait considérablement.





Reste le facteur lumière. La projection et le matte ne nécessitaient pas forcément la même ouverture d'objectif, considérant que la luminosité des deux composants doit se confondre. Pour cela, on filme une première fois avec l'ouverture nécessaire pour la projection puis le matte, quitte à éteindre la projection pour l'enregistrement du matte si cette dernière est trop lumineuse.

Longtemps la plupart des mattes sont restés statiques. Don Iwerks, fils de Ub Iwerks, associé de Walt Disney, eut l'idée de créer des plans en mouvement en utilisant des matte paintings. Il fallait pour cela créer un système permettant de survoler, de balayer en tous sens le matte tout en gardant des éléments d'action vivants (projection) en parfaite concordance.

MATTE SCAN CAMÉRA

Avec 100 000 dollars avancés par le producteur Ron Miller, la machine fut créée. Tout le procédé est lié à une de la caméra, celle-ci devant effectuer plusieurs passages devant le matte painting, enregistrant les éléments en projection, puis la peinture sur un passage différent. Or à chaque fois, la caméra doit se mouvoir très précisément de la même façon. Pour la Matte Scan Caméra des studios Disney, l'ordre de variation était de 0,01 pouce et de 0,01 en rotation. Cette caméra-grue est reliée à un ordinateur sur lequel on programme la trajectoire de l'appareil.

La matte scan caméra a d'ailleurs permis à Harrisson Ellenshaw d'améliorer la technique de prise de vue, notamment en ce qui concerne le contrôle des couleurs à la prise de vue *(figure 4)*. En effet, Ellenshaw tire de son négatif couleur de l'image à projeter trois positifs noir et blanc correspondant chacun à une couleur (rouge, vert, bleu). Un positif noir et blanc pour les parties bleues de la scène (blue record), et de même pour les couleurs verte et rouge. Les trois positifs sont alors projetés par l'arrière, un par un, avec le filtre de couleur correspondant, sur les parties vierges du matte. La caméra chargée d'un film négatif couleur va alors enregistrer les trois expositions de positifs filtrées qui assemblées, superposées donneront une image en couleur. C'est ici que la caméra guidée est indispensable, afin que les mouvements accompagnant les prises de vue de chaque positif, puis celle du matte soient bien les mêmes.

En fait, les caméras deviennent de plus en plus complexes, leur système de pilotage se perfectionnant très rapidement grâce aux apports de l'informatique. L'I.L.M. de George Lucas utilise, elle, une caméra multiplane, ses caractéristiques de mouvements sont les mêmes que chez Disney, mais elle permet l'assemblage de plusieurs mattes les uns derrière les autres.

Si la perspective est encore mieux rendue, la technique du matte ne permet pas au mouvement de pénétrer dans les éléments du décor, la double dimension étant de rigueur.

Pour intégrer un matte, on peut aussi utiliser le procédé du blue screen, le principe s'appliquant pour toutes superpositions d'images sans effet de transparence.

Ainsi donc, depuis la genèse du Cinéma, le matte permet de donner une nouvelle dimension à l'image, capable de transformer un bout de terre aride en plantation de bananes, de voir renaître châteaux et cathédrales, de nous faire visiter des cités merveilleuses, fruits de notre imagination.

Marc E. Louvat

Quelques maîtres de l'art du Matte Painting :

Peter ELENSHAW :
Contribuant à plus de 50 films, il débuta en tant qu'assistant avec **Things to Come** et **Thief of Bagdad**. Il peignit les mattes du **Quo Vadis** de Mervyn Leroy. Puis en 1948, fut engagé par Disney pour travailler sur **Treasure Island, Robin Hood,** puis **20 000 leagues Under the Sea.** En 1964, il reçut un Oscar pour son travail sur **Mary Poppins.**

Harrisson ELLENSHAW :
Il créa pour **Stars Wars** 13 peintures et dirigea le département des mattes chez Disney, pour la réalisation de **The Black Hole.**

Mattew YURICICH :
Il reçut un Oscar en 1976 pour **Logan's Run.** Il travailla également sur **Young Frankenstein** et sur **Star Trek** où il créa la station de navettes de San Francisco.

Chesley BONESTELL :
Après avoir suivi des études d'architecte, il débuta sa carrière de peintre de matte en 1938 à la RKO, travailla pour le tout-Hollywood, participant à de nombreux films célèbres : **Citizen Kane, How Green was my Valley, Mark Twain, The Hunchback of Notre Dame** et créa le panoramique final célèbre du film de George Pal : **When Worlds Collide.**

Irvin BLOCK :
Célèbre pour ses mattes dans : **Forbidden Planet** et son fameux ciel vert, il créa les mattes de **Rocketship XM.**

Sans oublier :

Les BOWIE (Hammer Film) ;

Jim DANFORTH ;

Lee LEBLANC (MGM) ;

et les jeunes Graig BARON, Chris EVANS et Franck ORDAZ (**Le retour du Jedi**).

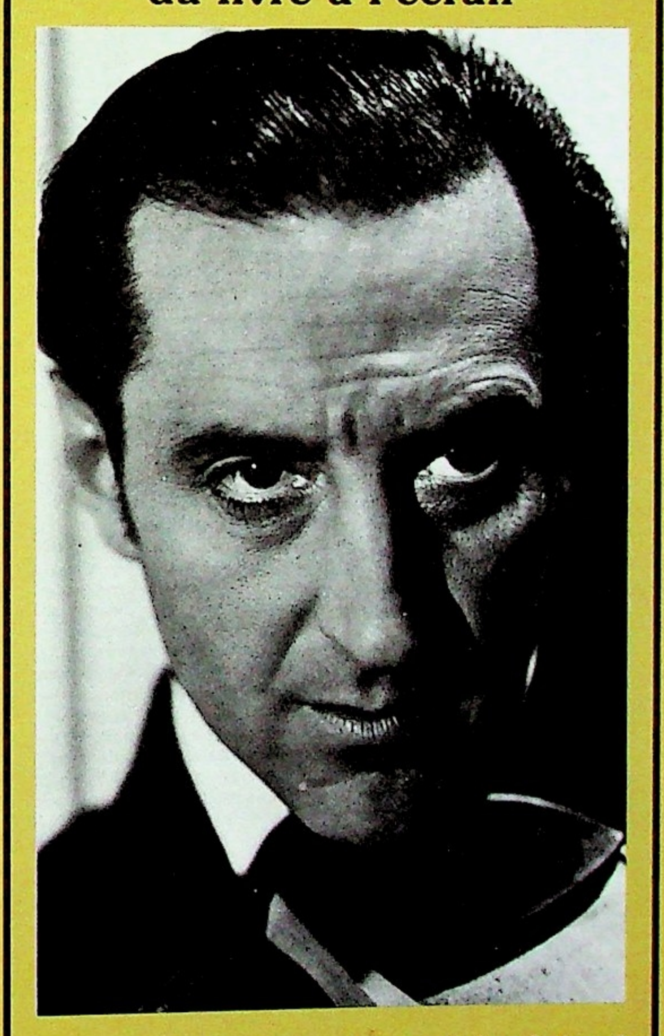


Basil Rathbone (Holmes) et Nigel Bruce (Dr Watson) dans « Le chien des Baskerville » (1939) réalisé par Sidney Lanfield pour la 20th Century Fox.
En médaillon : Basil Rathbone aux côtés de Ida Lupino dans « Les aventures de Sherlock Holmes » (1939).

BASIL RATHBONE, UN MAÎTRE DE L'INTERPRÉTATION

par Pierre Gires

Deuxième partie* : Sherlock Holmes, du livre à l'écran



Ce second chapitre, consacré à celui qui immortalisa le célèbre personnage créé par Sir Arthur Conan Doyle, nous retrace la carrière exceptionnelle de ce grand comédien d'origine britannique qu'était Basil Rathbone entre 1939 (« Le chien des Baskerville » et 1955 (« Le bouffon du roi »).

V - L'homme qui ÉTAIT Sherlock Holmes

Paradoxalement, ce n'était pas le rôle de Sherlock Holmes qui primait dans l'esprit des dirigeants de la 20th Century-Fox lorsqu'ils programmèrent *The Hound of the Baskerville* dans leur production de 1939. Ce film était surtout destiné à essayer dans un registre dramatique leur nouveau poulain (rival direct de Tyrone Power), le beau Richard Greene, aux cheveux savamment ondulés, qui jusqu'alors n'avait tourné que des comédies sirupeuses auprès de Loretta Young ou de Sonja Henie. En tant que sir Henry Baskerville, menacé de la malédiction que connaissent bien tous les lecteurs du roman, il devait changer d'emploi et confirmer son vedettariat. Et c'est lui qui devait figurer en tête d'affiche, le nom de l'acteur incarnant Holmes n'étant prévu qu'en seconde position. Lorsqu'il fallut distribuer le rôle du détective, Darryl F. Zanuck, big boss de la Fox, fut perplexe, car tous les acteurs américains ayant endossé la personnalité de Holmes depuis l'aube du parlant n'y furent jamais totalement convaincants, y compris le plus réputé d'entre eux : Clive Brook. C'est Gene Markey, producteur associé de Zanuck, qui aurait, selon les échos de l'époque, avancé le nom de Basil Rathbone, idée que Zanuck eut la sagesse d'approuver sans réserves, et ainsi fut conclue une affaire qui devait marquer une date dans l'Histoire du Film de Suspense.

Le chien des Baskerville

La version 1939 du *Chien des Baskerville,* dont la réalisation fut confiée à Sidney Lanfield, bénéficia de tous les atouts propres aux productions de classe : des décors soignés (signés de Richard Day et Hans Peters) reconstituèrent aussi bien le Londres victorien que la lugubre lande de Dartmoor, une photo noir et blanc du grand Pev Marley et surtout une excellente distribution dont Richard Greene (qui se souvient encore de lui aujourd'hui ?) fut loin d'être l'attrait essentiel. L'apparition de Basil Rathbone en Sherlock Holmes fut une révélation que tous les critiques de l'époque saluèrent unanimement des louanges les plus enthousiastes. D'emblée, il ÉTAIT Sherlock Holmes comme nul ne le fut avant... et ne devait l'être après. Nous ne pensons pas exagérer en écrivant qu'il est impossible d'obtenir une identification aussi intégrale que celle de cet acteur avec ce personnage : il y avait interpénétration totale de l'un et de l'autre au point que, depuis, tout interprète du même rôle subit à son désavantage le lourd handicap de la comparaison avec Rathbone (ce qui est peut-être l'une des raisons pour lesquelles, après Rathbone, il devait s'écouler un temps assez long avant que d'autres comédiens prennent le risque de lui succéder). Entendons-nous bien : la ressemblance physique (si l'on peut parler de ressemblance entre un être réel et un être fictif) ne fut pas le seul motif pour encenser l'acteur : on retrouvait sur le visage de Rathbone — ce visage qui exprima si souvent les plus vils sentiments — toutes les caractérisques du personnage-Holmes, à savoir le calme, l'intelligence, la ruse et la détermination, toutes qualités que le grand acteur mettait en relief avec un étonnant naturel. L'écran avait enfin trouvé le Sherlock Holmes idéal qu'il recherchait depuis longtemps.

La seconde révélation du film fut la prestation de Nigel Bruce dans le rôle du Docteur Watson ; ce sympathique comédien à la joviale rondeur et à la mine fréquemment ahurie donna une telle vérité à son personnage et se compléta si bien avec Rathbone qu'il marqua d'une empreinte désormais indélébile son passage dans la dynastie des interprètes watsoniens. Curieusement, autant Rathbone correspondait trait pour trait à Holmes vu par Conan Doyle, autant Bruce s'écartait du Watson littéraire... mais pas aussi pleinement que l'ont fait remarquer certains : car on retrouve chez cet acteur les étonnements, les bougonnements et autres réactions du Docteur devant l'étalage du savoir du détective. Tout au plus pourrait-on reprocher à Nigel Bruce de paraître beaucoup plus vieux que Holmes (et que son modèle livresque), ce qui constitue une entorse à la véracité, Watson, encore jeune et fringant, convolant en

* Lire la première partie de cet article dans le n° 66 de l'Ecran Fantastique.



« Les aventures de Sherlock Holmes » de Albert Werker.

justes noces dans les pages de Conan Doyle. Et pourtant... pourtant, quoique paraissant dix ans de plus, Nigel Bruce avait en réalité trois ans de moins que Rathbone, lequel, alors, ne semblait pas avoir déjà 47 ans !

Bref, conforme ou pas, il n'en demeure pas moins que le nom de Nigel Bruce allait devenir aussi inséparable de celui de Basil Rathbone, que ceux de Holmes et de Watson !

Des interprètes prestigieux...

Autres interprètes prestigieux du *Chien des Baskerville* : Lionel Atwill, dont nous avons ici même retracé la belle carrière, qui dote le personnage de Mortimer, avec sa barbe doctorale, d'une apparence énigmatique et inquiétante ; c'est lui qui lit à Holmes la terrible légende de la malédiction frappant les Baskerville, donnant à cette séquence tout son potentiel d'épouvante. John Carradine incarne Barrymore (devenu ici Barryman), le domestique dont la conduite étrange (à qui adresse-t-il des signaux nocturnes ?) intrigue fortement Watson ; Morton Lowery est Stapleton, vrai coupable des meurtres, tandis que la belle Wendy Barrie n'est pas sa femme, comme chez Doyle, mais sa sœur, afin de permettre un happy-end avec le beau sir Henry. Cette légère modification est la seule entorse à l'œuvre écrite, le script d'Ernest Pascal respectant le fond et la forme du roman, auquel il a seulement ajouté une séquence de spiritisme qui renforce l'élément surnaturel de l'énigme, faisant de cette version un classique film d'épouvante qui eut pû sortir des studios Universal, la Fox n'étant pas coutumière du fait. Signalons aussi dans l'interprétation Mary Gordon, qui incarne Mrs Hudson, logeuse de Holmes, inaugurant ainsi un rôle qu'elle devait conserver dans *tous* les Holmes de Rathbone.

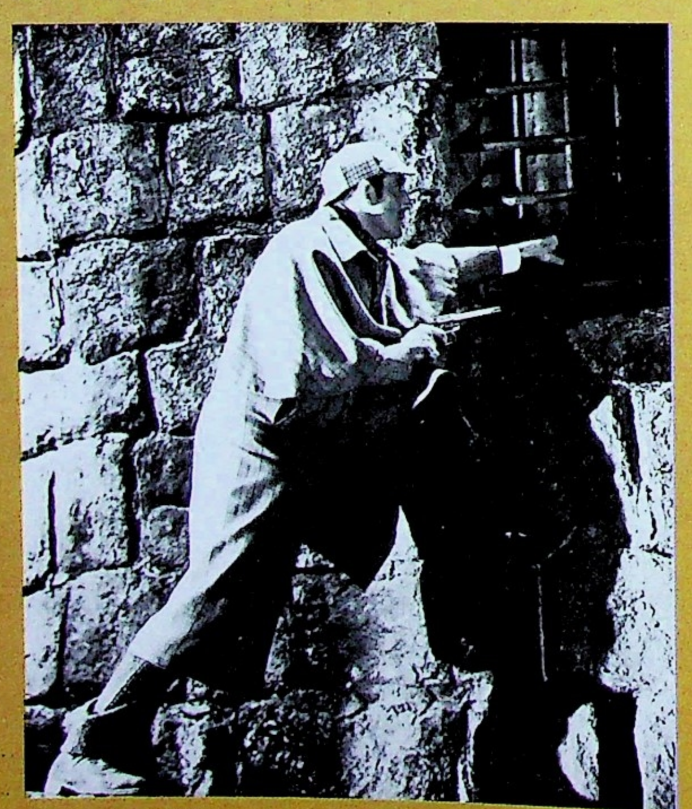
Un mot enfin à propos du chien : c'est un beau danois noir, à l'aspect d'une rare férocité, qui se bat avec conviction contre le stunt-man doublant Richard Greene dans la séquence du corps à corps entre l'homme et la bête.

Tel est *Le chien de Baskerville* 1939, à notre avis la meilleure de toutes les versions parlantes, et en tous cas supérieure à la plus connue actuellement, à savoir celle de Terence Fisher (dont nous avons cependant souligné les qualités dans notre n° 8, qualités surtout picturales dues aux décors et à la couleur).

Précisons enfin qu'avec ses 47 ans, Rathbone était l'un des plus jeunes Holmes de l'écran, d'autant plus qu'il ne paraissait pas les avoir ; quelques critiques le jugèrent même trop jeune pour le rôle, sans nier cependant qu'il y était incomparable. Rathbone a déclaré bien plus tard que *Le chien...* comptait parmi ses films préférés.

Un succès inattendu

Devant le succès inattendu qui accueillit non pas Richard Greene, mais Basil Rathbone et Nigel Bruce, Darryl F. Zanuck et Gene Markey décidèrent aussitôt de mettre en chantier un second Holmes, toujours fidèlement situé à l'époque victorienne, ce qui était d'autant plus méritoire que cela avait été rarement le cas auparavant. *Le chien...* était sorti en mars 1939 (et en France peu après) ; cinq mois plus tard paraissait : *The Adventures of Sherlock Holmes* qui sortit en France au début 1940 sous le titre très simple de *Sherlock Holmes*.



Sur les traces du Professeur Moriarty, dangereux criminel et farouche adversaire de Sherlock Holmes... (« Les aventures de Sherlock Holmes »).

Il s'agissait cette fois de l'adaptation par Edwin Blum et William Drake de la pièce inusable de William Gillette, écrite par ce dernier en 1899 après un échange de correspondance et avec l'accord de Conan Doyle. L'élément « Holmes amoureux » en avait été fort heureusement expurgé. Le canevas s'inspire fidèlement de plusieurs situations directement issues des pages de sir Arthur. Rien ne pouvait en effet être plus conforme à l'esprit animant les œuvres de l'écrivain que cette lutte d'intelligence entre Holmes et Moriarty, telle que nous la développe magistralement le film réalisé par Alfred Werker.

Dès la séquence d'ouverture, Moriarty, relaxé par un tribunal faute de preuves de sa culpabilité, annonce froidement à Holmes qu'il commettra sous ses yeux le crime le plus extraordinaire de sa carrière sans que lui, Holmes, ne puisse l'en empêcher ! (« Je vous briserai, Holmes »). L'entretien des deux génies — celui du Bien et celui du Mal — dans le huis-clos d'un fiacre, est le prélude prometteur d'une aventure qui nous tiendra en haleine jusqu'à la dernière image. Plus tard, à Baker Street, Holmes et Watson recevront la visite d'Ann Brandon (Ida Lupino) sur laquelle plane une étrange menace, et voilà Holmes lancé dans une enquête aux détours imprévus dans laquelle il sent confusément l'œuvre de Moriarty sans pouvoir définir son but exact. Il s'avérera finalement que le diabolique hors-la-loi a aiguillé Holmes sur une autre piste tandis que lui-même accomplissait « le crime le plus extraordinaire », à savoir le vol des bijoux de la Couronne dans la Tour de Londres où il s'était introduit déguisé en policeman. Bien entendu, Holmes parviendra in-extremis sur les lieux du forfait, et les deux ennemis combattront à mort sur les toits de la Tour, du haut de laquelle Moriarty plongera dans le vide.

Nous tenons ce film pour le meilleur de tous les Holmes : c'est tout l'univers de Conan Doyle qui s'anime sous nos yeux, scrupuleusement reconstitué. Comme dans *Le chien...*, l'épouvante s'insinue dans plusieurs séquences : la petite musique annonçant les meurtres, le tueur au pied-bot (joué par l'inquiétant George Regas) traquant Ann dans le parc désert et brumeux, sont de purs moments de classique terreur. L'interprétation de Rathbone, magistrale, comprend notamment une scène où, déguisé en chanteur moustachu à gros nez pour les besoins de son enquête, il exécute un numéro burlesque des plus ahurissants, chantant et dansant avec une verve extraordinaire. Nigel Bruce se confirme comme le plus humain des Watson, désormais indissociable de Rathbone, et la douce Ida Lupino prête sa fragilité et son charme à son personnage de victime terrorisée. Dans le rôle du Professeur Moriarty, George Zucco se confirme comme l'un des meilleurs vilains d'alors, son visage grave reflétant l'intelligence froidement diabolique dévolue au célèbre criminel :

dans son regard peut se lire toute la haine qu'il voue à son adversaire, et la détermination qui l'anime pour le détruire.

Nous ne reprendrons qu'au chapitre suivant la chronologie de la carrière de Basil Rathbone pour consacrer celui-ci au seul Holmes. En effet, de 1939 à 1946, Rathbone et Bruce ne quittèrent pratiquement pas les défroques de Holmes et Watson, puisqu'ils interprétèrent ces personnages à la radio durant ces sept années, en un feuilleton interminable où défilèrent toutes les énigmes imaginées par Conan Doyle, ainsi que bien d'autres, pour un total effarant de 275 émissions d'une demi-heure !

A l'écran cependant, il y eut un long entr'acte, car contrairement à toute attente et malgré le triomphe des deux films sur Holmes, la Fox ne continua pas ce qui aurait pu être une incomparable série. Rathbone et Bruce continuèrent donc à tourner de nombreux films jusqu'en février 1942 où les deux comédiens furent contactés par l'Universal qui projetait une série de B-Pictures sur Holmes, à la condition première d'obtenir leur concours pour les interpréter.

Pour Nigel Bruce, il n'y eut pas de problème, mais Rathbone, lui, venait malencontreusement de se lier par contrat avec la MGM, pour 5 ans, en décembre 1941. L'acteur put non pas se libérer, mais être prêté, et il arriva que la MGM toucha davantage d'argent pour le louer que Rathbone n'en gagna pour tourner ces films !

L'Universel reprend Holmes à la Fox !

C'était donc une « série » (semblable à celle des M. Moto, Charlie Chan et autres Bulldog Drummond) que mettait sur pied l'Universal, mais bien différente, hélas !, des deux chefs-d'œuvre de la Fox car Holmes devait y évoluer à l'époque contemporaine et, au moins dans les premiers films, y combattre les Nazis. Bien sûr, cela peut paraître saugrenu (et ça l'était !), mais nous devons nous rappeler qu'à cette date, Hollywood lui-même était mobilisé contre le IIIe Reich (en attendant de l'être contre les Japonais) et devait participer à l'effort de guerre en accordant priorité aux œuvres anti-nazies, le grand Charlie Chaplin ayant donné l'exemple dès 1940 avec son *Dictateur.* Tarzan, Charlie Chan, les héros de serials comme Don Winslow ou X-9 étaient enrôlés sous la bannière étoilée : alors, pourquoi pas Sherlock Holmes ?

C'est pourquoi les trois premières aventures de Holmes-Rathbone chez Universal furent davantage des films d'espionnage que des films policiers, mais la frontière entre les deux est très imprécise, voire inexistante, la seule différence étant que les vilains sont à la solde d'une idéologie malfaisante (de nationalité évidemment étrangère) au lieu d'appartenir à un vulgaire gang travaillant de plus artisanale façon. Le plus difficile à digérer, pour les admirateurs inconditionnels du Holmes littéraire, fut de retrouver Rathbone sans la traditionnelle casquette à double visière, trop « victorienne » et surtout, ô surprise, arborant une étrange coiffure, ses cheveux étant rabattus sur les tempes, d'arrière en avant, en une boucle finale peu photogénique ; il devait fort heureusement l'abandonner à partir du quatrième film. Quant à Nigel Bruce, ses cheveux grisonnants étaient désormais presque blancs et, détail notable, sa moustache était beaucoup plus courte que dans les deux films de la Fox.

La série Universal devait comporter 12 titres échelonnés de 1942 à 1946. Réalisé par John Rawlins, le premier s'intitule : *S.H. and the Voice of Terror (Sherlock Holmes et la voix de la terreur),* vaguement — ô si peu — inspiré de la nouvelle : « His Last Bow » (« Son dernier coup d'archet ») : Holmes y est engagé par sir Barham pour démasquer un saboteur qui annonce ses forfaits sur les ondes britanniques : déraillements de trains, naufrages de navires, incendies d'usines, se multiplient en Angleterre bombardée par les escadrilles nazies jusqu'à ce qu'Holmes confonde le coupable, sir Barham lui-même, en réalité un officier Teuton ayant pris la place du vrai Barham depuis qu'en 1918 ce dernier ait été fait prisonnier par les Allemands. Holmes aura dû auparavant enquêter jusque dans les quartiers du port, déguisé comme il se doit, et se faire aider par une chanteuse de cabaret, Kitty (Evelyn Ankers) qui payera de sa vie son dévouement à la bonne cause, le tout s'achevant par une tirade patriotique de Holmes sur le cadavre de la malheureuse.

On était loin, bien loin, de l'époque victorienne et des aventures filmées à la Fox, mais malgré le double handicap de l'actualisation et du budget réduit, le retour de Rathbone et Bruce dans leurs personnages de prédilection fut salué favorablement par les critiques, ce qui ne les empêcha pas de regretter légitimement cette projection dans le présent d'un héros typiquement « fin de siècle ». Dès ce premier film apparurent plusieurs acteurs de composition excellents dont certains devaient se retrouver ultérieurement face à Holmes, notamment le sinistre Henry Daniell, ici inoffensif, Thomas Gomez, l'espion nazi qui abat Kitty avant d'être mis lui-même hors d'état de nuire, Hilary Brooke, séduisante militaire en jupons. Sir Barham a les traits fins et distingués de Réginald Denny, habilement promu aux rôles sympathiques ou fantaisistes, ce qui permet surtout aux spectateurs de ne pas le soupçonner jusqu'à ce qu'Holmes démontre qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Tourné trois mois plus tard, *S.H. and the Secret Weapon (Sherlock Holmes et l'arme secrète),* tout en conservant le contexte du conflit mondial, innove avec bonheur sur plusieurs points, le principal étant le retour en vedette (côté vilains) du Professeur Moriarty dont le rôle fut confié à notre vieille connaissance Lionel Atwill. Ensuite, le script se base sur la nouvelle « The Dancing Men » (« Les hommes dansants ») à laquelle elle n'emprunte guère que le code mystérieux dont elle porte le titre, mais en l'entourant adroitement d'une histoire passionnante où il est question de l'invention d'une nouvelle bombe par un savant helvétique, lequel savant, pour échapper aux Nazis, se rend en Angleterre où il est kidnappé par Moriarty, non sans avoir pu diviser le plan de son invention en 4 fragments adressés à 4 de ses confrères, aucun ne connaissant l'existence des trois autres. L'action du drame sera une course de vitesse entre Holmes et Moriarty pour trouver le premier les détenteurs des précieux fragments de documents, Moriarty travaillant bien entendu pour le compte des Nazis. Un dénouement angoissant verra le détective, captif de son ennemi, vidé lentement de son sang, goutte à goutte (Moriarty est un raffiné !) et n'échappant à la mort que par la venue providentielle de Watson et des policiers. Moriarty périra une fois de plus en tombant dans le vide en croyant emprunter un passage secret, le film s'achevant par un nouveau speech patriotique de Holmes.



Aux prises avec Moriarty (incarné par Lionel Atwill) dans « Sherlock Holmes et l'arme secrète » (1942).

Plus proche ici de son image traditionnelle, Holmes emprunte divers déguisements (un matelot, un savant, un bouquiniste aux visages divers), il lutte d'intelligence avec Moriarty, cherchant toujours à prévoir comment va agir le hors-la-loi et comment parer chacun de ses coups. Un autre personnage créé par Conan Doyle apparaît ici pour la première fois auprès de Rathbone : l'inspecteur Lestrade de Scotland Yard, maladroit, furieux contre Holmes le plus souvent ; il est joué par Dennis Hoey, qui conservera son rôle dans la suite de la série. Lionel Atwill joue Moriarty avec sa froide autorité coutumière, mais reconnaissons que le script ne lui donne pas l'occasion de faire étalage de toutes les facettes de son talent, comme ce fut le cas pour George Zucco en 1939. D'autre part, le film est réalisé par Roy Wiliam Neill, vieux routier d'Hollywood, excellent créateur d'atmosphères dramatiques, qui a su donner à ce deuxième spécimen un style plus proche des grands « policiers » d'alors, ce qui devait lui valoir de réaliser TOUS les autres Holmes programmés par la firme.

La recette ayant fait ses preuves, l'année 1943 verra naître deux autres Holmes, mais très différents comme nous allons le constater. Ce fut d'abord *S.H. in Washington (Sherlock Holmes à Washington),* autre affrontement Holmes-Nazis, dont le script de Bertram Milhauser ne doit strictement plus rien à Conan Doyle, et nous conte la recherche d'un microfilm caché dans une boîte d'allumettes par un agent secret



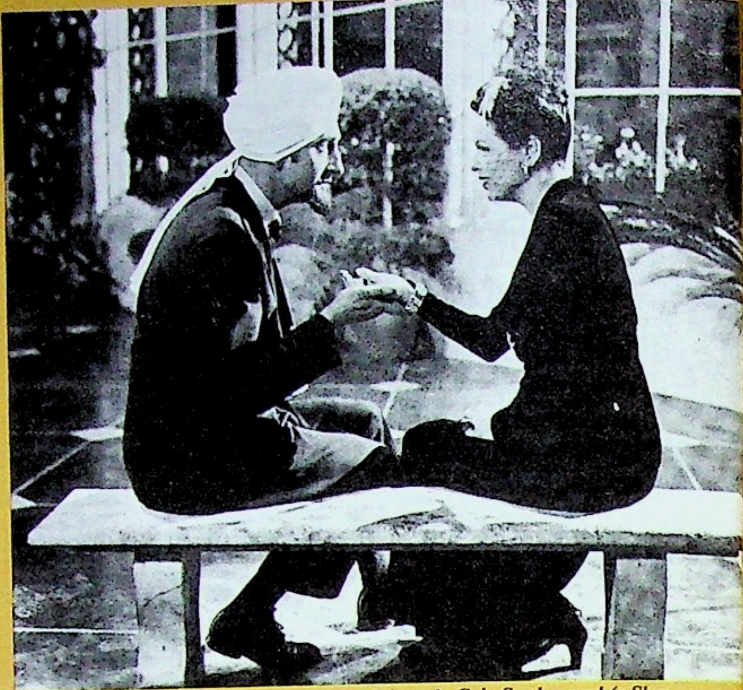
qui, avant d'être tué, l'a donnée à une jeune fille qui en ignore le contenu réel. Les Nazis ayant kidnappé la fille, Holmes, importé de sa lointaine Angleterre pour retrouver l'agent secret, reçoit le cadavre de celui-ci en guise de cadeau de réception à son hôtel de Washington. Son enquête le conduira finalement dans un magasin d'antiquités égyptiennes qui se révélera comme étant le quartier général d'un réseau d'espions nazis, où le détective, se faisant passer pour un collectionneur, sera mis en présence des chefs de la bande, qu'interprètent George Zucco et Henry Daniell (un ancien et un futur de Moriarty !).

Malgré une bonne interprétation collective, ce troisième Holmes accusa un net fléchissement dans l'intérêt de la série ; il faut reconnaître que, s'il s'agissait d'un honnête film d'espionnage, il ne restait rien de l'univers de Conan Doyle, au point que l'on regrettait presque d'y rencontrer Basil Rathbone et Nigel Bruce, toujours égaux à eux-mêmes, certes, mais égarés dans un décor où ils n'auraient jamais dû évoluer.

Aussi les producteurs, flairant le danger, décidèrent-ils de replonger le détective de Baker Street dans un contexte plus familier, disons plus traditionnel.

Le retour à l'Epouvante...

Oh, cela ne voulait pas dire que nous allions retrouver le Londres de la Reine Victoria (qui eut nécessité un budget autrement important), mais au moins les énigmes pimentées de terreur, telles que les conçut l'écrivain. Ce fut l'une de ses meilleures nouvelles : « The Musgrave ritual » (« Le rituel des Musgrave ») qui servit de base au script de Bertram Milhauser pour *S.H. Faces Death (Echec à la mort)*. L'action se passe dans un manoir où plusieurs meurtres seront commis, chacun d'eux après que l'horloge du village ait sonné treize coups. Il faudra toute la perspicacité de Holmes pour comprendre que les personnages du drame sont manipulés par le coupable comme les pions d'un échiquier. C'est dans le cadre sinistre de la crypte du manoir qu'Holmes et Watson dénoueront l'énigme, découvrant l'assassin et le motif sordide de ses actes : un fabuleux héritage.



Déguisé en hindou, Holmes succombe au charme de Gale Sondergaard (« Sherlock Holmes et la femme araignée » - 1943).



« Sherlock Holmes in Washington », premier film non adapté d'une œuvre de Conan Doyle, verra Basil Rathbone affronter d'affreux nazis.

Une atmosphère pesante de menaces imprécises plane sur les personnages, certaines séquences sont proches du film de terreur classique tel qu'on le concevait à l'Universal. Détail significatif, plusieurs séquences d'extérieurs du village furent réalisées dans le décor utilisé pour *La fiancée de Frankenstein* ; quant à la crypte du manoir, c'est celle du premier *Dracula* avec Bela Lugosi.

La blonde Hilary Brooke incarne la jeune Sally Musgrave, dont l'héritage causera le drame ; Arthur Margetson joue le docteur meurtrier, Rathbone et Bruce effectuant leur numéro avec le même naturel qui les caractérise.

Avant d'entreprendre un cinquième Holmes, Rathbone et Bruce participèrent en « guest stars » à *Crazy House (Symphonie loufoque)* burlesque musical d'Edward Cline conduit par Ole Olsen et Chic Johnson qui essayèrent vainement de renouveler leur succès d'*Hellzapoppin*. Leur prestation se limitait à un bref dialogue où Bruce-Watson s'étonnait que Rathbone-Holmes sache qu'Olsen et Johnson venaient d'arriver au studio, à quoi Holmes lui rétorquait avec sa superbe assurance : « Je sais tout, puisque je suis Sherlock Holmes ! ».

Trois nouvelles aventures de Holmes devait naître en 1944, toutes d'excellentes factures et bien dans la lignée des écrits de Conan Doyle, où mystère et épouvante coexistaient pour notre plus grand plaisir.

Spider Woman (Sherlock Holmes et la femme araignée) emprunte à la fois au « Signe des Quatre » et à la nouvelle « The Dying Detective » (« Le détective agonisant ») que le scénariste attitré Bertram Milhauser a habilement fondus pour en tirer un script passionnant.

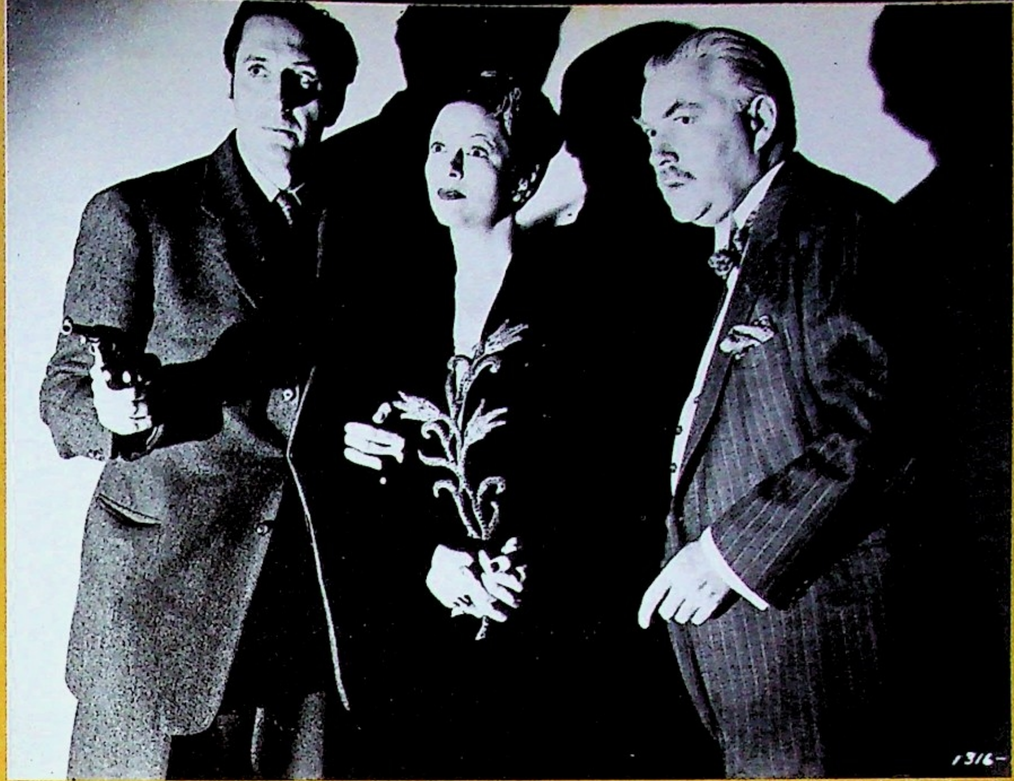
Holmes est intrigué par une série de suicides dont toutes les victimes se trouvaient en pyjama, ce qui lui semble illogique et lui fait penser qu'il s'agit de meurtres habilement camouflés, mais par qui, comment et pourquoi ? Son enquête le conduira non pas à un criminel mais à une criminelle de la plus redoutable espèce (un Moriarty femelle, commentera-t-il !) qui, pour toucher des primes d'assurances sur la vie dont elle s'est instituée bénéficiaire, se débarrasse de ses victimes en introduisant nuitamment dans leur chambre (avec la complicité d'un pygmée) une araignée africaine de la plus venimeuse espèce, la douleur causée par sa piqûre étant si intense que les malheureux se jettent par la fenêtre, d'où l'apparence du suicide. L'enquête conduira Holmes et Watson jusqu'à une certaine miss Spelding qui, aidée de quelques comparses, sélectionne ses proies et les exécute de la façon précitée. Bien que déguisé maintes fois (en postier, en hindou enturbanné), Holmes sera repéré par la redoutable



Réalisé par Roy William Neill, « Echec à la mort » (1943) bénéficie d'un ingénieux scénario et d'une atmosphère proche des films de terreur.

beauté qui tentera alors de le supprimer d'abord en répandant un gaz mortel dans son logement de Baker Street, puis en introduisant une araignée dans sa chambre d'hôtel. Enfin, Holmes étant tombé entre ses mains, elle le ligotera au dos d'une cible à l'effigie de Hitler, sur laquelle Watson lui-même est invité à tirer à balles réelles, ignorant bien entendu que son ami se trouve derrière Adolf ! Force restera quand même à la loi et l'inspecteur Lestrade, une fois de plus, s'attribuera le mérite d'avoir trouvé le premier la solution du mystère des faux suicides.

Si l'on consent à oublier les caricatures d'Hitler, Mussolini et Hiro-Hito qui ornent la salle de tir et actualisent l'époque de l'action, il reste un film plein de rebondissements et de péripéties peu banales ; Gale Sondergaard, belle autant que dangereuse, campe une criminelle de grande classe, à l'élégance et au charme exotique savamment utilisés. Emprunté au « Signe des Quatre », le personnage du pygmée apporte une note insolite, sa minuscule silhouette se glissant nuitamment dans les appartements pour y libérer la meurtrière arachnide, étant un élément original de latente terreur. Quoique l'épouvante ne domine jamais, on la rencontre cependant à diverses reprises, nuancée et discrète.



Dans « Sherlock Holmes et la femme araignée » Gale Sondergaard (au centre) campe une redoutable criminelle à laquelle Holmes et Watson échapperont de justesse.

Le meilleur script de la série...

Le film suivant, lui, est un pur film d'épouvante bien dans la tradition Universal, que nous devons surtout à Roy William Neill, lequel cumule ici les fonctions essentielles de producteur, réalisateur et scénariste. *The Scarlet Claw (La griffe sanglante)* bénéficie de la photographie de George Robinson (qui travailla sur plusieurs *Frankenstein* et *Dracula*) et des effets spéciaux de John Fulton, atouts supplémentaires d'importance majeure ; c'est le plus long de la série (75 minutes) et sans doute l'un des deux ou trois meilleurs. Paradoxalement, Neill et son co-scénariste Edmund Hartmann ne se sont référés à aucun écrit de Conan Doyle, mais ont su recréer ce cocktail de mystère et d'horreur qui caractérise les aventures de Holmes : on peut donc écrire que nous sommes ici en présence du MEILLEUR script entièrement original basé sur le personnage de Conan Doyle.

Holmes et Watson sont en villégiature au Canada lorsqu'ils sont mandés au village de La Mort Rouge (!) pour y élucider un mystère d'apparence quasiment surnaturelle : un spectre hante les lieux, sonnant nuitamment le tocsin, silhouette phosphorescente annonciatrice de malheurs qui ne tardent pas à épouvanter toute la bourgade. Une femme, lady Penrose, est trouvée morte dans l'église, sa main crispée à la corde de la cloche ; lorsque Holmes et Watson arrivent, ils reçoivent une lettre de la défunte dans laquelle elle leur fait part d'une menace planant sur son existence, ce qui fait dire à Holmes que, pour la première fois, ils sont engagés par un cadavre. Les scènes de terreur se succèdent, Holmes découvrant enfin l'identité du coupable sans pouvoir cependant lui mettre la main au collet. Il s'agit en effet d'un ancien acteur, maître dans l'art du maquillage, qui emprunte diverses personnalités jusqu'au moment où Holmes le vaincra avec ses propres armes, c'est-à-dire en se déguisant lui aussi, un ultime combat opposant enfin les deux hommes. L'assassin sera abattu par le père de l'une de ses victimes, mais il aura auparavant expédié dans l'autre monde plusieurs personnes dont il voulait se venger, dont lady Penrose, pour laquelle il avait jadis tué un autre acteur sans avoir été « récompensé » comme il l'espérait. Gerald Hamer, qui tint déjà de petits rôles dans plusieurs Holmes précédents, est ici promu vilan n° 1, ses divers déguisements savant prouvant qu'il avait l'étoffe d'un excellent acteur de composition comme le personnage qu'il incarne. L'élégant Paul Cavanagh et le tourmenté Arthur Hohl, qui fera justice par un acte de désespoir, complètent une distribution toujours dominée par un Rathbone et un Bruce au naturel inamovible.

Un gorille humain...

Toujours produit et réalisé par R.W. Neill, le titre suivant : *The Pearl of Death (La perle des Borgia)* est de similaire qualité. Cette fois, le scénariste Bertram Milhauser a emprunté l'idée maîtresse à la nouvelle « The Six Napoleons » (« Les six Napoléons ») où Holmes est confronté à un curieux problème : pourquoi un mystérieux personnage brise-t-il systématiquement tous les bustes de l'Empereur des Français qu'il vole chez des antiquaires ? La réponse sera donnée, bien sûr, par le perspicace limier : une perle d'une valeur inestimable a été dérobée dans un musée et dissimulée dans un buste de Napoléon par le voleur, Conovan, buste pris au hasard parmi six bustes identiques. Les six bustes ayant été vendus, Conovan, les recherche et doit briser chacun d'eux pour récupérer le fruit de son larcin. Sa quête s'accompagne des meurtres des infortunés propriétaires des bustes, meurtres commis par un étrange complice, une sorte de gorille humain qui tue ses victimes en leur cassant la colonne vertébrale dans son étreinte puissante. Holmes et Watson seront donc en présence de cadavres ayant tous la même vertèbre brisée, à côté de bustes de l'Empereur détruits. Ils ne pourront empêcher la série d'homicides jusqu'à ce qu'Holmes, prenant la place et l'identité du possesseur du dernier buste (un chirurgien) soit mis en présence de l'étrange duo d'assassins. L'astucieux détective fait croire au tueur que Conovan l'a berné, et la brute tue son complice de la même façon que les autres, après quoi Holmes affronte seul le monstrueux personnage qu'il devra abattre de plusieurs balles.

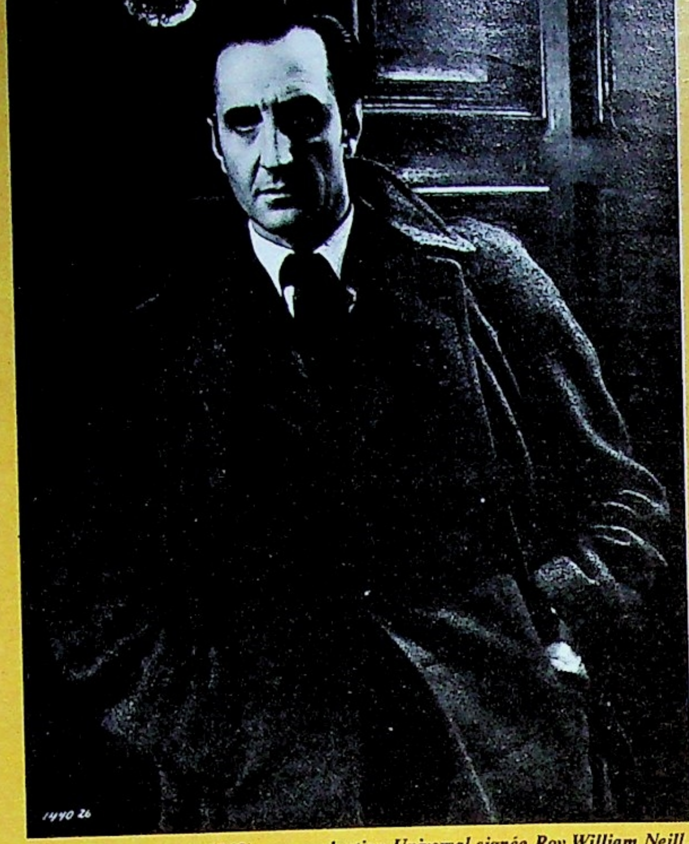
Le rôle du tueur est interprété par Rondo Hatton, au faciès réellement effrayant parce que victime de l'acromégalie, maladie qui déforme les extrémités osseuses (et qui fut mise en évidence dans plusieurs films fantastiques comme *Créateur de monstres, Tarantula ou Doomwatch*). Le visage naturellement horrible de Rondo Hatton n'est clairement montré que dans l'ultime séquence, constituant un élément de choc pour le spectateur qui n'a jusqu'alors que deviné sa laideur, suggérée surtout par sa silhouette simiesque. Il y a en outre un élément supplémentaire d'intérêt concernant les relations entre la brute primitive et une jeune fille complice de Conovan : Holmes se servira de ce sentiment du monstre envers la belle jouvencelle pour dresser le tueur contre son maître, lui laissant croire que ce



Considéré comme le meilleur épisode de la série, « La griffe sanglante » (1944) s'apparente à un authentique film d'épouvante !

découvert méconnaissable, confirmant une légende locale qui prétend qu'aucun d'eux ne sera enterré « intact ». Une enveloppe


Holmes, hypnotisé par Hillary Brook, évolue — dangereusement ! — sous l'œil attentif du malfaisant Moriarty (Henry Daniell) dans « La femme en vert ».

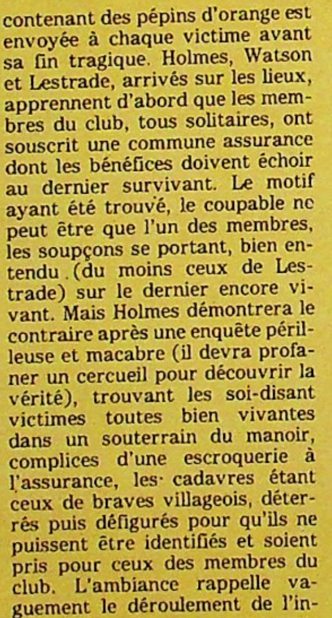


« La femme en vert » (1945), une production Universal signée Roy William Neill.

dernier a livré la jeune fille à la police. C'est la ravissante Evelyn Ankers, dont les prestations dans les films d'épouvante Universal furent multiples, qui complète le trio de criminels, Miles Mander étant le voleur de bijoux cynique et impitoyable.

Un manoir écossais, des index tranchés...

Trois autres Holmes seront produits et réalisés en 1945 par Roy William Neill, le premier d'entre eux *The House of Fear (La maison de la peur)* se maintenant à un niveau honorable par rapport aux précédents. Le scénariste Roy Chanslor, s'inspirant de la nouvelle « The Adventure of the Five Orange Pips » (« Les cinq pépins d'orange ») nous transporte dans un manoir écossais où les sept membres d'un club de vieux célibataires trouvent l'un après l'autre une mort horrible, chacun de leurs cadavres étant


contenant des pépins d'orange est envoyée à chaque victime avant sa fin tragique. Holmes, Watson et Lestrade, arrivés sur les lieux, apprennent d'abord que les membres du club, tous solitaires, ont souscrit une commune assurance dont les bénéfices doivent échoir au dernier survivant. Le motif ayant été trouvé, le coupable ne peut être que l'un des membres, les soupçons se portant, bien entendu (du moins ceux de Lestrade) sur le dernier encore vivant. Mais Holmes démontrera le contraire après une enquête périlleuse et macabre (il devra profaner un cercueil pour découvrir la vérité), trouvant les soi-disant victimes toutes bien vivantes dans un souterrain du manoir, complices d'une escroquerie à l'assurance, les cadavres étant ceux de braves villageois, déterrés puis défigurés pour qu'ils ne puissent être identifiés et soient pris pour ceux des membres du club. L'ambiance rappelle vaguement le déroulement de l'intrigue des « Dix petits Indiens » d'Agatha Cristie. Curieusement, c'est le bon Watson qui trouve le premier la clef du mystère, sans le savoir comme il se doit !... On peut seulement regretter, pour le sérieux de l'action, que les maladresses de Lestrade soient ici trop mises en évidence.

Woman in Green (La femme en vert) ressuscite une dernière fois le Professeur Moriarty, incarné ici par le squelettique Henry Daniel, mais le personnage principal que devra combattre Holmes est à nouveau une belle jeune femme (Hilary Brooke) qui utilisera ses talents supranaturels pour hypnotiser le détective et le forcer à se suicider. A la suite d'une série de meurtres où, élément bizarre, toutes les victimes, des jeunes filles, ont eut l'index droit tranché, Holmes découvrira une sordide affaire de chantage, en laquelle il reconnaîtra l'œuvre de son mortel ennemi. Echappant à l'hypnose grâce à une drogue qui le rend en outre insensible à la douleur (trompant ainsi Moriarty qui lui a tailladé la main pour s'assurer de son état hypnotique), Holmes pourra faire arrêter la redoutable beauté, Moriarty tombant une fois encore dans le vide, ce qui lui est coutumier à l'écran.

Le scénario de Bertram Milhauser, inspiré de « The Adventure of the Empty House » (« La maison vide ») accuse quelques faiblesses, compensées par l'interprétation irréprochable et de bons truquages signés à nouveau de John Fulton. Aux yeux de certains (dont Rathbone), Henry Daniell est le meilleur des Moriarty ; certes, son aspect reptilien, son regard glacial, son faciès osseux en ont toujours fait un vilain de qualité, mais ici son rôle est assez réduit puisqu'il partage la vedette avec la blonde Hilary Brooke dans le camp des hors-la-loi ; tous deux se complètent fort bien et sont dignes de Rathbone et Bruce, ces derniers fidèles à leur image de marque.


Rondo Hatton (célèbre comédien atteint d'acromégalie) incarne un tueur particulièrement effrayant dans « La perle des Borgia ».


Mary Forbes, Billy Bevan, Alan Mowbray, Rathbone, Bruce et Dennis Hoey dans « Le train de la mort » (1946).

Le déclin de la série Universal...

Avec *Pursuit to Algiers (Mission au soleil)* s'amorce un net déclin dans la série qui ne se réfèrera plus à Conan Doyle et va marquer, pour Rathbone, le début d'une saturation du rôle qui reléguait dans l'ombre tout le reste de sa carrière, comme nous le verrons plus loin. Ici, Holmes et Watson escortent, sur un paquebot, le roi d'un imaginaire pays, lequel monarque sera l'objet de plusieurs tentatives d'assassinat et sera même kidnappé, mais ses ennemis s'apercevront trop tard qu'ils ne tiennent pas le vrai roi, ce dernier voyageant sous le déguisement d'un steward. Holmes devra finalement découvrir et jeter à la mer une bombe destinée à anéantir le navire et ses passagers, et démasquer les espions qu'il fera arrêter.

Certes, le décor d'un paquebot en croisière est un lieu fort propice aux énigmes policières, mais reconnaissons qu'ici, il n'a guère été utilisé fonctionnellement. Le script de Leonard Lee manque d'intérêt et les acteurs s'efforcent d'animer avec conviction une intrigue sans grand relief. Plusieurs d'entre eux sont d'ailleurs des habitués de la série : Gerald Hamer, Morton Lowry, Martin Kosleck et Frederick Worlock, aucun n'ayant cependant ici l'occasion de s'affirmer nettement.

Les deux derniers Holmes de l'Universal paraîtront en 1946 : depuis longtemps, Rathbone, voyant qu'il était littéralement prisonnier de Sherlock Holmes (tout comme jadis Conan Doyle) cherchait vainement à s'en libérer, mais il était catalogué comme l'idéal Holmes et nulle autre proposition intéressante ne lui était faite. La MGM elle-même, qui l'avait sous contrat, avait oublié ses créations remarquables de *Roméo et Juliette* ou *David Copperfield*; l'Universal ne pensait plus à ses magistrales interprétations de *Son of Frankenstein* ou *Tower of London*. Bon gré, mal gré, Rathbone dut tourner encore deux Holmes pour terminer son contrat à l'Universal, ce qui lui fut d'autant plus fastidieux que ce ne furent pas — et de loin — les meilleurs.

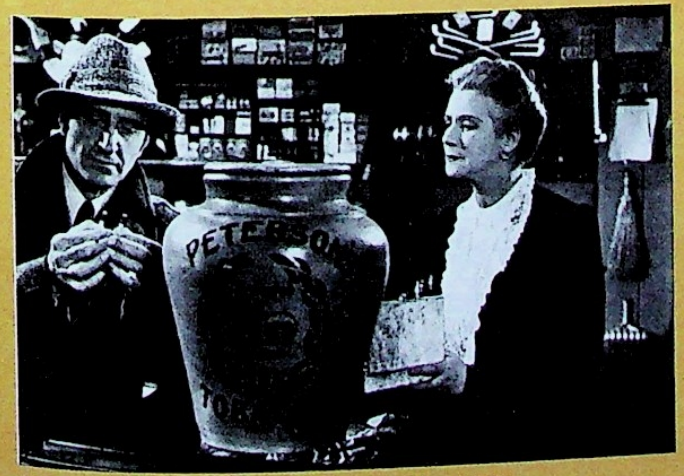
Terror by Night (Le train de la mort) est le plus court de la série : 60 minutes à peine. L'action se situe entièrement dans un train roulant de Londres à Edimburgh, décor fort propice à de dramatiques événements, comme le démontra souvent le maître Alfred Hitchkock. Ici, le propos est plus modeste, mais le résultat, sans être excellent, demeure tout au plus satisfaisant. Dans le chemin de fer, un meurtre aura lieu, un diamant d'incalculable valeur disparaîtra, un nain assassin se dissimulera dans le double fond d'un cercueil après avoir occis ses victimes à l'aide de dards empoisonnés, bref, un agréable suspense où Holmes et Watson démasqueront le coupable, le Colonel Moran, ancien ami du brave Watson, mais aussi ex-associé de feu Moriarty.

Un train en marche est toujours un décor fascinant, générateur de saines émotions, les personnages y étant prisonniers des événements ; reconnaissons que ce huis-clos a été assez bien utilisé. Côté acteurs, Alan Mowbray (Moran), souvent promu aux rôles de valet fantaisiste, incarne un criminel d'autant plus insaisissable que constamment aux côtés d'Holmes et de Watson dont il suit l'enquête (tel Edward G. Robinson dans *La femme au portrait*). Dennis Hoey fait ici une ultime et conventionnelle apparition en tant que Lestrade.

Dressed to Kill (La clef) est le chant du cygne de la série, le script étant à nouveau de Leonard Lee, déjà responsable du médiocre *Pursuit to Algiers*. Holmes recherche ici trois mystérieuses boîtes à musique fabriquées par un prisonnier au bagne de Dartmoor ; l'air que joue l'une d'elles donne la clef de la cachette où ont été dissimulées des matrices pour la fabrication de fausse monnaie. Sur ce canevas de faible intérêt, Holmes affronte une nouvelle fois un hors-la-loi de sexe féminin qui le laissera pour mort après l'avoir précipité dans une trappe. Patricia Morrison l'incarne avec son charme un peu exotique s'apparentant à celui de Gale Sondergaard. Quand Holmes l'aura enfin mise sous les verrous, il n'en vantera pas moins sa brillante intelligence en regrettant qu'elle l'ait si mal utilisée : remarque typiquement holmèsienne, le grand détective respectant toujours ses adversaires dont il ne méconnait jamais les qualités, même si elles ont failli mettre un terme à sa carrière.



Hilda Courtney (Patricia Morison) démasquée par Holmes grâce aux cigarettes laissées dans son sillage... (« La clef »).



Holmes sur la piste d'un sérieux indice : « La clef » (1946).

En tous cas, pour Basil Rathbone, c'est bien Sherlock Holmes qui a mis (au moins provisoirement) fin à sa belle carrière cinématographique. Son contrat s'achevant ici, Rathbone refusa de signer pour de nouveaux Holmes, ce qui occasionna une petite révolution de palais, car les producteurs et le public le réclamaient toujours... mais rien qu'en Holmes ! Il faut reconnaître que si les critiques n'apprécièrent pas quelques-uns des derniers titres de la série, aucun reproche ne fut jamais énoncé envers Rathbone, ni Bruce, toujours considérés comme excellents dans leur prestation. N'ayant aucun autre acteur pour incarner Holmes, Universal abandonna la série, au grand désappointement, entre autres, du bon Nigel Bruce qui, lui, ne demandait qu'à récidiver. Rathbone ne renouvela pas, non plus, son contrat radiophonique et ainsi s'acheva l'épisode le plus marquant de sa longue carrière dont nous allons reprendre à présent le déroulement chronologique.

Terminons-en avec la série Universal en rappelant que le public français n'a pu voir ces douze productions que sur le petit écran, la télévision française les ayant programmé deux fois au cours des années 60. Ce fut, malgré ses faiblesses en fin de parcours, malgré la modernisation des textes adaptés, une fort satisfaisante série où Holmes, quoique privé de son légendaire accoutrement, correspondait spirituellement à son modèle littéraire, les scripts n'ayant surtout pas commis l'erreur de lui jeter une jeune beauté dans les bras, comme ce fut le cas pour John Barrymore et Clive Brook entre autres. Ce fut surtout un prolongement — différent, amoindri, mais certain — de la grande lignée des films d'épouvante de la célèbre firme ; ce fut enfin, pour Basil Rathbone, l'apogée de sa carrière cinématographique.

VI - Du Grand Ecran au Petit et de la Radio au Théâtre

Reportons-nous en 1939 : après ses deux Holmes pour la Fox, Rathbone est au sommet de la courbe ascendante amorcée depuis *David Copperfield*. C'est l'Universal qui l'accapare d'abord, sur la lancée de sa magnifique prestation dans *Son of Frankenstein*, en lui donnant cette même année la vedette de trois productions d'inégal intérêt et de genres bien différents.

D'abord, *The Sun Never Sets (Frères héroïques)* lui octroie l'un des deux rôles sympathiques auprès de Douglas Fairbanks Jr : ils incarnent deux frères du British Colonial Service qui, en Côte d'Or, luttent contre un trafiquant d'armes essayant de soulever les indigènes contre les Blancs, Lionel Atwill assumant cette lourde responsabilité. L'aventure exotique se double d'un drame humain où sont mêlées les charmantes Virginia Field et Barbara O'Neill.

La tour de Londres...

Le réalisateur Rowland V. Lee retrouva ensuite Rathbone et Barbara O'Neill dans une production plus ambitieuse, au générique impressionnant puisqu'on y trouvait aussi Boris Karloff et Vincent Price ainsi que le maquilleur Jack Pierce et le cameraman George Robinson. Il s'agit de *Tower of London (La Tour de Londres)*, drame historique sur le sinistre Richard III de trop fameuse réputation. Mais ici, Shakespeare n'intervient pas, le script de Robert N. Lee s'appuyant fidèlement sur la sanglante réalité pour nous décrire les événements horribles qui ont jalonné l'ascension au trône du diabolique duc de Gloucester, assassin des enfants de son frère Edouard IV et de tous ceux qui le gênaient dans ses ambitions effrénées. Rathbone donne une incomparable interprétation du personnage physiquement disgrâcié, à notre avis supérieure même à celle de Laurence Olivier (ce qui est aussi l'avis de Vincent Price). C'est à la fois un film de cape et d'épée et un film d'épouvante : de cape et d'épée, car on y assiste à quelques assauts à l'arme blanche où, bien entendu, Rathbone excelle : citons notamment un duel à la hallebarde et une séance d'entrainement au cours de laquelle Richard ferraille avec le jeune prince qui, pour ses quinze ans, manie la rapière avec dextérité (parions que Basil Rathbone lui avait auparavant donné des leçons !). La séquence de la bataille finale de Bosworth (1485) où retentit le fameux « Mon royaume pour un cheval » lancé par un Richard III aux portes de la mort, est cependant moins imposante que dans le futur film de Laurence Olivier.

Film d'épouvante, aussi, disons-nous : par les sinistres décors des souterrains et des couloirs du château, mais surtout par la présence de Boris Karloff, toujours porteur de son inséparable hâche de bourreau, puisqu'il est l'exécuteur des ordres meurtriers de son roi. Crâne rasé, sourcils épais, visage inquiétant, le monstre n° 1 d'alors, avec son pied-bot et sa haute silhouette courbée déambulant dans les labyrinthes de la Tour, confère à la plupart des séquences un élément de réelle terreur, savamment mise en valeur par la photographie de George Robinson, orfèvre en la matière. Son ombre se profilant sur les murs suintants du château est un prélude percutant aux crimes horribles qu'il va accomplir. Vincent Price est ici une victime : le duc de Clarence, frère de Richard et d'Edouard, qui sera noyé dans un tonneau de malvoisie par l'impitoyable monarque et son bourreau. En résumé, par la qualité de sa distribution (Ian Hunter est un Edouard IV plein de noblesse et Barbara O'Neill une reine tourmentée), de sa photo et ses décors, voilà l'un des meilleurs fleurons de la filmographie de Rowland V. Lee.

Comparativement, *Rio* de John Brahm est une production plus modeste où Rathbone incarne un financieux véreux qui s'évade du bagne pour retrouver sa femme, mais celle-ci s'est amourachée d'un jeune ingénieur. Sigrid Curie, révélée par *Marco Polo*, donne à nouveau la réplique à Rathbone qui, en forçat, apparait brièvement dans une tenue sale et négligée peu habituelle. A leurs côtés, Victor Mac Laglen, Robert Cummings et Irving Pichel, ce dernier garde-chiourme, animent le drame avec conviction.

En 1940, Rathbone ne tourne que deux films : d'abord, chez Paramount : *Rhythm on the River* dont le réalisateur et compositeur était Victor Schertzinger, importante personnalité du musical hollywoodien depuis 1929. Rathbone n'avait pas encore hanté la comédie musicale ; pour ses débuts dans le genre, il était entouré de Bing Crosby, Mary Martin et Oscar Levant et jouait un compositeur sans scrupules qui, ayant perdu l'inspiration depuis que sa femme l'avait quitté, utilisait des « nègres » pour maintenir sa réputation.

Basil Rathbone (et son fils) face à un inquiétant bourreau au crâne rasé... qui n'est autre que Boris Karloff (« La tour de Londres »).

Face à Tyrone Power, enfin...

Après quoi, à la Fox, Rathbone redevint l'incomparable vilain de cape et d'épée dans *The Mark of Zorro (Le signe de Zorro)* de Mamoulian, très bon spécimen du genre où Tyrone Power se révélait comme un rival valable d'Errol Flynn et où la ravissante Linda Darnell (au si tragique destin) nous prodiguait la souriante beauté de son visage de madone. Dans le personnage de Don Pasquale, Rathbone réédita ses inoubliables prestations des précédents films de genre similaire, et le duel qui l'oppose à Zorro-Power compte parmi les plus spectaculaires jamais vus sur un écran. Le seul défaut de cette estimable aventure est imputable à la construction du scénario de John Foote, qui expédie Don Pasquale dans l'autre monde vingt minutes trop tôt : la fin de l'histoire souffre visiblement de l'absence prématurée de l'ennemi n° 1 du héros, qui n'a plus affaire alors qu'à des adversaires sans envergure.

L'Europe est en guerre depuis un an ; Rathbone n'a jamais voulu adopter la nationalité américaine, mais lorsque les U.S.A. entreront dans le conflit, il participera activement aux actions de propagande en faveur des Alliés aux côtés de ses camarades américains, jouant pour les soldats et s'occupant de la fameuse Hollywood Canteen où les G.I.S. en permission étaient accueillis et servis par les plus grandes vedettes (Warner Bros y consacra un film en 1944). Ayant payé de sa personne en 1914 et failli ensuite devenir neurasthénique, il savait mieux que quiconque l'importance accordée au moral des combattants.

La radio l'accapare beaucoup avec ses émissions hebdomadaires sur Sherlock Holmes, ce qui ne l'empêchera pas de tourner quatre films en 1941. *The Mad Doctor* de Tim Wheelan lui fait incarner à nouveau le meurtrier de successives épouses, jusqu'à ce qu'un journaliste, amoureux de sa troisième femme, interrompe sa criminelle série. Cela rappelle *Love from a Stranger*, mais aussi *Gaslight*. Elégant et distingué, Rathbone convaint dans le double aspect de son personnage à la fois mondain et assassin.

Le chat noir avec Bela Lugosi...

Après ce produit Paramount, il regagne l'Universal pour un nouveau film policier mâtiné d'épouvante : *The Black Cat* d'Albert Rogell ou à nouveau Edgar Poe est abusivement crédité au générique. N'ayant aucun rapport avec le film de 1934 joué par Karloff et Lugosi, ni avec le texte de Poe, le script, dû à quatre scénaristes-maison, raconte une succession de meurtres dans une famille pour une sordide question d'héritage, Rathbone étant le plus cupide... mais non le meurtrier. La distribution en était assez impressionnante : Bela Lugosi et Gale Sondergaard y étalaient leur vilenies, de même que l'excellente Gladys Cooper ; Broderick Crawford y était un détective d'occasion dépassé par les événements ; le loufoque Hugh Herbert y mettait la note comique et le juvénile Alan Ladd complétait le lot. L'équipe de horror-pictures était bien au complet (Hans Salter pour la musique, John Fulton pour les Effets Spéciaux, etc.) mais ce fut néanmoins l'un des moins bons spécimens. Vinrent ensuite deux classiques films d'espionnage : *International Lady (Cinquième bureau)* de Tim Wheelan, et *Paris Calling (Ici Londres)* d'Edwin Marin. Dans le premier, Rathbone est un inspecteur de Scotland Yard qui aide un agent du F.B.I. (George Brent) à démanteler un réseau nazi où se trouve encore George Zucco. Dans le second, il incarne au contraire un Français à la solde des occupants, que celle qu'il aime tuera en apprenant sa trahison. L'actrice d'origine allemande Elizabeth Bergner y faisait ses débuts hollywoodiens ; Randolph Scott y jouait un pilote de la R.A.F. et Lee J. Cobb un chef de la Gestapo, Gale Sondergaard et Eduardo Cianneli comlétant la distribution.

En 1942, attaché par contrat avec la MGM, il y tourne d'abord : *Fingers at the Window* de Charles Lederer, où il incarne un magicien ayant usurpé l'identité d'un psychiâtre pour s'emparer de son héritage, et qui utilise des sujets hypnotisés pour supprimer ceux qui ont l'infortune de le reconnaître. Ce mélange de fantastique et de policier convenait davantage à Rathbone qu'aux vedettes Lew Ayres et Larraine Day, à qui il « volait » aisément la tête d'affiche.

Dans *Crossroads (Le mystérieux ambassadeur)* de Jack Conway, il est l'un des escrocs essayant de profiter d'un amnésique pour lui faire accomplir des actes illégaux après lui avoir fait croire qu'il était le chef de la bande, voleur et assassin. Entouré de prestigieux partenaires (William Powell, l'amnésique, Hedy Lamarr, sa femme, Claire Trevor et Margaret Wicherly, les complices de Rathbone), il fait preuve une fois de plus d'un souple métier lui permettant d'aborder n'importe quel personnage.

Accaparé par les Sherlock

Holmes de l'Universal, il ne tournera en 1943 qu'un seul autre film pour la MGM : *Above Suspicion (Un espion a disparu)* où il incarne un Chef de la Gestapo traquant Fred Mac Murray et Joan Crawford, espions britanniques, tandis que Conrad Veidt, dont ce devait être hélas le dernier film, se trouve du bon côté en tant qu'Allemand anti-nazi. Il est à remarquer qu'entre deux Holmes, Rathbone revenait aux personnages les plus vils et antipathiques dans lesquels il excellait toujours autant. Signalons que cette même année, il joua une adaptation radiophonique du *Fantôme de l'Opéra*.

Si sa présence se justifiait amplement dans les histoires d'espionnage, on ne peut en dire autant de *Bathing Beauty (Le bal des sirènes)* de George Sidney — 1944 — où il ne sert que de faire-valoir à Red Skelton dans ce qui demeure cependant l'un des plus beaux fleurons du musical tel que le concevait la firme du lion. Mécontent de ne pas se voir offrir des rôles plus consistants, il rompit définitivement avec la MGM et, toujours entre deux Holmes, accepta une proposition de Paramount pour un nouveau film de pirates : *The Frenchman's Creek (L'aventure vient de la mer* - 1944), romantique idylle entre une lady anglaise (Joan Fontaine) et un aventurier français (Arturo de Cordova), aux photos et extérieurs splendides, sans doute l'un des meilleurs technicolors de l'époque, où Rathbone retrouve un rôle hautement antipathique qui le conduit encore à une fin spectaculaire au cours d'une mémorable séquence dramatique avec la blonde héroïne qu'il tente de violenter. Décrochant un Oscar pour ses décors couleurs, ce film bénéficiait en outre d'excellents acteurs de second plan comme Ralph Forbes, Cecil Kalaway et même Nigel Bruce, compensant l'insuffisance regrettable d'Arturo de Cordova, dont l'éphémère vedettariat périclita rapidement. Autre défaut de ce film agréable : c'est le seul film de cape et d'épée de Rathbone dans lequel lui-même ne se bat jamais en duel, une omission que ses admirateurs ne pardonneront pas de si tôt aux adaptateurs de ce roman de Daphné Du Maurier !

L'interprète de Henry James...

La série Sherlock Holmes touche à sa fin : entre les deux derniers titres, Rathbone parait dans une comédie de Sam Wood : *Hearbeat (Battement de cœur)*, remake d'un film français de Henri Decoin dans lequel il dirige une école de pickpockets dont Ginger Rogers est la ravissante élève, mais rien de plus intéressant ne lui étant offert, il mit alors en pratique son désir depuis longtemps réfréné : refusant de tourner d'autres Holmes et pour mieux marquer sa décision de rompre avec cet Hollywood qui maintenant le déconsidère et le déçoit, il quitte la Californie pour s'installer à New York. Après douze années de succès ininterrompus, après avoir brillé parmi les plus grands, Basil Rathbone abandonne le cinéma pour commencer aussitôt une nouvelle carrière théâtrale qui allait lui apporter presque immédiatement de très grandes joies.



Basil Rathbone et Nigel Bruce : deux partenaires inséparables.

Il va notamment jouer, pendant près de deux ans, le rôle du père dur, autoritaire, inhumain dans « The Heiress » (« L'héritière ») d'après Henry James, qui lui vaudra le Prix du meilleur acteur de théâtre 1948, belle revanche sur cet Oscar qui ne lui fut jamais accordé. Ce rôle fut plus tard tenu à l'écran par Ralph Richardson dans la version réalisée par William Wyler. Autres pièces à succès : « The Winslow Boy » de Terence Rattigan et « The Gioconda Smile » (« Le sourire de la Joconde ») d'Aldous Huxley.

La radio l'occupe aussi beaucoup, des émissions dramatiques mais également des enregistrements de disques : parmi ceux-ci, de célèbres textes d'auteurs fantastiques comme les nouvelles et poèmes d'Edgar Allan Poe, « The Picture of Dorian Gray » d'Oscar Wilde, et « The Lost World » (« Le monde perdu ») de Conan Doyle.

A partir de 1951, il vient à son tour à la télévision, cette nouvelle forme de l'art des images qui commençait à faire chanceler l'industrie cinématographique. Pour le petit écran, il tourne un *Docteur Jekyll and Mister Hyde* dont nous rêverons toujours en vain : la rencontre d'un tel rôle et d'un tel acteur est trop importante pour que l'on ne regrette pas de ne pas y avoir assisté ! Autre événement capital : en 1953, il redevient Sherlock Holmes, l'espace d'un seul téléfilm d'après la nouvelle *The Adventure of the Black Baronet*. Parmi ses autres téléfilms, citons *The 13 Chairs* d'après James Thurberet *Criminal at Large* d'après Edgar Wallace.

La mort de Sherlock Holmes

En 1953, ces années de quiétude professionnelle — succès théâtraux et engagements fréquents à la radio et à la T.V. — vont être bruquement interrompues par un étrange revers. Jouant pour la première fois une pièce où il interprète le role de Sherlock Holmes, pièce écrite par sa femme Ouida Bergère, il rencontra l'échec imprévisible. Critiques et public ne suivirent pas et la pièce « Sherlock Holmes » ne franchit pas le cap de la quatrième représentation. L'acteur n'en fut pas jugé responsable, la pièce seule étant en cause.

Certes, les plus grands acteurs ont connu semblable désillusion, mais pour Rathbone, ce fiasco lui fut doublement douloureux ; pour sa femme d'abord ex-scénariste de talent qui n'aurait pas dû tenter un come-back après tant d'années d'inaction ; pour lui ensuite, qui n'aurait jamais pensé connaître un tel échec en jouant justement le rôle qui l'avait le plus popularisé, celui dans lequel il fut *le meilleur*. De plus, cette déconvenue s'accompagnait d'un chagrin personnel : quelques jours auparavant, le 8 octobre, Nigel Bruce était mort. L'excellent partenaire et ami, à qui il destinait le rôle de Watson dans la pièce, avait été victime d'une crise cardiaque, juste après la fin des prises de vue de *Bwana Devil*, le film d'Arch Oboler sur les lions mangeurs d'hommes de la Tsavo.

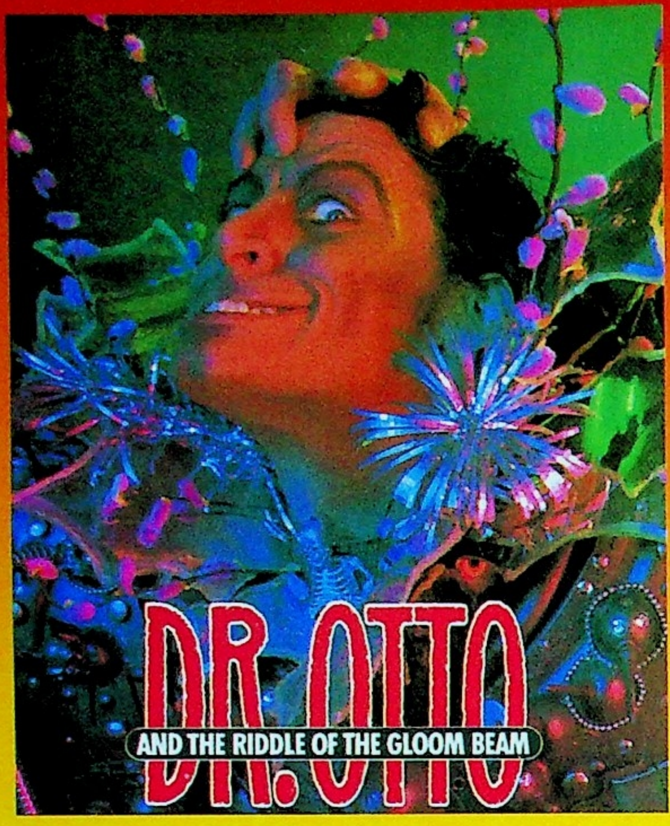
Bref, 1953 fut une année sombre pour Rathbone ; il ne devait plus jamais retrouver ce personnage de Sherlock Holmes, dont il se séparait de bien imprévisible façon (ses partenaires dans cette pièce mort-née étaient Jack Raine — Watson — et Thomas Gomez — Moriarty).

Ce revers l'incita-t-il à reprendre du service dans les studios de cinéma ou n'est-ce qu'une coïncidence ? Toujours est-il que Rathbone regagna la capitale du film qu'il avait délaissée depuis 1946, n'y ayant fait qu'un bref séjour en 1949 pour prêter sa voix à un personnage du dessin animé de Walt Disney : *Ichabod and Mr Toad*. Ses prestations télévisées l'avaient rappelé à l'attention des producteurs hollywoodiens et il accepta une proposition de Paramount pour paraître dans une comédie dont Bob Hope était la vedette *Casanova's Big Night (La grande nuit de Casanova)*, somptueuse parodie où il retrouvait plusieurs membres de la troupe de l'Universal de jadis : John Carradine, Lon Chaney Jr et Vincent Price, ce dernier incarnant Casanova dont Rathbone était le fidèle valet.

Plusieurs téléfilms importants s'ensuivent dont : *Svengali* d'après George Du Maurier et *A Christmas Carol* de Dickens, après quoi, il retourne chez Paramount pour incarner l'antipathique Frochard dans l'adaptation par Michael Curtiz de *La cuisine des anges* d'Albert Husson où les trois bagnards truculents étaient campés par Humphrey Bogart, Peter Ustinov et Aldo Ray.

En 1955, Rathbone a 63 ans ; sa haute silhouette est toujours aussi droite, mais son visage s'est creusé, accusant l'attaque du temps. Il a pourtant conservé une santé excellente, seulement perturbée par de brèves maladies qui ne l'empêchèrent jamais de faire son métier. Il était donc encore physiquement solide, lorsqu'il accepta le rôle du méchant sir Ravenshurt dans *The Court Jester (Le bouffon du roi)* de Melvin Frankk et Norman Panama, réjouissante parodie de *Robin Hood* menée à train d'enfer par le clownesque Danny Kaye. Une fois encore, Rathbone manie l'épée avec agilité (il initia Danny Kaye au maniement des armes blanches et le jugea même plus doué qu'Errol Flynn !), rappelant qu'il demeurait le meilleur spécialiste en la matière. Pour ses admirateurs, ce fut là une cure de Jouvence qui les ramenait au bon temps des chefs-d'œuvre de la Warner ciselés par Michael Curtiz. S'agissant d'un pastiche, le vilain, cette fois, ne périt pas transpercé ; après avoir été désarmé par le fougueux Danny au terme d'un duel hilarant, Rathbone est expédié dans l'espace par une catapulte sur laquelle s'il s'était malencontreusement assis, épuisé par le combat ! C'est donc sous le signe imprévu de la comédie que Rathbone avait renoué avec le cinéma, et ce n'était jamais en vedette. Depuis la fin de la série Holmes, il n'avait plus été en tête d'affiche. Cette lacune allait être comblée plusieurs fois au cours des dix dernières années de sa carrière, et c'est justement le Film Fantastique qui allait donner à Rathbone ses ultimes satisfactions dans le septième Art, tandis qu'au théâtre et à la télévision, son vedettariat ne connaissait aucune interruption.

Dans notre prochain numéro, nous conclurons cette étude par les dix dernières années de la carrière de Basil Rathbone, qui furent presqu'entièrement consacrées au Cinéma Fantastique, et nous la compléterons par sa filmographie abondamment commentée.



FILMS SORTIS À L'ÉTRANGER

ÉTATS-UNIS

CRITTERS
Réal. : Stephen Herek. « New Line/Smart Egg Pictures/Sho Films ». *Scén. :* Dominic Muir, S. Herek. Avec : Dee Wallace-Stone, M. EmmettWalsh, Billy Green Bush, Scott Grimes.

● Par les producteurs des *Griffes de la nuit* : une famille américaine modèle est assiégée, chez elle, par de féroces créatures extra-terrestres... elles-mêmes traquées par des chasseurs de primes intergalactiques !
Un film mêlant S.F., horreur et humour noir qui nous permet de retrouver la blonde Dee Wallace-Stone *(E.T., Cujo)* dans le rôle principal.

DISCONNECTED
Réal. : Gorman Bechard. « Generic Films ». *Scén. :* Virginia Gilroy. Avec : Frances Raines, Mark Walker, Carl Koch.

● Bâtie sur un scénario à la *Répulsion*, cette production à petit budget réalisée dans le Connecticut met en scène une jeune femme torturée par la présence d'un maniaque et le fantôme de sa sœur jumelle dans un climat de violence et de meurtres sanglants.

KILLBOTS
Réal. et scén. : Jim Wynorski. « Concorde/New Horizons ». Avec : Kelli Maroney, Tony O'Dell, Paul Bartel, Mary Woronov.

● Le centre commercial de Park Plaza est fier de sa dernière acquisition : un robot ultra-perfectionné destiné à assurer sécurité et surveillance. Mais au terme de quelques semaines de bons et loyaux services, la machine se dérègle et commence à agresser la clientèle...
Un des tous premiers films produits par New Horizons, la nouvelle compagnie de Roger Corman.

KILLBOTS
...shopping will never be the same!

MOVIE HOUSE MASSACRE
Réal. et scén. : Alice Raley. « Movie House Productions ». Avec : Mary Woronov, Jonathan Blakely, Lynne Darcy.

● Un film d'horreur parodique dans lequel le personnel d'un cinéma s'apercevra, à ses dépends, que le fantôme du précédent propriétaire, un fou ayant assassiné ses employés, rôde toujours sur les lieux...

FILMS TERMINÉS

ÉTATS-UNIS

DR. OTTO & THE RIDDLE OF THE GLOOM BEAM
Réal. : John « Buster » Cherry. Avec : Jim Varney.

● Comédie de S.F. : le maléfique Docteur Otto, un savant fou créateur d'une arme révolutionnaire et capable, grâce à son cercueil magique, de changer d'apparence à volonté, menace de plonger le monde dans les ténèbres. Le seul à pouvoir faire échouer d'aussi diaboliques projets se nomme Lance Sterling. La lutte (délirante) promet d'être serrée !...

APOLOGY
Réal. : Robert Bierman. « Peregrine Entertainment ». *Scén. :* Mark Medoff. Avec : Lesley Ann Warren, Peter Weller, George Loros.

● Une jeune artiste fait paraître une petite annonce invitant quiconque en ressentira le besoin à se confesser par téléphone et en tout anonymat. Mais les appels reçus ne correspondent pas à ce que souhaitait la jeune femme qui va recueillir les aveux de meurtriers en tous genres pour s'apercevoir finalement que sa vie est en danger.
Réalisé, comme le récent *Blackout*, pour la chaîne américaine de télévision par câble, HBO, ce thriller d'angoisse est destiné à être exploité au cinéma dans le reste du monde.

BLOOD LINK
Réal. : Albert De Martino. « Zadar Film Production ». *Scén. :* Theodore Apstein. Avec : Michael Moriarty, Penelope Milford, Geraldine Fitzgerald, Cameron Mitchell.

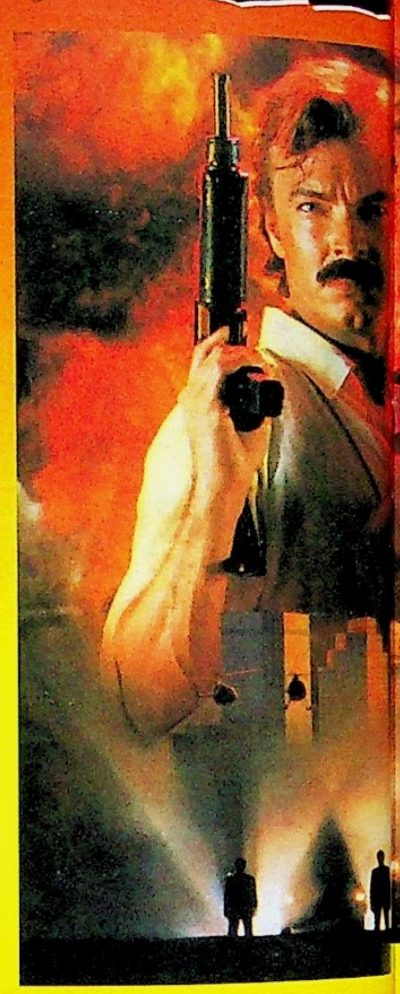
● Dans ce drame psychologique fantastique et violent, Michael Moriarty et Cameron Mitchell incarnent deux frères jumeaux qui ont été séparés à la naissance. L'un est devenu un chirurgien de renommée mondiale, l'autre un meurtrier assoiffé de sang. Un lien continue cependant de réunir ces deux êtres, un don mystérieux que possède le docteur : lorsque son frère tue, il en reçoit la vision ! Sa décision sera sans appel : tuer son frère afin de mettre un terme à ce bain de sang et aux horribles cauchemars récurrents venant troubler son sommeil...



BIRDS OF PREY
Réal. et scén. : René Cardona Jr. « Pasta Film Production ». Avec : Christopher Atkins, Michelle Johnson.

● Partis effectuer un reportage de routine sur un fermier agressé par des poules, un couple de journalistes s'apercevra qu'il ne s'agit pas là d'un cas isolé. Leur investigation les mènera





jusqu'en Espagne où, des incidents identiques ayant été signalés, ils recueilleront les témoignages d'individus attaqués par des volatiles et ne tarderont pas à se rendre compte que le phénomène s'amplifie de jour en jour : une révolte des oiseaux à l'échelle mondiale est imminente...
23 ans après *Les oiseaux* d'Hitchcock, une nouvelle version produite par Eric Weston *(Messe noire)*.

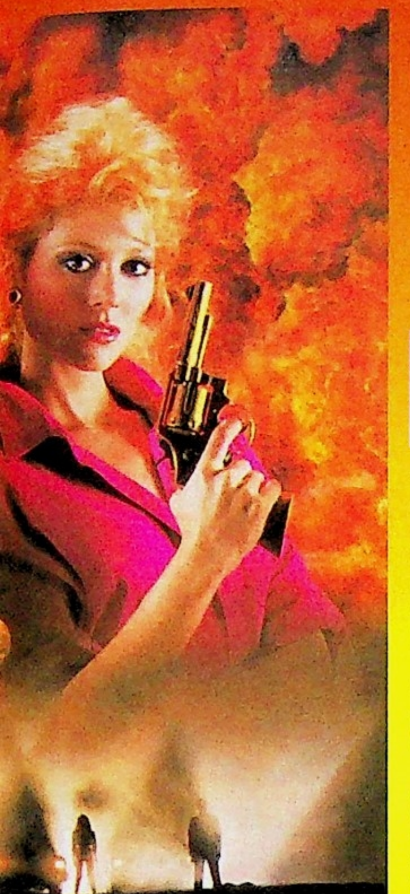
DEFENSE PLAY
Réal. et scén. : Ulli Lommel. « I.F.O. Productions ». Avec : Carey Shearer, Kim Kincaid, Paul Rugg, Marc Drotman.

● Thriller scientifique dans la lignée de *WarGames* : un collège américain reçoit de l'Air Force la mission de construire un hélicoptère modèle réduit, un engin ultra-sophistiqué destiné à devenir une redoutable arme de guerre. Mais des espions russes parviennent à s'infiltrer au cœur même du projet et les étudiants devront s'exposer à de multiples dangers afin de reprendre le contrôle de leur invention.

HOSTAGE : DALLAS
Réal. : Dwight H. Little. « AGH Productions ». *Scén. :* Phil Senini, Eddy Desmond. Avec : Edward Albert, Audrey Landers, Joe Don Baker.

● Un ancien agent de la CIA parvient à s'approprier la formule d'un gaz mortel (élaboré par les Russes dans l'éventualité d'une guerre bactériologique) afin de permettre aux services de





recherches de son pays de trouver un antidote. Mais un mystérieux individu dérobe le dangereux sérum et en profite pour exercer un odieux chantage sur le gouvernement américain, menaçant de répandre le gaz toxique au-dessus de la ville de Dallas, ce qui aurait pour effet de décimer toute la population...

JAKE SPEED
Réal. : Andrew Lane. « Force Ten/Renomelon Production ». *Scén.* : Wayne Crawford. Avec : Wayne Crawford, Dennis Christopher, John Hurt, Karen Kopins.



● Une jeune femme s'assure le concours d'un soi-disant héros tout droit sorti des romans d'aventures afin de venir en aide à sa sœur, kidnappée par d'affreux trafiquants au cœur de l'Afrique.
Un scénario qui rappelle étrangement celui de *A la poursuite du diamant vert*...

HONG-KONG/R.F.A

MAD MISSION IV
Réal. : Ringo Lam. « Cinema City ». Avec : Carl Mak, Sam Hull, Ronald Lacey, Peter Macaully.

● C'est principalement en Nouvelle-Zélande et en Australie qu'a été tourné le quatrième épisode de ce James Bond made in Hong-Kong truffé de cascades spectaculaires et que ses producteurs nous annoncent comme étant le plus délirant de la série.

FILMS EN TOURNAGE

ÉTATS-UNIS

NAIL GUN MASSACRE
Réal. : Bill Leslie.

● Un tueur armé d'un pistolet à clous sème la terreur : on retrouve les corps et ses victimes « cloués » un peu partout sur les murs de la cité...

NECROPOLIS
Réal. et scén. : Bruce Hickey. « Tycin Entertainment ». Avec : LeeAnne Backer, Michael Conte, Jacquie Fitz.

● Horreur : de nos jours, en plein cœur de Manhattan, surgit Eva, nécromancienne ressuscitée du royaume des damnés, à la recherche du sang pur, source d'éternelle jeunesse, et d'un mystérieux anneau qui lui rendra tous ses pouvoirs.
Maquillages et effets spéciaux de Ed French.



UNMASKING THE IDOL
Réal. : Worth Keeter. « Betty Stephens-Robert Eaton Production ». *Scén.* : Phil Behrens. Avec : Ian Hunter, William T. Hicks, Charles K. Bibby.

● Duncan Jax, agent secret et émule de James Bond, se voit confier une mission des plus périlleuses : empêcher l'association de deux malfaisants maléfiques personnages assoiffés de pouvoir et de destruction. Flanqué de son fidèle associé, Boon le babouin, Duncan Jax devra affronter ninjas, piranhas, réducteurs de têtes et crocodiles afin de mener à bien sa mission !



ESPAGNE

MAS ALLA DE LA MUERTE
Réal. : Sebastian d'Arbo. « Mac Fusion ». Avec : Narciso Ibanez Menta, Carmen Cano.

● Concluant un cycle de films de parapsychologie commencé avec *Viaje al mas alla* (1980) et *El ser* (1982), le réalisateur espagnol Sebastian d'Arbo se penche maintenant, preuves à l'appui, sur le thème de la vie après la mort.



MELODIA PARA UN CRIMEN
Réal. : Francesco Herrera. « Mac Fusion ». Avec : Ampara Munoz.

● Réalisé à Sitgès même, un sanglant thriller dans lequel une femme se voit continuellement harcelée par un homme très dangereux.
Melodia para un crimen qui se veut un hommage aux films de Dario Argento sera le premier film d'épouvante tourné en langue catalane.

FILMS EN PRODUCTION

ÉTATS-UNIS

EDEN
« CBS Productions ».

● Science-fiction : un ancien astronaute décide de construire son propre vaisseau spatial afin d'aller explorer une mystérieuse planète, Eden, découverte dans l'ombre de Mars.

MURDERCYCLE
Réal. et scén. : Michael Miner. « Empire Pictures ».

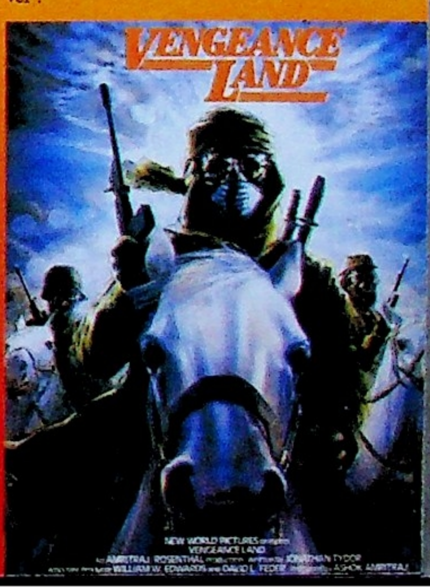
● Début de tournage prévu cet été pour cette nouvelle production Charles Band dont les nombreux effets spéciaux seront, comme à l'accoutumée, réalisés par John Buechler. A mi-chemin entre *Le prix du danger* et *La course à la mort de l'an 2000*, l'action de *MurderCycle* se situe dans un futur proche où les chaînes de télévision retransmettent sans relâche un sport brutal et spectaculaire qui fait fureur et oppose au cours d'un combat mortel des concurrents chevauchant des motos ultra-sophistiquées.

VENGEANCE LAND
Réal. : Roderick Taylor. « Amritraj/Rosenthal Production ». *Scén.* : Jonathan Tydor.

● Western post-apocalyptique, situé en l'an 2030, qui retrace la vengeance de deux individus après que leur petite communauté pacifiste ait été ravagée par une bande de féroces hors-la-loi.

Gilles Polinien

Ainsi que vous l'avez certainement constaté lors de la lecture de notre dernier « Horrorscope », celui-ci souffrait d'un désordre particulièrement désagréable. Nous espérons néanmoins que vous avez pu vous y retrouver !

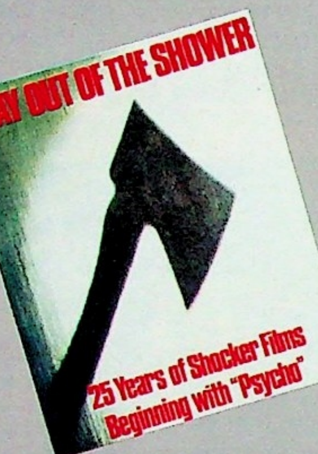


FRISSONS AMÉRICAINS

Vous désirez savoir comment les auteurs « d'épouvante » contemporains ont trouvé leur vocation ? Rien de plus simple : il suffit de lire *« Faces of Fear »* de Douglas E. Winter (Ed. Berkley). L'on y apprend en effet que bon nombre d'écrivains spécialisés furent influencés lors de leur petite enfance par un film qui déclencha en eux l'irrémédiable désir d'écrire des histoires de terreur. D'autres cultivèrent leurs goûts pour les climats d'angoisse et d'horreur, en raison d'une enfance malheureuse. Mais si vous souhaitez vous-même devenir écrivain, évitez à tout prix *« Faces of Fear »* : sa lecture montre combien il est déprimant et frustrant de tenter une telle carrière. Malgré le succès et la célébrité, Stephen King songerait souvent au suicide !

Les témoignages les plus intéressants sont évidemment ceux concernant Stephen King, Peter Straub, Richard Matheson, Robert Bloch, William Peter Blatty (qui n'a plus publié un seul roman à succès depuis *L'Exorciste*), V.C. Andrews (auteur célèbre qui vit son nom de Virginia changé en V.C. sans son consentement par un éditeur trouvant qu'un nom de femme n'était pas « commercial » !), etc. Douglas E. Winter a compilé 17 « rencontres d'un certain type » avec les créateurs de l'Epouvante moderne. Il est également responsable d'une très intéressante étude/biographie de Stephen King intitulée *« The Art of Darkness »* (NAL Ed.). Cependant, deux noms ne figurent pas dans *« Faces of Fear »* : ceux de John Harris et d'Ira Levin. Le premier, qui écrivit *Furie* (le roman et le scénario) fait son grand retour avec *« Son of Endless Night »* (St Martin's Press) et *Minotaur »* (TOR Ed.), deux romans de cauchemars magistralement rédigés par celui qui est, selon Peter Straub, « l'un des géants de l'épouvante ».

L'épouvante est d'ailleurs un genre, tant littéraire que cinématographique, auquel l'on s'intéresse de plus en plus Outre-Atlantique. C'est du moins ce que semble suggérer la publication du livre de William Schoell : *« Stay Out of the Shower ! »* (Dembner Books). La première partie de l'ouvrage est centrée, bien entendu, sur *Psychose* et les raisons qui firent de ce film un tel classique. Il est étrange de s'apercevoir que l'œuvre du genre la plus acclamée de tous les temps reçut de très mauvaises critiques lors de sa sortie en 1960 ! La seconde partie du volume est malheureusement décevante, l'auteur se montrant très négatif sur des classiques tels *Les dents de la mer, L'Exorciste, Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?*, etc. Cependant, l'on y trouve quelques chapitres dignes d'intérêt, tel celui sur le rôle de la femme dans les films d'épouvantes. *« Stay Out of the Shower ! »* est illustré de plus de 100 photos noir et blanc, et même si Schoell porte des jugements assez injustes et hors de propos sur nombre d'œuvres et de metteurs en scène, son ouvrage demeure une description fascinante et importante de l'épouvante moderne.



Le film tiré du roman de Jean M. Auel *« Clan of the Cave Bear »* sortira dans quelques mois, mais en attendant, vous pouvez toujours lire la troisième partie des aventures d'Ayla, la petite fille de l'époque de Cro-Magnon, dans *« The Mammoth Hunters »* (Crown). Ce livre est n°1 sur la liste des best-sellers US. *« Mammoth... »* est intéressant car l'auteur a réussi à transposer avec habileté des thèmes modernes, tels que la lutte des femmes pour l'égalité avec les hommes à une époque où ceux-ci ne savaient même pas qu'ils pouvaient monter à cheval !

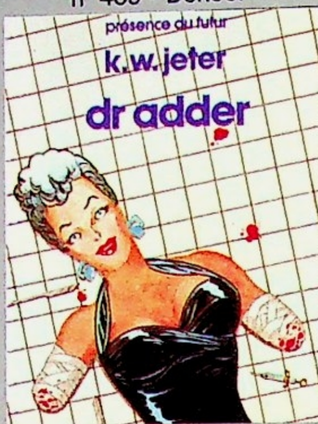
Auel crée une tension intense à l'aide de choses simples, étant donné qu'à cette époque « tout savoir autre que tuer des animaux pour se nourrir passait pour surnaturel ». Un livre peut-être sans surprise, mais dont le cadre captive néanmoins.

Laurent Bouzereau

K.W. Jeter

DR ADDER

Présence du futur
n° 409 - Denoël



En parcourant le roman de K.W. Jeter, on a l'impression de lire du Philip K. Dick, avec la dimension sexuelle en plus. En effet, rien, dans l'écriture ou la thématique ne permet de faire la différence entre ces deux auteurs. *A priori* du moins. Car est sous-jacente la volonté d'imiter Dick, auquel il est fait référence : le livre est une sorte de pot-pourri de ses idées, un inventaire de ses thèmes les plus délirants.

Ceci dit, la dérive fantasmatique de Limmit, le héros, est fascinante. Dans ce livre délirant, le Dr Adder, sondant l'inconscient de ses clients, mutile les femmes pour fournir des prostituées sur mesure. Il est combattu par les Forces Morales que dirige John Mox, l'évangéliste prêchant par vidéo. Dans ce Los Angeles en pleine décrépitude s'épanouit également un monde souterrain, et c'est dans les égoûts toujours qu'agonise une énorme créature extraterrestre sensée apporter la sagesse aux humains. Le monde civilisé n'est pas plus enviable, manipulé par Mox, avec ses hordes de pères de famille faisant la chasse aux enfants prodigues — les déviants de la Morale — pour les rééduquer d'une drôle de manière.

Frénétique, le récit ne cesse de s'accélérer jusqu'à sa conclusion finale, après de multiples rebondissements et des révélations sans cesse remises en cause. Limmit, désemparé, cherche en vain une vérité dans ce Los Angeles en folie, plein de faux semblants.

En résumé, un livre excellent comme on aimerait en lire plus souvent. Le roman n'est peut-être pas aussi provoquant ou choquant qu'on a bien voulu le dire, mais il aurait certainement eu l'effet d'une bombe s'il avait été publié à la date de sa rédaction, en 1972 ! La censure a beau être une institution de l'anodin, après plus de dix ans, Dr Adder fait encore une belle grenade.

Claude Ecken

Jean-Luc Buard

ZOTHIQUE

Les Nouvelles Editions Oswald ont commencé à publier l'intégralité de l'œuvre fantastique du méconnu Clark Ashton Smith. Deux recueils sont déjà parus jusqu'à présent, *L'Ile Inconnue* et *Ubbo-Sathla*, ils devraient bientôt être suivis par *L'Empire des Nécromants*, au titre évocateur. Mais pour tous ceux qui sont passionnés par cet auteur, ou qui voudraient se familiariser avec son œuvre, on ne peut que leur enjoindre de lire, de déguster plutôt, la plaquette *Zothique*, que Jean-Luc Buard, grand connaisseur en matière de fantastique, a consacré à cet auteur.

Il s'agit d'un livre de soixante pages, format 21/29,7, abondamment illustré (notamment de dessins des couvertures originales des pulps dus au grand Virgil Finley) et qui contient même une carte dépliable du continent Zothique, créé par Clark Ashton Smith. D'autres plaquettes devraient paraître sur ce grand auteur.

On y trouve un article sur « L'univers fantastique de Clark Ashton Smith » par J. Marigny, qui nous présente les différents thèmes et genres qui reviennent dans la mythologie de l'auteur, une étude remarquable et très complète sur le cycle du Zothique (conceptions et origines du cycle, examen chronologique des textes dû à Lin Carter et enfin une vue d'ensemble sur la civilisation de ce continent oublié) et même un glossaire des noms des personnages et lieux apparaissant dans ce cycle, qui devrait permettre à chacun de ce retrouver dans l'univers touffu et sombre de Clark Ashton Smith.

De plus, *Zothique* nous offre une excellente nouvelle inédite de Clark Ashton Smith, « Xeethra », réflexion pessimiste sur les agissements ténébreux et machiavéliques des Démons pour s'emparer de l'âme humaine.

Cette luxueuse plaquette, tirée en offset, au contenu étoffé, permettra de mieux saisir ce qui fait l'originalité et le talent de Clark Smith. Pour la commander : J.L. Buard, 23, rue du Léon, 78310 Maurepas 30 F.

Elisabeth Campos

Jean-Pierre Hubert

OMBROMANIES

Denoël
Présence du Futur



Ce roman de Jean-Pierre Hubert, le neuvième de son auteur mais aussi son troisième dans cette collection prestigieuse, confirme la régularité de l'écrivain alsacien (un roman par an depuis 1983) et son envie de raconter de bonnes histoires dénuées de trop de prétentions littéraires comme le laisseraient présager *Séméla* (son roman de Fantasy chez *Plasma*) et « Pleine peau » (sa dernière nouvelle publiée professionnellement, dans Univers 1984, qui lui valut le prix Rosny-Ainé 85) notamment. Il confirme aussi tout le bien que l'on pensait de lui. En effet, après *Le champ du rêveur* et *Les faiseurs d'orage*, excellents mais un tantinet pesants et didactiques, c'est avec un très grand plaisir que l'on découvre ce nouvel univers.

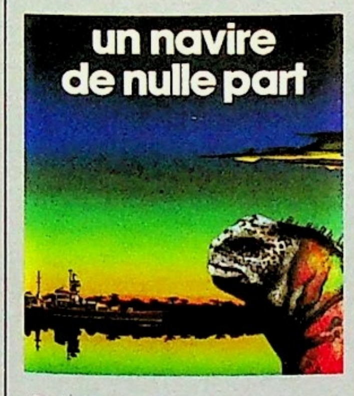
cette Terre parsemée de quelques trop rares cités où les enfants sont regroupés dès leur plus jeune âge en « familles » destinées à les suivre leur vie durant, et que l'on se laisse entraîner à l'intérieur de la « Mère », territoire pour le moins spécial puisque noyé dans un brouillard insondable, à couper au couteau, et dont il semble que nul n'est jamais revenu. Et ce à la suite de Hejne, un Cadet de l'Académie qui, pour ne pas avoir obéi aux ordres donnés et avoir tenu tête à ses maîtres, y est envoyé (avec ses compagnons) en vue d'effectuer une sorte de voyage initiatique et punitif. Seulement, les choses commencent à suivre un cours imprévu sitôt qu'ils sont livrés à eux-mêmes. Notre héros s'enfuit avec Alysse, la géante du phare, et découvre simultanément Ormelle et sa berline ainsi que les étranges propriétés de la Mère. A partir de là, va commencer un voyage aux frontières de l'inconnu qui lui permettra de se tester et de se découvrir un peu plus, lui qui n'avait jamais rien vu d'autre que sa Cité. Et au fil de ses aventures, il acquerra des sentiments nouveaux, liés à la présence de ses étranges compagnes, et deviendra le nouveau possesseur d'un fantastique jeu d'Ombromanies.
Jouant avec le registre du formalisme et surtout celui de l'aventure, Jean-Pierre Hubert nous livre ici un excellent roman, étonnant et attachant à souhait, parfaitement écrit qui, s'il se conclue un peu rapidement (la dernière partie aurait sans doute mérité quelques pages supplémentaires), n'en demeure pas moins une des bonnes découvertes de ces derniers mois.

Richard Comballot

Antoine Volodine

UN NAVIRE DE NULLE PART

Denoël
Présence du Futur



Après *Biographie comparée de Jorian Murgrave*, son premier ouvrage, revoilà Antoine Volodine, la nouvelle découverte de Présence du Futur, avec *Un navire de nulle part*, alors que *Rituel du mépris*, son troisième roman, est d'ores et déjà annoncé : une belle entrée en matière pour quelqu'un qui n'avait jamais été publié jusqu'alors. Il semblerait même que notre auteur ait été choisi pour être le nouveau fer de lance francophone de la collection. Pour un second coup d'essai, c'est un coup de maître. Il nous livre, en effet, un récit complexe, structuré, « bâti », et frappe encore plus fort en contant une histoire décapante, sans doute moins axée sur la spéculative fiction et à l'inverse plus engagée et politisée, mais toujours aussi folle et « décomposée ». Un excellent travail au service d'une intrigue, non pas satirique comme on pouvait s'y attendre du fait du sujet, mais au contraire des plus tragiques, puisque la toile de fond n'est autre que Petrograd, seule ville épargnée par la jungle pestilentielle recouvrant le monde, depuis que des sorciers condamnés par le pouvoir décident d'anéantir leur Russie natale et mettent leur projet à exécution. Le pays croule sous les lianes, les singes, les papillons, les moustiques, encouragés et nourris par un climat tropical. Et c'est ce décor qui accueille les personnages clé de l'histoire : l'inspecteur Kokoï, l'un des multiples policiers de cette contrée dévastée, Wassko Koutylian de Kronstedt, le Grand Commissaire, Sayya la sorcière, alors que le premier se voit lancé sur une affaire apparemment insoluble, que le second qui était dans le coma se réveille pour administrer de nouveau le monde, que la troisième se livre à ses pratiques douteuses, tandis qu'une tortue boucle son premier tour du monde après plus d'un siècle de marche décidée...
Histoire aux apparences surréalistes, pourtant fortement ancrée dans le réel, mise en valeur par un style poétique et imagé. *Un navire de nulle part* s'avère l'un des plus beaux romans d'expression française publiés cette année !

Richard Comballot

Warren Murphy et Molly Cochran

LE GRAND MAÎTRE

Carrère

Le Grand Maître a reçu, aux Etats-Unis, le Prix du roman d'Aventure et de Fiction et il a connu un immense succès dans ce pays. A sa lecture on comprend facilement cet engoûment pour un livre qui intègre habilement récit d'espionnage, réincarnation et lutte entre le Bien et le Mal dans un style efficace et aux scènes d'action fort nombreuses. Tout y est pour faire de ce *Grand Maître* un roman attachant et échevelé : espions, poursuites, machinations, organisations secrètes, initiation dans le Tibet, exploits surhumains...
L'intrigue se déroule sur une trentaine d'années et décrit l'opposition de deux joueurs d'échecs de niveau mondial, chacun œuvrant pour le compte d'une grande puissance. C'est une lutte machiavélique, où tous les coups sont permis même les plus douteux, et où chaque personne ne semble être qu'un pion sur un échiquier gigantesque et à l'échelle du temps. Une lutte qui ne semble ne jamais devoir finir...
Cette immense fresque se passe dans divers endroits — le Tibet, Cuba, l'Union Soviétique, les Etats-Unis — et joue avec les rouages de l'espionnage international. C'est là qu'évolue le Grand Maître, au courage et à l'endurance extraordinaires, et son rival Alexandre Zarkhov, chef de « Nitchevo », une organisation d'espionnage indépendante du KGB.
La précision des descriptions données par Murphy et Cochran sur les grandes métropoles visitées par le roman donne cet effet de « vécu » qu'on trouve souvent dans les grands thrillers internationaux publiés dans les pays anglo-saxons.
De plus, les auteurs ont su habilement se servir de l'alternance de scènes violentes et d'autres, plus psychologiques, pour entretenir un suspense haletant jusqu'à la dernière page.
En utilisant en même temps les registres du thriller et du récit fantastique, les auteurs du *Grand Maître* ont écrit un roman foisonnant, habile (même si peut-être un peu trop manichéen) et passionnant d'un bout à l'autre. Une réussite dans la veine de l'aventure fantastique moderne.

Elisabeth Campos

Philippe Dorin

VISITES À LA VILLA ESSELING MONDE

Ed. Ronjat

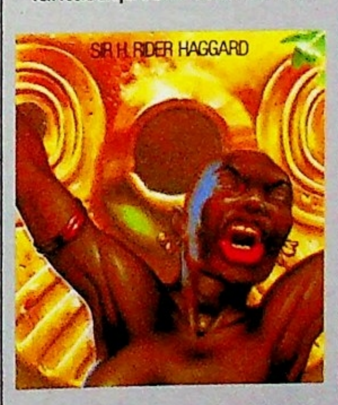
Les contes pour enfants ne sont jamais loin du fantastique. Ce premier recueil de Philippe Dorin essaie de renouer avec l'esprit des grands conteurs tout en les insérant dans un imaginaire contemporain. On retrouvera donc des ogres, des sorcières, des gens bizarres et des animaux qui parlent ; se faire manger n'implique pas la mort, pas plus que perdre la moitié de son corps. Mais la réalité n'est jamais très loin, lorsque sont évoqués — très rapidement, comme si on n'y prêtait pas attention — l'école, un paquebot, une cravate, le calendrier : ces contes sont bien d'aujourd'hui.
Autant dire que ces petits récits possèdent un ton, un style qui tranchent sur la production habituelle destinée à la jeunesse, principalement bêtifiante ou pédagogique. Un équilibre fragile que Philippe Dorin a su trouver, une écriture simple et légère, fraîche, des historiettes originales qui prouvent que le loup ou l'ogre sont encore tapis quelque part dans notre tête : voilà le charme de cet auteur.
Et nous n'hésitons pas à affirmer que ces petits récits rapides et sans fioritures, qui ne s'attardent pas en route (de peur de faire de mauvaises rencontres ?) sont plus fantastiques que bien des textes qui cherchent à réveiller en vain ces frissons que l'on attend et redoute à la fois.
Ces contes ne sont pas seulement destinés aux enfants, mais à tous ceux qui savent encore accepter l'impossible et voir des paquebots à la place d'un lit, des forêts vierges dans la chambre à coucher... Un recueil indispensable. La visite dans la grande et mystérieuse villa Esseling Monde s'impose.

Claude Ecken

Rider Haggard

LE DIEU JAUNE

Coll. « Aventures fantastiques » Garancière



Troisième volume de la collection « Aventures fantastiques », *Le Dieu Jaune* nous entraîne au fin fond de l'Afrique noire sur les traces d'un jeune homme, Alan Vernon, et de son savoureux serviteur, Jeekie, aux prises avec une prêtresse immortelle et impitoyable. On l'aura compris à la lecture de ce résumé, *Le Dieu Jaune* nous propose tout ce qui a fait la célébrité de Rider Haggard : aventures, amours contrariés, découverte d'une civilisation perdue, embuscades, trahisons, exploits des héros, le tout raconté dans un style alerte et très fouillé.
Le Dieu Jaune se rapproche par son contenu de deux grands romans de l'auteur : *Les mines du roi Salomon*, tout d'abord, par ces impressionnants gisements d'or détenus par les redoutables indigènes Asikis, et que Alan Vernon essaye de retrouver, et de *She* par la présence d'une prêtresse, douée d'une forte personnalité, et qui, comme Ayesha, attend depuis des centaines d'années l'homme qu'elle aime.
A la différence de certains autres romans de Rider Haggard, d'aventures pures, *Le Dieu Jaune* comporte un fort élément de fantastique grâce notamment à la présence de « Petite et Grand Bonsa », les dieux adorés par les indigènes, et dont les pouvoirs sont étendus, et par cette idée de réincarnation, liée à la grande prêtresse, et que l'on retrouve souvent dans l'œuvre de Rider Haggard.
Mais *Le Dieu Jaune* se distingue de l'ensemble de la production de cet auteur par son aspect humoristique dû au truculent domestique noir, Jeekie. Un personnage, haut en couleur, malin, loyal, astucieux, arrive même à reléguer le héros, son maître, à un rôle de second plan et à le faire paraître plutôt fade. Car que ferait Alan Vernon, empêtré dans ses préjugés victoriens et ne cessant de penser à son aimée laissée, et délaissée, à Londres, sans Jekkie, qui devra user de toute son intelligence pour les sauver tous deux des redoutables Asikis !
Un excellent roman, rafraîchissant, divertissant, haletant et humoristique, ce qui fera apprécier une facette peu connue du talent de Rider Haggard.

Elisabeth Campos

Pierre Pélot

NOIRES RACINES

Coll. Sueurs Froides
Denoël

Voilà une histoire noire, sordide et désespérée comme seul Pierre Pélot sait les concocter. Ce récit de jalousies et de rivalités pourrait se résumer en un fait divers banal : un vieil homme pousse un brave gars à épouser sa fille, lui offrant ses biens pour qu'il fasse fructifier ceux-ci après sa mort. Mais, le fils, rejeté et craignant de perdre tous ses droits, s'oppose farouchement à cette union. Tout le monde s'efforce de raisonner ce prétendant involontaire qui commence à en apprendre de belles sur ce trio.
Banale, cette intrigue ? Il faut savoir que Popeye, souffre-douleur d'une bande de méchants garçons qu'il a la naïveté de prendre pour des copains farceurs est un pauvre alcoolique, que Noé le père, tout aussi imbibé, n'est pas le brave vieillard qu'il semble être, que Lise, caricature de femme, est dominée par son frère Jeudi, aussi dégénéré physiquement qu'il est psychopathe mentalement et qui se révèle extrêment dangereux. Bref, ce livre aurait beaucoup moins d'impact s'il n'avait eu pour protagonistes des gens simples et frustes, des personnages à la limite de l'humanité, reclus dans leurs villages de montagne où personne ne passe jamais.
Mais c'est bien par ce contraste que Pélot parvient à toucher ses lecteurs :

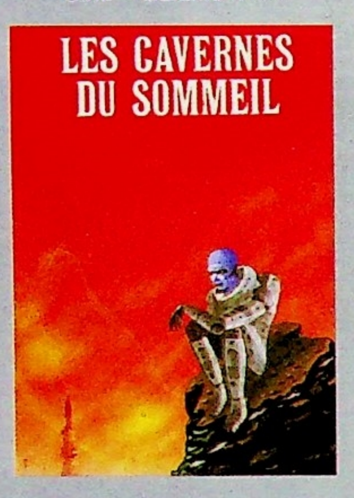
ces personnages dégénérés n'en rêvent pas moins d'amour, de fortune, de... bonheur. Leurs sentiments sans nuance, mal formulés (ah! les conversations de Noé et Popeye!) aussi rudes que la terre de leurs montagnes ne sont pas dénués de générosité, de grandeur parfois, à cause peut-être de cette gangue de grossièreté et de maladresse qui les enrobe.
Le sordide atteint ici des sommets. L'homme a beau vouloir s'élever vers un idéal de pureté, ses semelles restent collées à la boue. Les chants désespérés sont les plus beaux, mais il vaut mieux éviter de lire ce sombre joyau les jours de cafard.

Claude Ecken

Richard Cowper

LES CAVERNES DU SOMMEIL

Opta
Coll. « Galaxie bis »



Parce que la femme qu'il aime va partir trois ans pour Mars, Barde, jeune homme oisif du XXIIIe siècle décide de se faire hiberner pour tromper son mal d'amour. Hélas, au lieu des trois ans prévus, son sommeil de glace dure 1600 ans: c'est que, peu après sa mise en hibernation, est venue la Grande Mort (une épidémie mystérieuse, qui a fait périr les neuf dixième de la population du globe, lequel a regressé vers une sorte de néo Moyen-Age). Dans un premier temps, Barde va être accueilli par un notable éclairé; dans un deuxième, il va tomber au main de l'autorité mi-civile mi-écclésiastique de l'époque, qui lui offre un chantage à la connaissance pour le sauver du sort réservé aux hérétiques surgis du passé...
Ce résumé obligé rend compte de la simplicité, de la linéarité du récit de Cowper, qui ménage peu de surprises, et une seule faute, mais légère: vers la fin, il semble qu'il pourrait regagner son époque grâce au pouvoir mythique d'un Sage, mais cette éventualité est vite écartée, si vite qu'on se demande pourquoi l'auteur l'a évoquée. Mais simplicité ne veut pas dire simplisme, et linéarité ne veut pas dire monotonie. Sur un sujet qui n'a vraiment rien d'original, Cowper évite à peu près tous les pièges (comme une comparaison didactique entre un futur trop sophistiqué — qui n'occupe que les 50 premières pages du roman, et un retour au passé barbare). Il en évite un autre, et de taille, qui aurait voulu faire de Barde l'émissaire de toutes les connaissances fabuleuses de son monde détruit: au contraire, le jeune homme ne sait rien, et l'auteur exploite avec humour son ignorance (pas tout à fait totale d'ailleurs, puisque le « revenant du passé » sait tout de même lancer l'idée d'une machine à vapeur qui sera peut-être le ferment d'une nouvelle Renaissance). Il faut voir notamment le passage où il veut expliquer ce qu'est l'atome, cette particule que personne n'a jamais vue! Pièges évités, il reste à Cowper de meubler son récit, avec les différentes rencontres que fera Barde (dont celle de l'amour, naturellement), et avec un peu de suspense, qui intervient sans doute trop tardivement, dans le tout dernier quart du livre, quand l'Inquisition menace. Le tout est conté de manière enjouée, légère, sans temps morts. Voilà donc un roman qui a priori devrait n'avoir rien pour plaire: et pourtant, grâce au talent de l'auteur, c'est là sa qualité première — *Les cavernes du sommeil* est un livre très *plaisant*.

Jean-Pierre Andrevon

Christopher Stork

BABEL BLUFF L'ENFANT DE L'ESPACE

Fleuve Noir
« Anticipation »
nos 1412 et 1417

Toujours aussi pressé, Christopher Stork, est toujours aussi imprévisible: des bouquins écrits à la va-vite, avec des approximations et des ellipses dont on ne sait si elles sont volontaires ou au contraire dues à de coupables négligences, des ouvrages très irréguliers d'un titre à l'autre (ça va du pire au pas mal du tout), et pourtant des livres qui ont toujours un petit quelque-chose qui accroche...
Prenons par exemple la moins bonne de ses deux dernières livraisons: *L'enfant de l'espace*... Ce qui accroche? Peut-être simplement le souvenir du foetus astral selon Kubrick (qu'une belle couverture de Laverdet — qui peint aussi celles des Presses-Pocket: le Fleuve fait maintenant français jusque sur l'emballage! — précise à l'esprit). Car l'enfant mutant, c'est sûr qu'on a déjà vu ça (et même chez Stork lui-même: *L'usage de l'ascenseur*...). Et puis ce contexte caricatural et usé jusqu'à la corde du conflit américano-soviétique par conquête de l'espace martien interposé, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat des sables... Pourtant le roman se lit avec un certain plaisir, les interventions du bébé spatial chez Staline et Hitler ne manquant pas de culot.
Le meilleur? Il ne fonctionne pas foncièrement différemment... Mais dans cette histoire de Terre dévastée du XXIIe siècle, livrée au pillage des colons Tritoniens et autres Ganymédiens, on respire un agréable parfum de space-opéra politique, tel qu'en écrivait Christin dans ses nouvelles de jadis (et tels que ses scénarios pour les *Valérian* y replongent périodiquement), et qui est loin d'être manichéen. Des personnages originaux et attachants, comme ce directeur de l'Organisation des Planètes Unies, Vénitien qui a hérité de la ruse de ses ancêtres, ou ce dictateur africain qu'un retournement un peu facile en guise de happy end rend sympathique, conduisent un récit dynamique, qui ne manque ni d'humour ni de suspense... A contrario, on peut légitimement être surpris de trouver autant de civilisations évoluées sur tous les satellites de Jupiter et de Saturne — mais il s'agit peut-être là d'un clin d'œil à la SF des années 30 et 40, où le moindre roc était peuplé comme la place de la Concorde à 6 heures du soir. Au total, deux séries B qu'on lit vite... et qu'on oublie? Non. La force de Stork est peut-être justement que, grâce à la simplicité et à l'efficacité de son écriture, on garde en mémoire ses romans vite rédigés, comme on peut, 20 ans après, et toutes proportions gardées, se souvenir d'un Jack Arnold ou d'un Corman. Un gage pour dans vingt ans, en somme.



Jean-Pierre Andrevon

L'ÉVÉNEMENT DU MOIS

LE TALISMAN

Stephen King, Peter Straub Laffont

La collaboration entre deux auteurs n'est pas chose aisée, et le résultat donne parfois naissance à de curieux rejetons. Si ses pères spirituels n'ont guère de talent, le produit sera peut-être un batard sans grand intérêt. En revanche, lorsque les auteurs s'accordent aussi bien par le talent et par le caractère — et cela semble être le cas de Stephen King et de Peter Straub (voir nos entretiens dans l'E.F. n°54) — on peut espérer des pages qui transcendent nos plus folles espérances.
Au cours de ces dix dernières années, le roman d'épouvante a été élevé au rang de littérature populaire au plus large sens du terme, parvenant à acquérir ainsi ses lettres de noblesse, et cela grâce à deux hommes qui viennent de lui faire franchir encore une nouvelle étape avec *The Talisman*. A l'instant où l'on pénètre dans le double univers de *The Talisman*, on a le sentiment de vivre une expérience étrange et merveilleuse tout à fait comparable à ces paysages surréalistes dotés d'une aura paradisiaque.
En deux mots, ce roman est une nouvelle version contemporaine de *Tom Sawyer* et *Huckleberry Finn*, les classiques de l'immortel Mark Twain, mais que ceci ne vous arrête pas: imaginez que vous lisiez ces deux romans en même temps et sous l'emprise d'une drogue puissante et vous aurez peut-être une vague idée de ce que nous voulons dire!
Le héros du livre est un petit garçon d'une douzaine d'années, Jack Sawyer, dont la mère, Lily Cavanaugh Sawyer, est une vedette de films de série « B » d'un certain renom. Tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes pour nos personnages: le père de Jack est mort dans un accident de chasse — du moins est-ce la version officielle — et ils sont persécutés par le perfide Morgan Sloat, associé cocaïnomane de feu Sawyer, qui tente par tous les moyens d'obtenir de Lily qu'elle lui cède ses parts dans leur agence artistique. L'affaire se passe à Hollywood. Lily est atteinte d'un cancer. Elle est incurable, mais ne veut pas l'admettre. Quant à Jack, il prend peu à peu conscience du fait qu'il va bientôt se retrouver orphelin et ne peut rien y faire. Morgan se rend bien vite compte de la situation: il ne peut plus attendre pour prendre le contrôle de l'agence. Mais il a une raison encore plus impérieuse de vouloir hâter les choses. Dans une tentative désespérée pour échapper à Sloat, Lily s'installe avec Jack dans un hôtel de New Hampshire, l'Alhambra Inn, mais la mère et le fils sont bientôt en proie à des doutes personnels qui viennent détériorer leurs relations.
Seulement Jack n'est pas un petit garçon comme les autres. Tout comme Danny, le jeune héros de *The Shining*, de King, il a la faculté de se « translater » — sans trop bien comprendre la nature de son ton — de la réalité dans un autre monde surnaturel, baptisé « Le Territoire », une sorte de société médiévale, agricole, et qui fait appel à la magie là où d'autres utiliseraient la technologie. Dans le Territoire, Jack dispose d'une autre identité, caractéristique commune à tous ceux qui peuvent « translater ». Le « Doublon » de Jack, ainsi qu'on appelle cette seconde identité, est un dénommé Jason Deloessian, le fils de la Reine Blanche, Laura, principale force bénéfique de ce monde étrange. On ne s'étonnera pas d'apprendre que la Reine est le « doublon » de Lily, qui n'a pas conscience de sa faculté de translation et du pouvoir qu'elle détient sur des milliers de gens.
Mais tout n'est pas rose non plus dans cette image de notre monde comme vue dans un miroir déformant: la Reine se meurt et ce Territoire idyllique est menacé par les Forces du Mal, dominées par le maléfique Morgan of Orris, qui n'est autre que l'alter ego de Morgan Sloat: non seulement il veut la direction pleine et entière de l'agence artistique, mais encore il faut qu'il règne sur le Territoire! Décidément, c'est un affreux mégalomane! Il n'a pas reculé devant le meurtre pour se débarrasser de ceux qui se mettaient en travers de son chemin, et rien ne l'empêchera d'obtenir ce qu'il veut, ce qui nous amène au point crucial de l'histoire, et au Talisman qui lui donne son titre.
Ce Talisman est une sphère magique

George R.R. Martin

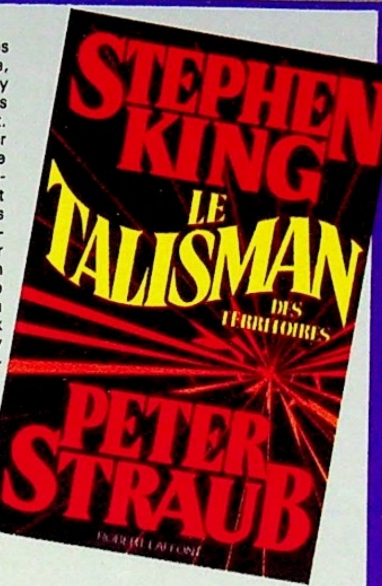
ARMAGEDDON RAG

La Découverte
Coll. « Fictions »

Voici, par bien des aspects, un des romans les plus déconcertants qu'ait produit le Fantastique. Car, même s'il ouvre une collection censée être de SF, *Armageddon Rag* est avant tout un extraordinaire livre fantastique se déroulant dans le milieu du Rock et dans les décombres des illusions perdues de la fin des années soixante.
Un ancien journaliste musical devenu écrivain mène une enquête sur l'assassinat atroce d'un impressario de Rock. Surgit alors le fantôme d'un grand groupe défunt, le Nazgûl, dont le chanteur avait été abattu par un inconnu lors d'un concert en 1971. Et le journaliste apprend que le Nazgûl est en passe de

qui renferme les destinés de tous les habitants de la Terre et du Territoire, mais aussi de toutes les dimensions, y compris d'autres, bien plus étranges encore que celle évoquée dans le récit. La seule personne susceptible d'arrêter Morgan est Jack, du moins est-ce que s'imagine Morgan. Le globe métaphysique est dissimulé en un endroit appelé l'Hôtel Noir, situé sur Terre dans une petite station balnéaire californienne, Point Venuti. Jack doit traverser les Etats-Unis pour retrouver le Talisman avant que Sloat ne le tue.. S'il accomplie son voyage dans les Territoires, il ira plus vite, mais ce sera plus dangereux parce que les pouvoirs de Morgan y sont accrus ; mais ce n'est que la première étape de la quête de Jack. En effet, s'il parvient à rapporter le Talisman à sa mère, il la guérira.

Les tribulations de Jack Sawyer sont évidemment pleines de péripéties : au cours de sa quête pour le Talisman, il sera successivement retenu par le brutal propriétaire d'une taverne pour lequel il représente une main d'œuvre bon marché, enfermé dans une maison de redressement dirigée par un fanatique religieux sadique et continuellement poursuivi par les séïdes de Sloat, échappés de l'autre monde. *The Talisman* est une aventure fantastique au sens strict du terme, mais qui regorge d'éléments horrifiants ; ainsi le passage au cours duquel Jack et Wolf, son ami le loup-garou — qui a « translaté » accidentellement du Territoire sur Terre — sont expédiés au Sunlight Home (littéralement : la Maison du Soleil), la prison religieuse du Sud pour les délinquants juvéniles. En fait, dans sa seconde partie, le roman plonge très rapidement dans le pur cauchemar, laissant le lecteur pantelant.



Il s'agit là d'une œuvre de fiction à la fois courageuse et enthousiasmante, et dont on sort ébloui par tous les niveaux auxquels elle fonctionne : ce n'est pas seulement un grand roman d'aventure truffé d'épisodes horribles, c'est aussi une satire au vitriol de l'Amérique d'aujourd'hui et une étude subtile du passage à l'âge adulte d'un petit garçon attachant.

Les romans de King recèlent un tel impact émotionnel que notre sens critique n'y résiste pas, et Straub nous fait à peu près le même effet, quoiqu'à un degré moindre. Dans *Le talisman*, ils ont réussi une galerie de portraits d'une vitalité étonnante, bons et méchants confondus, et nul doute que ces derniers notamment demeureront longtemps dans l'esprit du lecteur après qu'il aura refermé le livre. Le seul reproche que nous adresserons à ce volume de 600 pages, c'est que l'action avance lentement pendant les 100 premières pages ; c'est un peu ennuyeux et cela prend des allures de test d'endurances. Les événements ont quelque chose d'un peu nébuleux, comme si on les appréhendait au-travers d'un plaque de verre fumé. Cela dit, c'est une exposition très maîtrisée de la situation incroyable et bouleversante qui va suivre. En termes de création, cela s'explique par le fait que la plus grande part du récit est vue par les yeux de Jack Sawyer ; on comprend tout quand on sait qu'il est hanté par la mort de son père, perturbé par la maladie de sa mère et se pose des questions sur sa propre santé mentale. La lenteur du démarrage est d'ailleurs un trait caractéristique des romans de Straub, qui prend son temps pour mettre les personnages et leur environnement en place. King possède le talent d'empoigner le lecteur dès la première page, alors que l'approche de Straub est plus littéraire, plus poétique peut-être.

Sachez donc faire preuve de patience avec *Talisman*, et vous ne le regretterez pas ! Nous irons même jusqu'à dire qu'il figurera ensuite en bonne place dans votre bibliothèque. Et c'est bien le moins qu'il mérite ; à nos yeux, il est destiné à devenir un classique du genre.

Philippe Nutman

se reformer et que, cette fois, il ira jusqu'au bout de sa route pour faire éclater la Révolution en lâchant sur les USA les puissances des ténèbres qui président discrètement à cette résurrection.

Si l'association de la musique et du Fantastique est loin d'être une nouveauté, le roman de George Martin, lui, sort complètement des sentiers battus du genre, même si la trame est celle d'un Thriller Surnaturel assez typique. Ce qui est vraiment passionnant dans *Armageddon Rag* c'est sa puissance d'évocation d'un univers disparu (celui des années soixante et des espoirs fous de cette génération) au travers du périple de plus en plus insensé du journaliste. Peu à peu, ce qui n'était pour lui qu'un reportage se transforme en une folle quête de son propre passé et les vrais fantômes de cette histoire sont plus ceux des idéaux des années soixante qu'autre chose. George Martin aurait pu sombrer dans le ressassement laborieux du « bon vieux temps » et il évite magistralement l'écueil en écrivant un roman tel qu'on aurait pu le concevoir à cette époque, avec tout ce que cela peut comporter de conviction et de « vécu ». A quelques détails près, *Armageddon Rag* aurait pû être un grand roman fantastique des années *soixante* si la vogue de ce genre avait pris dix ans plus tôt. Tout y est : la mystique de la Révolution mondiale contre tous les systèmes d'oppression, l'ombre maudite de Charles Manson et celle des Doors décapités par la mort de Jim Morrison, bref tout un univers qui a été balayé par la tourmente économique et politique des années soixante-dix... Et l'emblème de cette génération perdue, c'est le Rock, une musique qui savait si bien rassembler les foules avides de changement qu'on lui attribuait des vertus quasi-magiques, des vertus dont comptent bien se servir les forces obscures qui président au retour du Nazgûl...

Le roman de George Martin est si fort qu'il arrive même à nous rendre nostalgique d'une époque qu'on a à peine connue, d'un mouvement auquel on n'adhère pratiquement pas et d'une musique avec laquelle on n'a que peu d'affinité. C'est ça le talent.

Richard D. Nolane

Doris Piserchia

L'HOMME-ARAIGNÉE

Fleuve Noir
les « Best-sellers » de la SF américaine n° 23



Extrait de son univers par la Foreuse, une invention farfelue et improbable d'un savant marginal de la côte Est des Etats-Unis, un monstre mi-humanoïde mi-arachnide, Mordak, se réfugie dans une petite ville, Eastland, pour y semer la confusion, la terreur, l'horreur : en bonne araignée qu'elle est, la créature dévore les humains, elle engloutit une à une toutes les maisons dans sa toile indestructible, puis elle pond ses œufs, qui éclosent, et sèment dans la cité assiégée par l'armée des milliers de ses semblables...

Ouf ! On croirait le résumé d'une série B d'Antan ! C'en est une si on veut, mais sous la plume de cet imprévisible auteur qu'est Doris Piserchia (peu connu en France, mais on devrait se souvenir au moins de *Monsieur Justice*, jadis en Galaxie-Bis), cette trame archétypique prend des allures surréalistes. D'évidence, l'auteur a écrit son roman au fil de la plume, avec une nonchalance qui frise la provocation, si ce n'est le mépris du lecteur (à moins que, selon une fâcheuse habitude du Fleuve pour ce qui est des traductions, le récit ait subi des coupes ?), en accumulant les péripéties horrifiantes sur un ton détaché qui fait merveille. Piserchia parsème son texte d'appartés entre chien et loup du plus haut comique au dixième degré, ce qui ajoute à l'impression de vertige qui saisit le lecteur. Du genre : *Pond devenait chauve. Ekler, étonné, fixait le crâne de son compagnon et se demandait comment une chose si ordinaire, si courante, pouvait arriver alors que c'était la fin du monde.*

Tout est de cette eau, même les scènes les plus horribles... Ce n'est pas du Sheckley, ce n'est pas du Lafferty, ce pourrait presque être du Brussolo (accumulation maniaque de variations sur une même trame), et en fait c'est du Piserchia, tel que cet étrange et inquiétant auteur sait être, nous menant aux frontières d'un cauchemar auquel on ne peut croire tout à fait. On regrette d'autant plus une fin bâclée, avec la mort du héros (un tel récit réclamait un happy-end). On déplore plus encore que cet ouvrage soit un des tout derniers de la collection « Best-sellers », que le Fleuve va arrêter car elle ne répond pas à ses espoirs de vente (surtout en ce qui concerne la SF soviétique). Voilà en tout cas un des meilleurs titres de cette série en passe d'être défunte, et une invite pressante à revisiter l'œuvre de Doris Piserchia.

Jean-Pierre Andrevon

SHERLOCK HOLMES BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS

Par manque de place, nous n'avons pu inclure dans notre précédent numéro en page 75, la liste référentielle des apocryphes de Sherlock Holmes. Nous la publions donc ce mois-ci.

Moi, Sherlock Holmes par W.S. Baring-Gould, Buchet-Chastel, 1964.
Les Exploits de S.H. par A.C. Doyle & J.D. Carr, « Livre de Poche », R. Laffont, 1958 et 1975.
S.H. contre Jack l'Eventreur par E. Queen, Stock, 1966.
La vie privée de S.H. par M. & M. Hardwick, Lib. des Champs-Elysées, 1972 et NéO, 1985.
Marx & S.H. par A. Lecaye, Fayard, 1981.
La Solution à 7 % par N. Meyer, Laffont, 1976 et J'ai Lu, 1983.
S.H. : Ten Literary Studies par Trevor Hall,
L'Assassin du Boulevard par René Reouven, Denoël, 1985.
S.H., My Life and Crimes par Michael Hardwick, Doubleday, 1984 (UK & USA).
Le Retour de Moriarty par John Gardner, Lattès, 1976 et Néo, 1984.
The Revenge of Moriarty par J. Gardner, 1975, (UK).
The Infernal Device par M. Kurland, Signet, 1979, (USA).
Death by Gaslight par M. Kurland, Signet, 1982, (USA).
Menace sur Londres par A. Mitchelson & N. Utschin, Chantecler, 1979, (Belgique).
The Incredible Umbrella par M. Kaye, Doubleday, 1979, (USA).
Ten Years Beyond Baker Street par C. Van Ash, Harper & Row, 1984 (USA).
Pulptime par P.H. Cannon, Weirdbook Press, 1984, (USA).
Série des Sherlock Holmes par Frank Thomas, Pinnacle, de 1979 à 1985, (USA).
I, Sherlock Holmes par M. Harrison, 1977, (UK).
L'Horreur du West End par N. Meyer, Fleuve Noir, 1934.
S.H. et le Prisonnier de l'Ile du Diable par M. Hardwick, Balland, 1980.
The Last S.H. Story par M. Bibdin, Panthéon, 1978, (UK).
Murder by Decree par R. Weverka, Ballantine, 1979, (USA).
Elémentaire, mon cher Holmes par A. Davidson, Denoël, 1982.
The Giant Rat of Sumatra par R.L. Boyer, Warner, 1976, (USA).
Exit S.H. par R.L. Hall, 1977.
Dr Jekyll and Mr Holmes par L.D. Estleman, Doubleday, 1979, (USA).
S.H. versus Dracula par L.D. Estleman, Doubleday, 1978, (USA).
The Holmes-Dracula File par F. Saberhagen, ACE, 1978, (USA).
Le Seigneur de la Jungle par P.J. Farmer, Glenat, 1976.
S.H. War of the Worlds par M. & W. Wellman, Warner, 1975, (USA).
The Second War of the Words par G.H. Smith, Daw, 1976, (USA).
Les Oiseaux du Meutre par Mitchelson & Utschin, Chantecler, 1979, (Belgique).

Richard D. Nolane


L'ECRAN
FANTASTIQUE

L'ECRAN
FANTASTIQUE


L'ecran
Fantastique

L'ecran
Fantastique

L'ecran
Fantastique

L'ecran
Fantastique

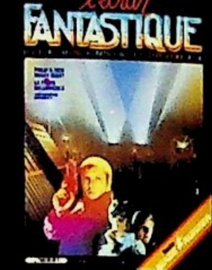
L'ecran
Fantastique

L'ecran
Fantastique

L'ecran
FANTASTIQUE
MAD
MAX

L'ecran
FANTASTIQUE

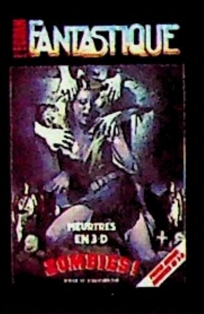
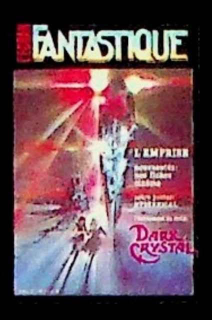
L'ecran
FANTASTIQUE

L'ecran
FANTASTIQUE

L'ecran
FANTASTIQUE

L'ECRAN
FANTASTIQUE

L'ECRAN
FANTASTIQUE

L'ECRAN
FANTASTIQUE

L'ECRAN
FANTASTIQUE

L'ECRAN
FANTASTIQUE
MEURTRES
EN 3 D
ZOMBIES!

L'ECRAN
FANTASTIQUE
DARK
CRYSTAL

L'ECRAN
FANTASTIQUE

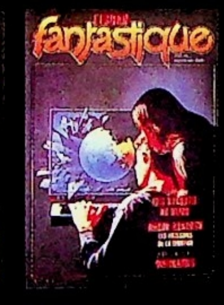
L'ECRAN
FANTASTIQUE
PSYCHOSE II

L'ECRAN
FANTASTIQUE

L'ECRAN
FANTASTIQUE

fantastique

fantastique
SPECIAL 100 PAGES
TOUT SUR LE « JEDI » !
LE RETOUR DU JEDI

fantastique

L'ECRAN
fantastique

L'ECRAN
fantastique

L'ECRAN
fantastique

L'ECRAN
FANTASTIQUE

L'ECRAN
FANTASTIQUE
THE WIZ

FANTASTIQUE
CONAN

FANTASTIQUE
INDIANA
JONES
STAR TREK 3

FANTASTIQUE
LE BOUNTY
INDIANA
JONES
CANNES
METROPOLIS

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE
GREYSTOKE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE
GREMLINS

FANTASTIQUE
2010
STARMAN
CARPENTER

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE
TERMINATOR
BODY DOUBLE
LES GRIFFES
DE LA NUIT

FANTASTIQUE
2010

FANTASTIQUE
FORD
CADEAUX

FANTASTIQUE
STARFIGHTER
MASK
PHENOMENA

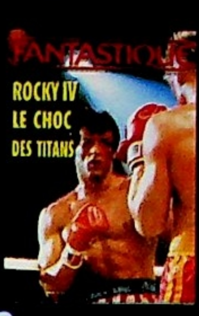
L'ECRAN
FANTASTIQUE
RETROUVEZ
LES FORCES DE
L'INVISIBLE
STARMAN
LEGEND

FANTASTIQUE

L'ECRAN
FANTASTIQUE
DOSSIER
EXCLUSIF
MAD MAX





les 12 premiers numéros de l'Écran fantastique sont épuisés... Triste!

On peut encore les retrouver en passant une petite annonce mais... les prix ont monté !

13 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, John Carpenter, Star Trek Le film.

14 LE TROU NOIR, La nouvelle vague horrifique américaine, Le Tour du Monde du Fantastique.

15 SUPERMAN 2, Flash Gordon, The Monster Club.

16 FESTIVAL DE PARIS 80, La Malédiction finale, Effets spéciaux de l'Empire Contre-Attaque.

17 VINCENT PRICE, Le Choc des Titans, New York 1997.

18 DOUGLAS TRUMBULL, Le voleur de Bagdad, Le choc des titans.

19 PETER CUSHING, Cannes 81, David Cronenberg.

20 OUTLAND, HURLEMENTS, The Survivor, The Hand.

21 LES LOUPS-GAROUS, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Altered States, Lucio Fulci.

22 FESTIVAL DE PARIS 81, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Métal Hurlant Le film.

23 CONAN LE BARBARE, Robert Blalack, Peter Weir, Mad Max 2.

24 WES CRAVEN, Les Nouveaux Maquilleurs d'Hollywood, Dr Who.

25 CANNES 82, Don Coscarelli, Stephen King, George Romero, Evil Dead, Tom Burman.

26 BLADE RUNNER, Cat People, Halloween 3.

27 LE DRAGON DU LAC DE FEU, Star Trek 2.

28 POLTERGEIST, Krull, The Thing, John Carpenter.

29 E.T., The Thing, Tron, Roy Arbogast.

30 FESTIVAL DE PARIS 82, Tron, Larry Cohen, Brisby.

31 LES ZOMBIES, Meurtres en 3-D, Amityville 2.

32 DARK CRYSTAL, L'Emprise, Jim Henson.

33 SCIENCE-FICTION : John Dykstra, Star Wars, Blue Thunder, Curt Siodmak, Tom Savini.

34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU, Psychose 2, The Hunger.

35 CANNES 83, Vidéodrome, Les Dents de la mer 3-D, Monty Python.

36 LON CHANEY, Les prédateurs, Psychose 2, Roy Scheider, Malcolm McDowell.

37 KRULL, Le retour du Jedi, Octopussy, Superman 3.

38 LE RETOUR DU JEDI, Octopussy, Le guerrier de l'espace.

39 DEAD ZONE, X-Tro, La 4ème dimension Le film, Robert Bloch.

40 WAR GAMES, Dario Argento, Dune.

41 FESTIVAL DE PARIS 83, Michael Jackson's Thriller, Joe Dante.

42 LA FOIRE DES TÉNÈBRES, Strange Invaders, Nemo, La 4ème dimension le film, Brainstorm.

43 LA FOIRE DES TÉNÈBRES, L'ascenseur, Johnny Weissmuller, Dead Zone, Charles Band.

44 L'ÉTOFFE DES HÉROS, Dreamscape, Amityville 3, Italie fantastique, Vidéodrome, The Wiz.

45 LA FORTERESSE NOIRE, Effets spéciaux, Conan 2, L'expérience de Philadelphie, John Carradine.

46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, La forêt d'émeraude, Star Trek 3, John Carradine.

47 CANNES 84, Le Bounty, Metropolis, Les enfants d'une autre dimension, Christopher Reeve.

48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, Dune, 1984, The Bride, Conan le destructeur, Fay Wray.

49 GREYSTOKE, Supergirl, Phénoména, Sheena, Star Trek 3.

50 S.O.S. FANTÔMES, Les rues de feu, Le retour de la Hammer film, 1984, L'histoire sans fin.

51 GREMLINS, Horizons du Fantastique 85, S.O.S. fantômes.

52 LA COMPAGNIE DES LOUPS, Terence Stamp, 2010, Festival de Paris 84.

53 DUNE, Brazil, Razorback, Star Trek, Out of Order.

54 TERMINATOR, Les griffes de la nuit, Stephen King, Body Double, Cinéma italien.

55 2010, Cat's Eye, Ladyhawke, Le retour des morts vivants.

56 PREVIEWS : Day of the Dead, Dreamchild, The Stuff, Underworld, Red Sonja, Starman, Baby.

57 STARFIGHTER, 2084, Phénoména, Ayesha à l'écran, Mask.

58 LA FORÊT D'ÉMERAUDE, Starman, Cannes 85, Dreamscape, Antinéa à l'écran.

59 GODZILLA À L'ÉCRAN, Runaway, Mad Max 3, Lifeforce, The Bride, Legend, Oz.

60 MAD MAX 3, Ridley Scott, The Bride.

61 RAMBO 2, La chair et le sang, Retour vers le futur, Oz, un monde extraordinaire, Lifeforce.

62 RETOUR VERS LE FUTUR, Taram, Cocoon, Weird Science, My Science Project, Invasion U.S.A.

63 GOONIES, Horizons du fantastique 86, Démons, Commando, Explorers, Santa Claus.

64 ROCKY IV, Kalidor, Peur bleue, Invaders from Mars, F/X, Remo, House, Day of the Dead.

65 COMMANDO, Vampire, vous avez dit vampire ?, Ré-Animator, Buckaroo Banzai, Psychose 3, Orient-express.

66 ENEMY, Elm Street 2, Young Sherlock Holmes, Sherlock Holmes à l'écran.

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : 21

13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48
49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66

au prix de 20 F l'exemplaire plus 2,80 F de port par numéro pour la France ; 5 F pour l'étranger par numéro

NOM .... PRÉNOM ....

ADRESSE ....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....

PAYS ....

soit ☐ *numéro à 20 F* .... F
☐ *ports à* .... *F* .... F
au total .... F

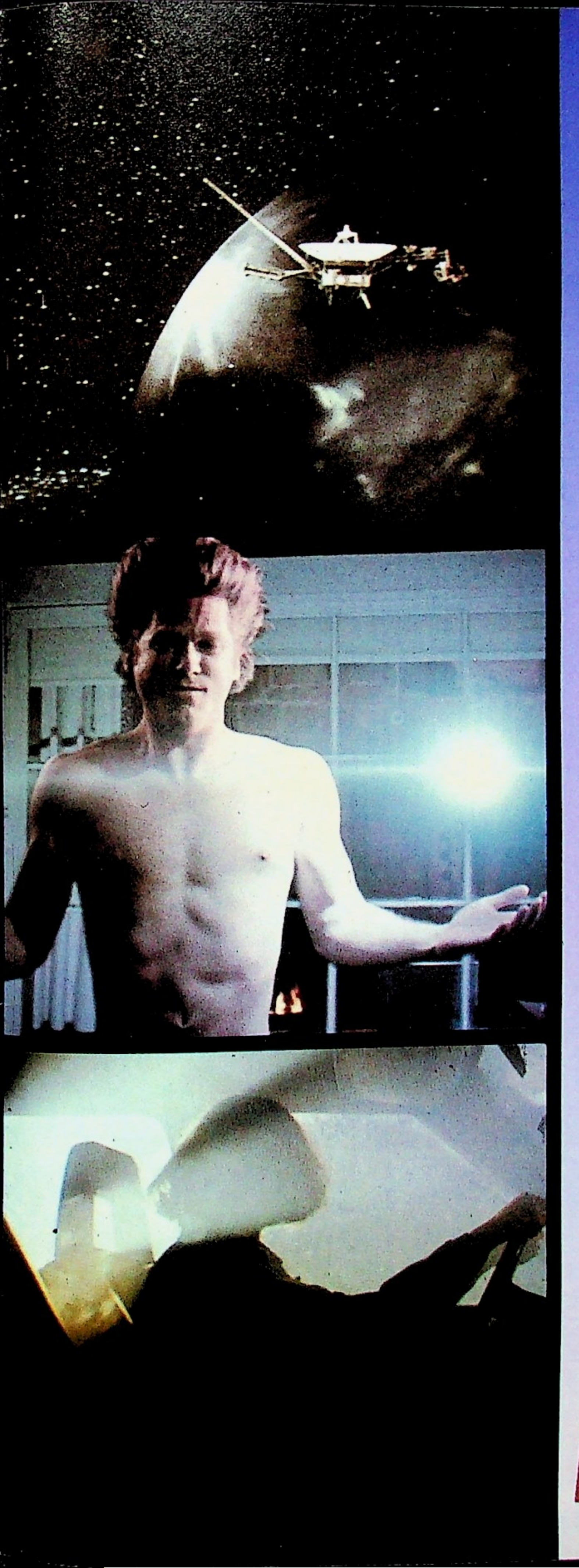
que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date *signature*

Notre favori :



Une rubrique
de Cathy Karani



VIDEO SHOW

STARMAN

U.S.A. 1984 : **Interprétation :** Jeff Bridges, Karen Allen, Charles Martin Smith, Richard Jaeckel. **Réalisation :** John Carpenter. **Durée :** 1 h 55. **Distribution :** GCR.

SUJET : « Répondant à l'invitation transmise par Voyager II, conviant tout habitant intersidéral à venir visiter la Terre, un extra-terrestre entreprend un voyage au terme duquel sa capsule sera détruite. Il adopte alors l'apparence d'un jeune homme décédé et demande à l'épouse bouleversée du défunt de la conduire au lieu du rendez-vous qu'il a fixé avec les siens au terme de trois jours. Une brève escapade au cours de laquelle il découvrira la faiblesse et la grandeur humaines... »

CRITIQUE : « C'est quand tout va mal que vous êtes à votre mieux ! ». Cette phrase déterminant à elle seule le jugement de l'homme des étoiles sur notre espèce résume parfaitement le message que véhicule ce superbe film de John Carpenter, hélas boudé lors de sa sortie et dont il faut espérer que ce passage à la vidéo permettra une redécouverte. Le réalisateur a choisi une nouvelle fois un sujet fantastique à la base, mais pour mieux s'en écarter au bénéfice d'une merveilleuse histoire d'amour. En effet, si le thème de *Starman* appartient à la SF, de même que son héros dont les pouvoirs incommensurables défient l'entendement humain, Carpenter a préféré privilégier l'aspect insolite et profond de l'exceptionnelle relation qui va s'établir entre deux êtres fondamentalement différents. Evitant brillamment l'écueil de la mièvrerie, il saupoudre son film d'un humour tonique découlant du comportement de l'extra-terrestre face aux choses banales de notre quotidien, qui, brusquement, prennent une autre dimension. L'émotion, tout autant présente, s'insinue subtilement et progressivement. Parallèlement à ce roman d'amour étonnant, Carpenter met au pilori les dramatiques contradictions de l'esprit humain, à travers une traque insensée. L'homme des étoiles, au demeurant invité, va devenir la cible des autorités et des scientifiques, les uns visant à détruire ce qu'ils craignent et les autres à le disséquer en vue d'une meilleure compréhension ! Si cet aspect du film, n'apparaît qu'en filigrane, il n'en contribue pas moins à en renforcer le suspense et l'intensité de manière fort probante. Carpenter a résolument choisi d'éviter l'esbrouffe des effets spéciaux au bénéfice de ses personnages, admirablement servis par un passionnant trio de comédiens (dont Jeff Bridges nominé aux Oscars pour son émouvante prestation). Mais il ne les a pas, pour autant, dédaigné. Matte-painting, miniatures, effets de maquillage se succèdent habilement au fil des séquences avec une discrétion et une maestria que seuls pouvaient leur conférer des talents aussi confirmés que ceux des as de l'ILM. Relevant d'un équilibre cinématographique quasi-parfait, *Starman*, tout comme *E.T.*, porte à leur paroxisme nos sentiments les plus profonds et nous fait le présent d'une merveilleuse leçon d'amour. Duplication bonne.

Concours « Starman »

L'Ecran Fantastique et G.C.R. seront heureux d'offrir aux 5 plus rapides d'entre-vous une cassette du film *Starman*. Pour cela, répondez dans les plus brefs délais aux questions suivantes, en adressant votre réponse (sur carte postale *uniquement*) à : L'Ecran Fantastique, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

1) Quel fut le premier film de John Carpenter ?
2) Quels sont les 4 principaux artistes responsables de la scène de transformation du début ?
3) Quel est le premier film fantastique de Jeff Bridges ?
4) Quel point commun y-a-t-il entre *Starman* et *Les aventuriers de l'Arche Perdue ?*
5) Quel est le titre du dernier film de John Carpenter ?

Les lauréats de notre concours « Le retour du Jedi » sont : Catherine Barré, de Paris ; Julien Carbon, de Paris ; Danielle Golliard, de Beauchamp ; Eric Kerduff, de Frepillon ; Catherine Tapin, de Paris.
Les bonnes réponses étaient :
1) 5 versions. 2) Yuma. 3) The Legacy. 4) 6 mois. 5) Les faucons de la nuit.

VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani



BIRDY

U.S.A. 1984. **Interprétation :** Matthew Bodine, Nicolas Cage. **Réalisation :** Alan Parker. **Durée :** 2 h. **Distribution :** GCR.

SUJET : « Un adolescent en mal de vivre et dont la seule passion réside dans l'adoration qu'il porte aux oiseaux, rentre de l'armée, traumatisé, muré dans un silence total que va essayer de briser son seul et unique ami « humain »... »

CRITIQUE : Moins d'un an après sa présentation au Festival de Cannes où il s'en fallut de peu qu'il ne remporte une récompense méritée, la vidéo nous propose le dernier film d'Alan Parker, qui nous entraîne, à travers cette étrange histoire, dans un exercice de haut vol auquel on ne s'échappe pas sans un certain vertige ! Jonglant en virtuose avec une large gamme de sentiments poignants et plus nuancés les uns que les autres, Parker traite une nouvelle fois de ses thèmes chers : la difficulté d'être, de communiquer et de s'exprimer. Ainsi, l'un de ses deux héros, assoiffé d'une liberté que lui refusent les remparts de sa banlieue étriquée, se libère-t-il à travers l'envol des oiseaux auxquels il va finir par s'identifier totalement. Face à lui, son copain Al apparaît tel un grand frère solide et pragmatique, dont le déroulement du film révèlera cependant qu'il est peut-être le plus fragile des deux. La guerre, éloignant « définitivement » Birdy de la réalité, sera le révélateur de cette faille qui va lentement s'agrandir, tandis qu'Al s'acharne à retrouver tout cet espoir dont Birdy était l'émetteur. Alan Parker n'a pas opté pour la facilité, ainsi que le démontre la seconde partie du film, long vase-clos entre deux êtres égarés se cherchant à travers le mur du silence et l'extraordinaire sentiment d'amitié qui les lie et dans lequel ils puisent toute l'énergie de leur survie. En effet, au-delà du rayonnement émanant de Birdy, c'est cette merveil-

SUJET : « Dans un univers cahotique si troyait son éclat. Or, une très ancienne prophétie dit qu'un jeune Gelfling (race exterminée) le retrouvera et redonnera la pureté et la joie au monde du Cristal. C'est à cette quête confiée à Jean, le dernier Gelfling, que nous convie le film... »

CRITIQUE : Imaginé et conçu par Jim Henson (génie du Muppets show) et son inséparable complice Frank Oz, *Dark Crystal*, animé par la magie d'une multitude de talents confondus, nous offre une extraordinaire intrusion dans un univers mythique. Jamais au cinéma la symbolique du Bien et du Mal ne s'était affirmée avec une telle conviction et une telle rigueur, fait d'autant plus remarquable que les « interprètes » ne sont que de simples marionnettes. Cependant, leur réalisme atteint une telle portée, que le spectateur parvient à s'identifier complètement aux personnages. Chacune des images du film, dotée d'une richesse visuelle à laquelle un simple regard ne peut suffire, s'affirme comme un véritable morceau de bravoure que l'on savoure avec un intérêt passionné. D'autant plus que l'action est toujours présente au fil des séquences, qui, pour insolites et diversifiées qu'elles soient, se fondent en une parfaite harmonie. Doté d'une foule de personnages pittoresques dont les terribles Skeksis et la savoureuse Ogra ne sont pas des moindres, *Dark Crystal* conjugue habilement la cruauté, l'humour et la tendresse. Une superbe fable philosophique qui enchantera petits et grands. Copie et duplication bonnes.



2072, LES MERCENAIRES DU FUTUR

(Roma, 2072 A.D.) Italie. 1983. **Interprétation :** Jared Martin, Fred Williamson, Eleonor Gold. **Réalisation :** Lucio Fulci. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** Festival Edition.



SUJET : « Une femme en proie aux affres de la société, tente de s'en libérer en menant une double vie où se révèlent deux aspects diamétralement opposés de sa personnalité. Un dédoublement aboutissant à des situations engendrant un drame... »

CRITIQUE : Réalisateur de génie, Ken Russell a fréquemment provoqué la polémique à travers des œuvres véhiculant un parfum de scandale (*Women in Love, The Devils, Malher*) qui lui valurent d'être encensé ou violemment décrié par la critique. Mais sans doute atteint-il avec *Crimes of Passion* un point culminant, car s'il y fait une nouvelle fois la démonstration de son talent, il réalise également, avec ce thriller d'un érotisme torride et fascinant, son film le plus choquant et le plus outrancier, tant sur le plan verbal que visuel. *Crimes of Passion* n'est pas sans évoquer le magistral *A la recherche de Mister Goodbar,* au sujet similaire par bien des aspects. Ici, l'héroïne, une femme froide et résolue dans sa vie quotidienne, devient, la nuit venue, une créature de lucre prête à satisfaire les fantasmes les plus délirants de la faune masculine. Egale en cela à tous les personnages de Russell, China Blue n'est que la résultante de ses propres tourments, de sa peur de ne répondre qu'à une projection des autres, sans jamais être aimée pour elle-même. Aussi pense-t-elle se préserver en incarnant une multitude d'autres femmes derrière lesquelles sa peur se terre. A travers un climat malsain et ambigu, oppressant au plus haut point, *Crimes of Passion* démontre la fragilité de nos barrières mentales et psychologiques. Un prestigieux numéro d'acteurs sert admirablement les propos de l'auteur. Au-delà de l'agressivité avec laquelle il traite son sujet, Russell apporte en contrepoint une note de tendresse et de mélancolie nous donnant à réfléchir sur un sujet qui nous concerne tous. Copie et duplication excellentes.

SWORDKILL, LE RETOUR DU SAMOURAÏ

(Swordkill). U.S.A. 1984. **Interprétation :** Hiroshi Fujioka, Janet Julian, Charles Lamkin. **Réalisation :** J. Larry Carroll. **Durée :** 1 h 26. **Distribution :** Vestron Vidéo.

SUJET : « Brillant collaborateur d'un journal de Miami, spécialisé dans les faits divers, Malcolm Connelly, lassé par la banalité de cette rubrique, s'apprête à démissionner lorsqu'un reportage sur l'assassinat d'une jeune fille lui est confié. Ce qu'il considère comme son ultime enquête, va le conduire aux confins de la terreur... »

CRITIQUE : Savant cocktail alliant le thriller à l'étude psychologique, *Mean Season* promène le spectateur dans un environnement moite et claustrophobique dans lequel la tension du héros finit par nous envahir comme un poison lentement distillé auquel on semble ne pas pouvoir échapper. De même que dans *La corde raide*, où le policier plaquant son univers sur celui du meurtrier qu'il traque, finit par s'identifier à lui, le reporter de *Mean Season* devient le confident de l'assassin et va progressivement usurper sa place de « vedette » dans l'actualité. Une position peut-être enviable, mais qui, outre les séquelles psychologiques qu'elle engendre, n'est pas dépourvue de risques ainsi que Malcolm l'apprendra à ses dépends lors de la seconde partie du film. Cette réflexion sur le prix de la gloire en provoque une autre qui n'est pas de moindre intérêt. Savoir jusqu'où peut aller la liberté de la presse si l'on constate que son insistance et sa verve à traduire les méfaits d'un meurtrier peut transfigurer celui-ci au point d'en faire un véritable héros ! *Mean Season* ne répond pas à cette question, mais offre au spectateur l'opportunité d'un bon moment de cinéma. Copie et duplication bonnes.



20 000 LIEUX SOUS LES MERS

(20 000 Leagues Under the Sea) U.S.A. 1954. **Interprétation :** Kirk Douglas, James Mason, Peter Lorre. **Réalisation :** Richard Fleischer. **Durée :** 2 h 02. **Distribution :** Walt Disney.

SUJET : « A la fin du 19e siècle, alors qu'un mystérieux submersible assimilé à un monstre par les marins sème la terreur sur les mers du Sud, une frégate part écumer l'Océan pour tenter de faire la lumière sur cette étrange affaire. Celle-ci ne tardera pas à être coulée, tandis que *3 survivants, découvrant par là même la vérité, vont se*

leuse et puissance aura d'amitié qui confère toute sa portée à ce chef-d'œuvre admirablement servi par deux jeunes comédiens. Copie et duplication excellentes.



LA CHOSE

(The Deadly Spawn) U.S.A. 1981. **Interprétation :** Charles Hildebrandt. Karen Tighe. **Réalisation :** Douglas Mac Keown. **Durée :** 1 h 39. **Distribution :** A.B.C. **Inédit au cinéma.**

SUJET : « Un météore s'écrase dans une forêt où campent des adolescents. Une monstrueuse créature s'en échappe, et commence sa terrible moisson d'hommes et de femmes qu'elle dévore, afin de survivre et de se multiplier ! Un jeune enfant, passionné de fantastique, va tenter d'affronter la « chose »... »

CRITIQUE : Spécifique produit de série B (tourné en 16 mm avec des moyens d'amateurs), *The Deadly Spawn* se révèle une agréable surprise. En effet, si, à bien des égards, le film révèle ses origines et laisse supposer qu'il a été réalisé par une bande de copains ravis de trouver là une occasion de s'amuser en se faisant plaisir, *La chose* n'en demeure pas moins attractif. D'abord, par un regard au second degré des plus savoureux, l'humour (parfois involontaire) allégeant considérablement des situations pesantes et dénuées d'intérêt. Ensuite et surtout, par ses effets spéciaux d'une qualité tout à fait étonnante et à l'impact certain. Têtes arrachées, visages déchiquetés ou broyés, monstrueuses sangsues dentées déchirant jambes et bras sont autant de plaisants petits détails qui parsèment régulièrement le film, entrecoupés par les nombreuses apparitions de la « chose ». Evoquant tout à la fois Alien et X-Tro, celle-ci provoque une horreur et une répulsion parfaitement adaptées à ce sujet qui se clôt sur un final prometteur. Sympathique et dénué de toute prétention, *The Deadly Spawn* se laisse voir sans ennui. **Copie et duplication moyennes.**

DARK CRYSTAL

G.B. 1982. Conception artistique : Jim Henson et Frank Oz. **Réalisation :** David Odell. **Durée :** 1 h 34. **Distribution :** Carrere Vidéo.

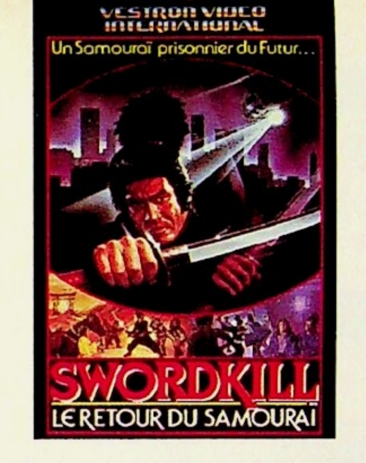
SUJET : « En 2072, dans un univers déshumanisé, les citoyens blasés par une violence quotidienne aspirent à en voir chaque jour davantage sur leur petit écran. Les chaînes TV se livrent donc une concurrence sans merci et l'une d'entre elles décide d'instaurer des combats de gladiateurs avec le privilège de la « mort en direct » pour les fortunés téléspectateurs ! Des prisonniers, condamnés à mort, seront volontaires pour s'inscrire à ce « jeu » avec la promesse de regagner leur liberté s'ils ne sont pas tués dans l'arène. La réalité est tout autre... »

CRITIQUE : Annoncés sous le label du « Festival du Film Fantastique de Paris » bien qu'il n'y fut jamais projeté (!), ces *Mercenaires du futur* auront bien du mal à nous entraîner en 2072, où il semble que la situation soit des plus chaotiques. Film de commande, l'un des derniers réalisés à ce jour par Lucio Fulci, *2072* ne porte pas la griffe de ce maître-artisan qui sut, un temps, nous procurer d'intenses moments de plaisir avec une série de films de morts-vivants, grâce à des scènes d'une rare violence. Celles-ci (et malgré un sujet qui s'y prête parfaitement) sont trop rares dans cette nouvelle œuvre s'articulant autour d'un scénario confus mettant en scènes des personnages dépourvus de tout intérêt, et dont on finit par ne plus percevoir les motivations. *2072* nous promène dans un univers de maquettes fortement inspiré de *Blade Runner* et *New York 1997*, et nous propose une approche du futur semblable à celle du *Prix du danger*. Nous sommes cependant loin des trois films pré-cités ! Cette vision italienne des gladiateurs de l'avenir, bien que filmée et photographiée de manière parfois remarquable, ne parvient jamais à nous convaincre, en raison de deux facteurs principaux : une interprétation des plus médiocres et un défaut de rythme auquel même la violence qui s'infiltre de temps à autres ne parvient pas à pallier. Pour les inconditionnels du genre uniquement. Copie et duplication moyennes.



LES JOURS ET LES NUITS DE CHINA BLUE

(Crimes of Passion) U.S.A. 1984. **Interprétation :** Kathleen Turner, Anthony Perkins. **Réalisation :** Ken Russell. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** GCR.



SUJET : « Sous l'Empire du Soleil Levant, en 1552, un samouraï aux prises avec les ravisseurs de sa femme, est traîteusement abattu et laissé pour mort au fond d'un lac. 400 ans plus tard, son corps, conservé par les glaces, est conduit dans un institut de cryogénie californien où il est ramené à la vie. Après s'en être échappé, Yoshi se trouvera confronté dans une réalité d'un autre temps à laquelle il appliquera ses propres règles... »

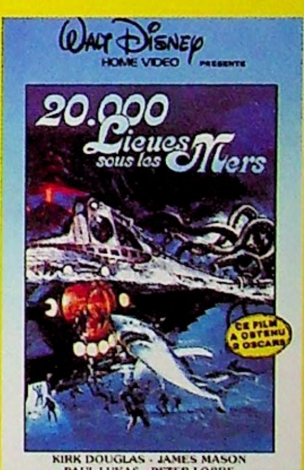
CRITIQUE : Produit par le jeune et prolifique Charles Band, qui semble allègrement marcher sur les traces de Roger Corman, en offrant leur première chance à une multitude de nouveaux talents venus de tous les horizons de la profession, *Sworkill* prouve de manière flagrante le bien-fondé de ce principe. Présenté au 15[e] Festival du Film Fantastique de Paris où il fut chaleureusement accueilli, *Swordkill* conjugue en un savant dosage la science-fiction et les arts martiaux sur lesquels se superpose le thème du voyage dans le temps traité d'une façon qui n'est pas sans évoquer *Starman*. En effet, tout comme le héros de Carpenter, ce samouraï découvre un univers totalement étranger au sien et devient l'enjeu d'une hostilité qu'il a engendrée par sa simple présence parmi ceux qui sont pourtant les principaux responsables de sa venue. Réalisé avec une maîtrise et un remarquable sens du rythme dont il ne se départ jamais, *Swordkill* se teinte de subtiles touches de sentiments, tempérant avec bonheur les intrépides séquences d'action où la violence et l'humour se partagent la palme. Bénéficiant d'une très belle photographie et d'une partition musicale lui conférant une poignante poésie, *Swordkill* doit une large part de son pouvoir de conviction au jeu très nuancé de son interprète principal et à la présence d'une délicieuse comédienne qui n'est pas sans évoquer la Jessica Harper de *Suspiria*. Copie et duplication excellentes.

UN ÉTÉ POURRI

(Mean Season) U.S.A. 1985. **Interprétation :** Kurt Russel, Mariel Hemingway, Richard Jordan. **Réalisation :** Phillip Borsos. **Durée :** 1 h 40. **Distribution :** GCR.

retrouver prisonniers du capitaine Némo et de son Nautilus... »

CRITIQUE : Réalisé à l'orée des années 50 par un Richard Fleischer alors bien inspiré, *20 000 lieux sous les mers* nous restitue l'univers de Jules Verne à travers une imposante aventure aquatique où un capitaine Némo en quête d'absolu détient la clef d'un univers qui, selon ses conclusions, ne pouvait alors être révélé à l'humanité. La moralité de cette fable visionnaire est fragile, mais le film, bien qu'empreint aujourd'hui d'un parfum désuet, n'en recèle pas moins un charme propice à séduire de nombreux vidéophiles. Si l'action en est quelque peu lente, elle se trouve compensée par de merveilleuses visions sous-marines et des effets-spéciaux d'une excellente tenue qui lui valurent 2 Oscars ! L'on retiendra tout particulièrement l'étonnante conception du Nautilus et surtout l'extraordinaire combat des hommes aux prises avec un calmar géant, dont l'attaque soudaine nous vaut quelques instants d'émotion. Outre l'interprétation parfaite de James Mason et celle, teintée d'humour, d'un Kirk Douglas inhabituel, les amateurs retrouveront avec plaisir le grand Peter Lorre. Copie et duplication bonnes.



NOUVEAUTÉS VIDÉO

Encore des nouveautés à paraître (cf. le mois dernier) dont nous vous reparlerons ultérieurement :

ANGOISSE (Vestron) (inédit)
CITY LIMITS (Delta) (inédit)
LA COMÈTE DE L'APOCALYPSE (GCR) (inédit)
LA CHASSE AUX MORTS VIVANTS (UGC) (inédit)
2010 (Film Office)
DREAMSCAPE (Thorn Emi)
ELECTRIC DREAMS (Film Office)
LES FRISSONS DE L'ANGOISSE (réédition)
GWEN (GCR)
LE MONDE DES MAUDITS (Embassy)
SORCELLERIE (Thorn Emi)
STAR CRASH 2 (CHV) (inédit)

LA PHOTO MYSTÈRE



La photo mystère

De quel film cette (angoissante) photo est-elle tirée ? Communiquez-nous rapidement le titre sur carte postale (uniquement) adressée à : L'Ecran Fantastique, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. Un cadeau-surprise pour les premiers gagnants !

Solution de la « photo mystère » du précédent numéro : LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HOLGERSSON. Lauréats : Sébastien Blanchard, Saadi Perez, Mathieu Henry, Véronique Chevallier, Vincent Motron.

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites et réservées à nos abonnés.

ACHETE tous les doc. sur Harrison Ford, Mickey Rourke, Daryl Hannah. Marc Sessego, 10, rue des Cerfs, 91800 Brunoy.

VENDS affiches françaises et étrangères, photos, disques, etc. Liste contre une enveloppe timbrée. Alexandre Marcinkowski, 47, rue Franz Malvezin, 33200 Bordeaux. Cauderan.

VENDS lots de livres fantastiques/SF « Bob Morane » et « Doc Savage ». Listes sur demande. M. Tempoille, 38, rue Pasteur, 59210 Couderke Branche.

CHERCHONS traducteurs. Ecrire à la revue et joindre références.

VENDS photos, disques, affiches, etc. Collectors, 10, rue du Poher, 29200 Brest.

VENDS BD « Strange » (99 à 134) et « Super Héros Lug » (3, 4, 6, 8 et 16). Bruno Intrand, 12, avenue des Fusillés, 12000 Rodez.

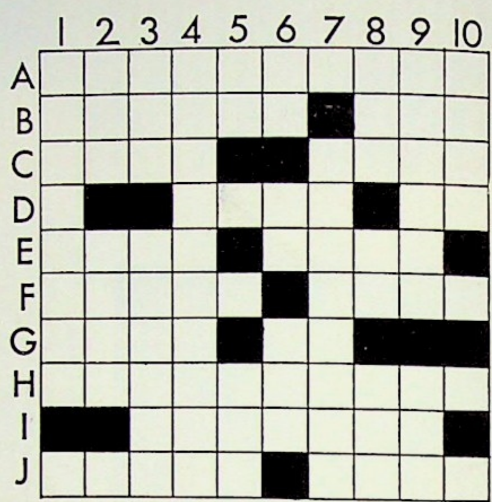
RECHERCHE tous livres de SF + « Bob Morane », « Doc Savage ». M. Temperville, Résidence Pacaterie 109, 91400 Orsay.

VENDS « Star Wars » VF, 120 m. S-8, 550 F (20 mn) et « The Empire Strikes Back », VO, 120 m. S-8, 550 F (18 mn). Gilles Petit, Longeville en Barrois, route de Savonnières, 55000 Bar-le-Duc.

CHERCHONS documentaliste expérimenté (cinéma fantastique). Ecrire à la revue.

MOTS CROISÉS N° 37

PAR MICHEL GIRES



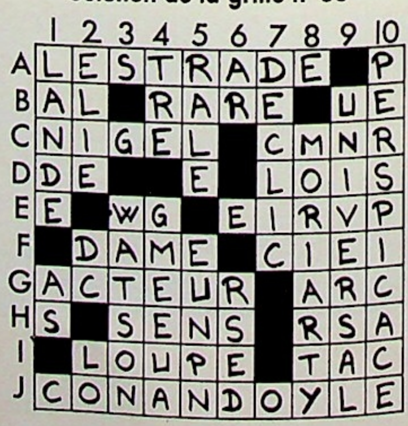
HORIZONTALEMENT

A. Vedette féminine noire de *Dangereusement vôtre* (1985). B. Prénommé Mark, vedette de la trilogie sur *Star Wars*. Lettres de litige. C. Malédiction. Sonne pour les morts. D. Film réunissant Sting et Silvana Mangano. Initiales du réalisateur de *La hâche sanglante* (1954) avec Rory Calhoun. E. Prénommé Harry, célèbre personnage incarné par Orson Welles. Terme poétique de l'eau. F. Inspira un titre de film à Henri Verneuil. Personnage terrifiant des contes enfantins. G. Avance sans but. Lettres de Lucien. H. Vedette féminine du *Dernier secret du Poséidon* (1979). I. Pipe-line. J. Héros musclé incarné par Arnold Schwarzenegger. Sortie.

VERTICALEMENT

I. Film de John Buechler produit par Charles Band en 1984. 2. Début de ramage. Cria en désordre. 3. Est parfois chevillée au corps. Prénom du héros de *Viva Zapata* (1952). 4. *Cendrillon* en version originale. 5. Film de Luis Bunuel (1953). Monnaie japonaise. 6. Initiales du réalisateur du *Loup-Garou de Londres* (1981). Redoutable docteur. Objet Volant Non Identifié (en version originale). 7. Extermination d'une race. 8. Fleuve sur lequel Hercule Poirot enquêta. Initiales du réalisateur de *Sauvez le Neptune* (1978). Désigne d'autres personnes. 9. Etre au même niveau. Fin de Fulci. 10. Film de Bernard Kowalski (1973) où Dick Benedict est métamorphosé en cobra royal.

Solution de la grille n° 36



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	L	E	S	T	R	A	D	E		P
B	A	L		R	A	R	E		U	E
C	N	I	G	E	L		C	M	N	R
D	D	E			E		L	O	I	S
E	E		W	G		E	I	R	V	P
F		D	A	M	E		C	I	E	I
G	A	C	T	E	U	R		A	R	C
H	S		S	E	N	S		R	S	A
I		L	O	U	P	E		T	A	C
J	C	O	N	A	N	D	O	Y	L	E